



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

TOME IV.

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE,

PAR L'ABBÉ MILLOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

CONTINUÉS PAR M. MILLON,

PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME IV.



A PARIS,
CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON, N.° 1.

1821.

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

LE SIÉGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement du règne de Constantin. — Sa conversion. — Défaite de Maxence.

Doutes sur la naissance de Constantin, et sur Hélène sa mère.

Que le grand Constantin soit né en Bithynie, ou en Angleterre, ou à Naïsse en Dardanie (ce qui est plus vraisemblable); qu'Hélène, sa mère, de basse ou de noble extraction, ait été la femme

ou la concubine de Constance-Chlore; voilà de ces problèmes historiques sur lesquels on perd le temps à disputer dans les ténèbres. En bornant notre curiosité au vrai et à l'utile, nous ne manquerons pas ici d'objets pour la satisfaire. Un nouvel ordre de choses va fixer nos yeux; nouvelle capitale, nouvelle religion, politique nouvelle : moins de crimes éclatans, de sang répandu, de révolutions violentes et soudaines; mais plus d'intrigues, de perfidies et de méchanceté profonde; l'église triomphante de l'idolâtrie, et déchirée par des discordes intestines; l'empire se soutenant encore par son propre poids, et menaçant ruine de tous côtés : tels sont les principaux objets que présente le siècle de Constantin, et qui en font une époque des plus mémorables. Les contradictions fréquentes qui se trouvent entre les auteurs chrétiens et les païens, répandent quelques nuages sur la vérité. Jugeons par les faits constans, et non par les éloges ou les satires. C'est le moyen d'acquérir les seules connaissances qui méritent notre étude.

Idée générale de son siècle.

306.

Discordes entre les princes romains.

Constantin, à la mort de son père, avait environ trente-deux ans. Sa figure majestueuse donnait du relief aux qualités de son ame et de son génie. L'am-

bition excitait en lui le courage; la prudence, jointe au courage, conduisait les entreprises de l'ambition. Galérius, qui le craignait, lui refusa le titre d'*auguste*, et le donna à Sévère. Celui-ci trouva d'abord un rival dans Maxence, fils de Maximien, que Rome et les soldats proclamèrent empereur. Maxence, incapable de se soutenir par lui-même, invita son père à reprendre l'autorité impériale. Maximien la regrettait, et la reprit après avoir sollicité inutilement Dioclétien de faire la même démarche. L'illustre jardinier préféra toujours ses légumes, soit qu'il ne voulût point renoncer au bonheur de la retraite, soit qu'il ne vît aucune apparence de rétablir le calme dans l'empire. Sévère, trahi par ses soldats, qu'on lui avait débauchés, fut réduit au choix de la mort; il s'ouvrit les veines.

Maximien reprend le titre d'empereur.

Maximien craignit cependant bientôt d'être accablé par Galérius. Il passa dans la Gaule; il s'unit à Constantin, en lui faisant épouser sa fille Fausta. Galérius arrive sur ces entrefaites, et pénètre en Italie avec une armée redoutable. Maxence emploie contre lui la séduction; une grande partie de ses troupes l'abandonne, ou refuse de le suivre. Contraint de se retirer, il est trop heureux d'échapper à son ennemi. Maxi-

Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse.

mien, de retour à Rome, encore dévoré d'ambition, ne voyant qu'un rival dans son propre fils, entreprend de le déposer. Le fils chasse le père. Chassé et furieux, il retourne auprès de Constantin; il s'efforce de l'armer contre Maxence. Ne pouvant y réussir, il va joindre Galérius lui-même, dans la vue, dit-il, de pacifier l'empire; ou, plus vraisemblablement, dans le dessein de se relever par quelque nouvelle perfidie.

En présence de Maximien et de Dioclétien, qui refusait toujours de remonter sur le trône, Galérius nomme *auguste*, à la place de Sévère, un Dace obscur, vicieux, barbare, nommé Licinius, homme de guerre, sans autre mérite. Le César Maximin, outré de ce choix, prend, de son côté, le titre d'*auguste*. La scène varie perpétuellement. Maximien, brouillé avec Galérius, repasse dans la Gaule auprès de Constantin, et lui tend des piéges, pour reconnaissance de ses bienfaits. Poursuivi, arrêté et encore traité avec douceur, il attente contre la vie de ce prince. Ses attentats sont punis enfin; on le force de s'étrangler, et l'on fait abattre ses statues. Le vieux empereur avait quitté et repris plusieurs fois la pourpre, ennemi du

310. Il trahit Constantin, son gendre, qui le force à se tuer.

repos, ennemi de son fils, de son gendre et de lui-même.

Galérius mourut l'année suivante. Les païens lui donnent des éloges ; les chrétiens ne le peignent que comme un tyran. C'est qu'il fut zélé pour le paganisme, et persécuteur du christianisme. Il publia néanmoins, sur la fin de ses jours, un édit de tolérance qu'on afficha dans Nicomédie. Mort de Galérius.

Maxence, autre persécuteur, haïssait d'autant plus les chrétiens, qu'à l'exemple de Constance-Chlore, Constantin les favorisait, ou par bonté, ou par politique. Mais sa tyrannie ne se bornait point à eux : tout l'Etat gémissait de ses cruautés et de ses rapines. Vainqueur d'Alexandre, qui s'était révolté en Afrique, il devint plus furieux après la victoire. Non content d'exiger de tous les ordres, même des laboureurs, de grosses contributions en forme de don gratuit, il employa toutes les injustices, toutes les violences, pour assouvir une insatiable rapacité, qu'irritaient les plus affreuses débauches. Sous prétexte de venger la mort de son père, il projettait la ruine de Constantin. Constantin méditait la sienne, sous prétexte d'affranchir Rome de l'oppression. Tyrannie de Maxence.

311. Constantin se prépare à la guerre contre lui. Celui-ci, toujours prudent et actif dans ses démarches, ne négligea rien pour assurer le succès. Il mit la Gaule à couvert des invasions; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté; il proposa ensuite une entrevue à Maxence. Le tyran, pour toute réponse, fit traîner dans la boue les statues de Constantin. C'était le signal d'une guerre inévitable. La nécessité de laisser beaucoup de troupes sur le Rhin, enlevait à Constantin la plus grande partie de ses forces. Son entreprise paraissait téméraire aux officiers; l'armée murmurait; il avait besoin de quelque ressource extraordinaire.

Il embrasse le christianisme. Alors, soit qu'une lumière surnaturelle lui dessillât tout-à-coup les yeux; soit que les chrétiens, fort multipliés surtout dans les Gaules, lui parussent des instrumens propres à ses desseins (car les ambitieux font de la religion même un ressort de politique), il se déclara en faveur du christianisme. Selon quelques écrivains, il arbora, dès ce commencement de conversion, le monogramme de Jésus-Christ sur le *labarum*, qui devint le principal étendard des Romains. Personne n'ignore l'apparition miraculeuse de la croix, rapportée par Eusèbe comme la cause de sa con-

Apparition de la croix.

version : miracle dont toute l'armée fut témoin, selon cet historien, mais dont Lactance ne parle pas, et que d'autres écrivains ecclésiastiques racontent seulement comme un songe de l'empereur. Encore varie-t on beaucoup sur l'endroit où il eut ce songe, non-seulement sur le lieu précis, mais sur la contrée. C'est en Gaule, selon les uns, en Italie, selon les autres. De là naissent les doutes de la critique, d'autant mieux fondés, qu'Eusèbe supprime, dans son histoire ecclésiastique, un fait si intéressant, et le réserve pour la vie ou plutôt le panégyrique de Constantin. Il assure le tenir de la bouche même de cet empereur. C'est ce qui donne le plus de poids à son témoignage.

Motifs que Zozime attribue à Constantin.

Quoi qu'il en soit, Zosime, ennemi de la foi chrétienne, suppose d'étranges motifs du grand changement dont nous parlons. Il prétend qu'après avoir fait mourir cruellement sa femme et son fils, agité de remords, Constantin chercha des expiations dans l'ancien culte; que les prêtres idolâtres lui répondirent qu'ils n'en connaissaient aucune pour de tels crimes; qu'un Egyptien lui ayant alors insinué que, parmi les chrétiens, tous les genres de crimes pouvaient s'expier en un instant, il avait embrassé avide-

ment une religion favorable à ses désirs. On réfute Zosime par le fait même. Crispe et Fausta, le fils et la femme de l'empereur, ne furent mis à mort qu'en 326. D'ailleurs, quoi de plus contraire à l'esprit du christianisme, qu'une expiation si facile, momentanée, où le cœur n'a point de part? La pénitence chrétienne, au contraire, était un long exercice de vertus mortifiantes.

Avantages du christianisme.

Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui voulait détruire l'idolâtrie. Mais peut-on méconnaître le bien qu'annonçait un tel changement, les erreurs dont il devait purger la terre, les vertus qu'il devait y répandre? A la vérité, nous ne verrons que trop les vices anciens et de nouvelles erreurs corrompre un bien si précieux; c'est-à-dire, nous verrons souvent les chrétiens en contradiction avec leurs principes. Condamnés alors par ces principes même, leurs excès serviront aussi de témoignage en faveur de la sainte doctrine dont ils auront le malheur de s'écarter.

Abus qu'en feront les hommes.

La religion la plus parfaite doit nécessairement, dans la pratique, se sentir des imperfections humaines. Si elle s'établit en un temps où les hommes ont peu de lumières et beaucoup de vices, leurs

préjugés altéreront bientôt sa doctrine; bientôt elle sera le jouet ou l'instrument des passions de plusieurs. C'est ce qui arriva au christianisme, malgré les modèles admirables qu'il offrait à l'humanité. L'histoire va devenir, à cet égard, également curieuse et affligeante, parce que les affaires ecclésiastiques, dont on n'avait pas encore d'idées, seront un des principaux mobiles de l'univers.

CHAPITRE II.

Constantin maître de Rome. — Ses premières lois.

312. Constantin, vainqueur de Maxence, est maître de Rome.

Bientôt Constantin passe les Alpes. Il prend Suze, Turin, Vérone, Aquilée, Modène; après deux batailles gagnées et tant de places conquises, il va camper près de Rome. Le lâche Maxence, qui s'y tenait renfermé, quoique beaucoup plus fort par le nombre, sort enfin, après avoir dissipé ses craintes à force de superstitions. Il livre bataille, il est vaincu et se noie dens le Tibre. Rome, délivrée d'un tyran, reçoit avec joie son libérateur; le sénat consacre des temples sous son nom; l'Afrique établit même

des prêtres pour le culte de sa famille. La politique lui fit apparemment supporter ces restes d'idolâtrie, ou plutôt il n'était encore qu'à demi-chrétien.

Il joint la fermeté à la douceur.

Joignant la fermeté et la douceur pour affermir sa puissance, d'une part, il cassa les prétoriens, attachés à Maxence, qui leur avait procuré des avantages; de l'autre, il s'efforça de guérir les maux qu'une tyrannie de six années avait produits en tout genre. Les délateurs, *peste exécrable*, comme il les appelle, *le plus grand fléau de l'humanité*, furent condamnés à mort. Le sénat fut en apparence rétabli dans ses droits; le peuple reçut des bienfaits; Rome et plusieurs villes furent ou réparées ou embellies. Les malheurs passés firent mieux sentir le bonheur présent.

Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé.

Il est singulier que des auteurs chrétiens, Théophane et Cédrénus, louent Constantin d'une prétendue ordonnance par laquelle il dévouait au dernier supplice quiconque persisterait dans le culte des idoles. L'esprit de persécution aurait donc déshonoré ce prince, lorsqu'il se rendait respectable, en faisant cesser la persécution contre l'Eglise? Mais il savait trop combien la prudence et la douceur étaient nécessaires pour l'intérêt

même du christianisme. Loin de sévir contre les sectateurs du culte établi, il accepta le titre de souverain pontife; et ses successeurs le portèrent jusqu'à Gratien, comme avaient fait auparavant les empereurs, depuis Auguste.

Il accepte le titre de souverain pontife.

Ses premiers édits accordèrent seulement aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conscience leur fut commune avec toutes les religions étrangères. L'exemple seul du prince ne pouvait manquer de faire d'illustres prosélytes. Les graces et les largesses servirent d'ailleurs à ses vues. Il honorait les évêques, et les admettait à sa table, pour faire respecter leur ministère ainsi que leur personne. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome et à ses successeurs. (Je ne parle point de la donation imaginaire qui les rendait souverains de Rome et de l'Occident; fiction absurde, qu'on n'a plus besoin de réfuter.) Il bâtit et dota plusieurs églises. Il exempta les clercs des fonctions municipales, alors onéreuses. Mais cette exemption attirant dans la cléricature plusieurs mauvais citoyens, sans autre vocation que l'intérêt, il ordonna ensuite qu'on ne ferait de nouveaux clercs que pour remplacer les morts, et qu'on choisirait des hom-

Il accorde seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces.

Exemption des clercs, limitée.

mes déjà exempts par leur pauvreté. Son intention était que les riches portassent les charges de l'État, et que les biens du clergé nourrissent les pauvres. Il voulut même que les clercs destinés, par leur naissance ou par leur fortune, à des fonctions publiques, quittassent le service de l'église pour celui de la patrie. Les biens ecclésiastiques, non les patrimoines des clercs, furent exempts de tributs sous son règne. Cette exemption cessa, quand les richesses de l'église parurent à ses successeurs devoir contribuer aux besoins communs du gouvernement.

Bonnes lois civiles en faveur de la liberté et de l'équité naturelle, et contre les vexations des financiers.

D'excellentes lois civiles remédièrent à plusieurs désordres. La liberté, ce premier bien de l'homme, fut maintenue autant que les usages le permettaient. L'empereur déclara qu'il ne pouvait y avoir de prescription contre la liberté, et que soixante ans de servitude ne privaient pas un homme libre de ses droits. Il établit en général, qu'*on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle, qu'au droit positif et rigoureux ;* se réservant néanmoins la décision des cas où l'on ne pourrait les concilier. (La législation n'en devrait laisser aucun.) Persuadé, comme il le dit en propres termes, que l'intérêt des peuples est plus

précieux que celui du trésor, il défendit d'emprisonner ou de punir corporellement les débiteurs du fisc, et de suppléer aux non-valeurs, en les répartissant sur les personnes solvables. En un mot, il réprima les vexations des publicains, toujours armés du nom des princes, quand ils foulent les sujets contre la volonté même des princes. La prompte administration de la justice, l'usage de l'appel, les règles pour en prévenir l'abus, et d'autres objets importans, qu'on trouve dans les lois de Constantin, mériteraient de longs détails, qui ne conviennent pas ici. Je me borne à l'essentiel.

Cruauté de Constantin, après une expédition contre les Francs.

On verra souvent avec regret ce prince législateur ternir sa gloire par des cruautés fort contraires à ses maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repoussa et poursuivit au-delà du Rhin, il donna un spectacle à Trèves, où les prisonniers furent exposés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes païennes, comme de honteuses flatteries. Sa propre *divinité* y est encensée par l'orateur. L'ancienne religion était encore dominante, et il fallait, pour l'extirper, beaucoup de temps, de modération et de sagesse.

Si Constantin avait suivi des Conseils violens à cet égard, non-seulement il aurait mis en danger sa couronne, peut-être même sa vie, mais il aurait nui aux progrès du christianisme, en irritant la haine de ses nombreux adversaires.

CHAPITRE III.

Maximin défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin.

313. Maximin veut régner seul. MAXIMIN, qui régnait en Asie, et qui avait fait un partage avec Licinius, se regardant comme le seul héritier de l'empire, parce qu'il restait le seul de ceux que Dioclétien et Maximien avaient nommés en abdiquant, méditait de dépouiller Licinius et Constantin. Il passa le Bosphore, barrière dont on était convenu; il s'empara de Byzance, et assiégea Héraclée, autrement Périnthe. Licinius venait d'épouser à Milan la sœur de Constantin, quand il apprit cette invasion. Il marche contre son rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin poursuivi jusqu'à Tarse, désespérant d'échapper, prend du poison, et finit un règne qui avait été

Il périt dans son entreprise

une tyrannie perpétuelle, sur tout pour les chrétiens. Aussi Lactance assure-t-il que Licinius fut averti miraculeusement en songe de le combattre.

314. Brouillerie et guerre entre Constantin et Licinius.

L'union subsista peu entre les deux empereurs. On ignore de quel côté vint la rupture; les uns en accusent Licinius, les autres Constantin. Celui-ci arriva en Pannonie, lorsque son collègue y assemblait ses troupes. Il gagna sur lui deux batailles, qui furent suivies d'un traité de partage. Le vainqueur se fit céder la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, la Dardanie, la Dacie, toute l'Illyrie et la première Mésie. On ne peut guère douter que son ambition n'ait aspiré à ces conquêtes : il saisissait tous les moyens d'agrandissement.

Le premier fait Césars ses trois fils, par ambition.

Pour fixer le trône dans sa famille, Constantin nomma Césars quelque temps après ses trois fils, Cripsus, Constantin et Constantius, quoique les deux cadets fussent encore des enfans. « Il savait, dit le sophiste Libanius, (dont je rends l'idée dans les termes de M. le Beau), « il sa-
» vait que l'esprit des hommes prend le
» pli de leurs occupations; il voulut
» donc nourrir ses enfans dans le noble
» exercice de la grandeur, pour les sau-
» ver de la petitesse d'esprit, et pour
» donner à leur ame une trempe de vi-

» gueur et de force, afin que dans l'adversité ils ne descendissent pas de cette hauteur de courage, et que dans la prospérité ils eussent l'esprit aussi grand que leur fortune. » Si Libanius ne s'est point trompé sur le motif de Constantin, ce prince raisonnait mal, sans doute, puisque, pour un exemple de pareils effets de la grandeur sur de jeunes princes, on en citerait une infinité de contraires. On vit des Césars avant l'âge de trois ans revêtus du consulat, ayant des troupes. Ce n'était pas alors qu'ils faisaient l'apprentissage de la souveraineté. Mais le peuple s'accoutumait à reconnaître ses futurs souverains dans des enfans; et le droit de succession, auparavant incertain, pouvait de la sorte s'établir.

Il publie de nouvelles lois de religion.

A la faveur de plusieurs années de paix, l'empereur publia encore des lois, et s'appliqua aux affaires du christianisme. Le supplice de la croix fut aboli; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Pappia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conservant néanmoins les anciens priviléges à ceux qui avaient des enfans. Le privilége des vestales, de tester avant l'âge requis, fut accordé aux personnes des deux sexes, qui se consa-

Célibat favorisé.

creraient à la virginité évangélique. Il fut permis en 321 de donner par testament à l'église telle partie de ses biens que l'on voudrait. Ces deux dernières lois n'annoncent pas une politique prévoyante.

Donations à l'église permises.

Les aruspices conservèrent le droit d'exercer dans les temples leur art imposteur, mais avec défense, sous peine du feu, d'entrer dans les maisons particulières : défense que les païens regardèrent, sans doute, comme une vraie persécution.

Les aruspices gênés.

D'un autre côté, Licinius persécutait les chrétiens, qu'il soupçonnait, non sans apparence de raison, de souhaiter pour maître Constantin. Celui-ci ne souhaitait pas moins de tout réunir sous son empire; et la jalousie de ces deux princes préparait des scènes sanglantes. Constantin ayant attaqué les Goths et les Sarmâtes sur les terres de son collègue, Licinius s'en plaignit comme d'une infraction des traités. Il n'en fallut pas davantage au premier, pour recommencer la guerre. Selon Eusèbe même, le prétexte de la religion persécutée, dont sa politique se prévalut, n'était point un motif nécessaire dans les circonstances : l'ambition en aurait trouvé d'autres. Après une telle

Constantin veut dépouiller son collègue.

La religion lui sert de prétexte.

autorité, on peut croire que les motifs de Constantin sont fort équivoques.

323. Il bat Licinius.

Ce prince avait deux cents galères, plus de deux mille vaisseaux de charge, et cent trente mille combattans. Avec des forces si redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes asiatiques étaient peu capables de lui résister. L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à son armée, *Dieu sauveur;* et précédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même temps, détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'était retiré à Calcédoine. Constantin le poursuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'Orient rassemblant de nouvelles troupes, la guerre se ralluma bientôt. Licinius, vaincu pour la seconde fois à Chrysopolis, assiégé dans Nicomédie, réduit à déposer la pourpre, admis ensuite à la table du vainqueur, fut envoyé à Thessalonique avec promesse d'une sûreté entière. Il fut néanmoins étranglé peu de temps après. Les partisans de Constantin supposent Licinius coupable de quelque crime inconnu; mais pourquoi ce crime est-il inconnu? pourquoi s'en tenir à des soupçons vagues? pourquoi ne pas avouer d'ailleurs, qu'une politique barbare peut

Il le fait mourir, lui ayant promis la vie.

seule autoriser de telles violences, contre un prince en quelque sorte respectable dans le malheur?

On voit déjà par la haine de Licinius contre les chrétiens, que la rivalité de puissance excitera la rivalité de religion, et que la différence d'opinion et de culte influera prodigieusement sur le sort politique des peuples. La carrière s'ouvre pour un long espace de siècles aux animosités de ce genre, d'autant plus dangereuses que le nom de Dieu servira toujours de prétexte aux attentats contre les droits de l'humanité. Mais aussi l'expérience et la peinture de ces maux seront pour les siècles suivans une grande leçon de sagesse.

Rivalité de religion.

CHAPITRE IV.

Affaires de religion.

MAITRE de tout l'empire, Constantin modéra moins son zèle pour le christianisme. Il défendit les sacrifices aux idolâtres; il fit abattre ou fermer un grand nombre de temples. Il ne laissa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclarait ne vouloir troubler la paix de

Constantin inquiète les idolâtres, et exhorte néanmoins à la tolérance.

personne, exhortant ses sujets à une tolérance mutuelle, désapprouvant le zèle de ceux qui voulaient transformer en crimes d'état les actes de l'ancienne religion. L'Egypte conserva ses dieux et son culte. Le paganisme, sous la protection du sénat, se soutint à Rome et dans une grande partie de l'empire. C'était beaucoup que la croix fût honorée à la cour, que les adorateurs du vrai Dieu eussent la faveur du prince; et que les autres, contenus dans le respect, n'osassent faire éclater leur haine et leur ressentiment.

Malgré ses lois, les abus sont très-communs

Le bien eût été plus solide, si la piété de l'empereur avait eu plus de lumières. Tandis qu'il faisait des sermons très-médiocres, et peu convenables à sa dignité, il se livrait aux conseils d'hommes avides et trompeurs, qui abusaient de sa confiance pour arriver au but de leurs passions. Malgré tant de sages lois contre l'injustice et les rapines, l'état fut en proie aux rapines et à l'injustice.

Disputes théologiques très-dangereuses.

Malgré tant de zèle pour la religion chrétienne, les guerres théologiques prirent naissance autour du trône, et firent de funestes ravages dans l'église, par l'imprudence du prince. Nous donnerons une idée générale de ce fléau, en le considérant du côté qui intéresse

l'ordre public, les mœurs et l'esprit humain; car les matières de théologie n'appartiennent point à notre plan.

Le christianisme ne respirait que la charité.

Plus on étudie la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, plus on voit qu'elle ne tendait qu'à faire des saints et des heureux. Le sauveur du monde avait réduit toute la loi aux deux préceptes, qui sont la base de l'évangile : *Aimez Dieu par-dessus toutes choses*; *aimez le prochain comme vous-mêmes.* Une charité universelle était l'ame du christianisme. Elle devait détacher les hommes de la terre, par le sacrifice des passions déréglées; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur et sans bornes. Des devoirs de la société humaine, elle faisait un moyen essentiel de salut. Elle bannissait également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la discorde. Saint Paul avait même interdit sévèrement toute question propre à exciter de vaines disputes; et rien ne paraissait plus éloigné de l'esprit du christianisme, qu'un zèle amer, arrogant et opiniâtre, qui, sous prétexte de servir Dieu, porterait le trouble dans l'église ou dans l'état.

Les premiers chrétiens avaient été aussi

Tant que les chrétiens furent en petit nombre, et qu'ensuite la persécution servit d'aliment à leur vertu, les maxi-

paisibles que vertueux.

mes de l'évangile soutinrent la première ferveur. Si quelque dispute s'éleva, le jugement des apôtres et des évêques, leurs successeurs, termina sans peine les difficultés. On était simple et modeste, on ne se piquait point de science; au lieu de raisonner sur les mystères, on pratiquait la morale; on était chrétien par l'humilité de la foi, et encore plus par la sainteté des œuvres.

Mais les passions avaient altéré l'ancienne vertu.

Mais l'église ayant fait de vastes conquêtes en silence, toutes sortes de personnes y ayant apporté leurs passions et leurs préjugés, la paix dont elle jouit sous plusieurs princes ayant introduit le relâchement et le goût des vanités terrestes; l'ambition de dominer sur les esprits s'empara de quelques chrétiens présomptueux. Les Grecs, surtout, ceux d'Alexandrie, naturellement sophistes, voulurent discuter, analyser, éclaircir les dogmes : ils portèrent dans la théologie le goût et les idées du platonisme. C'était soumettre les vérités divines à tous les caprices de l'opinion. D'autre part, quelques enthousiastes, prenant à la lettre les paroles des écritures; zélateurs d'un rigorisme absurde, incompatible avec la nature humaine, firent d'autant plus de mal, qu'avec le langage et l'extérieur de la sainteté, ils

Esprit de sophisme et de rigorisme, double principe de sectes.

entraînaient aisément le peuple, et qu'ils joignaient à la chaleur de l'imagination, l'inflexibilité du caractère.

Les actes chrétiennes devaient être plus turbulentes que celles des philosophes.

De là naquirent des sectes, bien différentes de celles des philosophes. Ceux-ci ne faisaient point corps, n'avaient aucune influence sur le vulgaire, abandonnaient leurs systèmes à l'examen paisible de la raison, n'agitaient que des matières indifférentes pour la multitude; ou du moins s'ils attaquaient les superstitions nationales, c'était à couvert, dans un cercle de disciples et de lecteurs qui se contentaient ordinairement de penser, et qui ne cabalaient point. On pouvait reprocher à la plupart de ces philosophes d'être des sophistes orgueilleux, d'inutiles citoyens : on ne pouvait les accuser comme des perturbateurs de l'ordre public. Mais les principaux sectaires, étant ministres de la religion, se prétendant les interprètes du ciel, érigeant en vérités de foi leurs erreurs, les enseignant au peuple comme la religion même, inspiraient aisément un fanatisme contagieux, dont il était difficile de se garantir en les combattant. Les sectes devaient donc être ennemies; et quelquefois les orthodoxes, par un zèle outré, devaient irriter leur haine et leur audace.

Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets.

Constantin ne se fut par plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclatèrent avec violence. Il importait extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite également ferme et modérée. Il fallait surtout éviter soigneusement des éclats, qui ne pouvaient qu'échauffer les têtes. C'était aux prêtres à juger les affaires spirituelles : c'était au prince à veiller au maintien de l'ordre et de la paix. Une fois que l'animosité et l'enthousiasme seraient en fermentation, l'esprit de parti allait infailliblement prendre l'essor, s'agiter, franchir les bornes. Constantin l'éprouva dans tout son règne. Des disputes ecclésiastiques, il fit des affaires d'état : loin de les calmer, il les rendit plus ardentes et plus opiniâtres.

Schisme des donatistes.

Le schisme des donatistes fut l'ouvrage d'un aveugle fanatisme et d'une haine furieuse. Donat, évêque africain, excité par une dévote ennemie de l'évêque de Carthage, Cécilien, souleva contre ce dernier une puissante cabale. On l'accusait d'être *traditeur*, c'est-à-dire, d'avoir livré les écritures dans le temps de la persécution. Une foule d'évêques vinrent l'insulter jusques dans Carthage, ils l'exclurent de leur communion ; injustice d'autant plus criante que les

principaux s'étaient reconnus coupables du même crime quelques années auparavant, et s'en étaient mutuellement absous. L'Afrique se remplit bientôt de troubles et de scandales. L'empereur convoqua un concile à Rome, un autre ensuite à Arles (314), pour juger le différend; il se récria contre l'*impudence* des donatistes qui appelaient à son tribunal du jugement des évêques. Il jugea cependant lui-même quelque temps après. Le schisme dégénéra en hérésie, et enfanta le fanatisme barbare des Circoncellions.

Ces fanatiques couraient en armes, pour rendre la liberté aux esclaves, et forcer les créanciers à décharger les débiteurs. Ils faisaient vœu de continence, et n'en étaient que plus effrénés dans la débauche. Avec ce cri de guerre : *Louange à Dieu*, ils s'excitaient à toutes les horreurs du massacre, sous les ordres de quelques furieux qui se qualifiaient de *chefs des saints*. A des cruautés atroces, ils joignirent une frénésie qu'ils appelaient *martyre ;* se précipitant, se brûlant, ou se faisant donner la mort. C'étaient des paysans africains : le fanatisme pouvait déployer en eux toute sa démence et toute sa rage.

Circoncellions.

Hérésie d'Arius.

Bientôt l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui niait la divinité de Jésus-Christ, ouvrit une source intarissable de querelles. Des évêques courtisans, en particulier Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée (l'historien de l'église), l'un et l'autre favorables à l'arianisme, pouvaient beaucoup sur l'esprit de l'empereur. Le premier lui persuada qu'il ne s'agissait que d'une vaine dispute de mots. Constantin écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie et à l'hérésiarque, pour les inviter à la paix et au silence; il comparait leur dispute à celle des philosophes d'une même secte, divisés d'opinion sur quelques points, unis cependant pour l'essentiel. Sa lettre ne produisit rien. La querelle devenant plus vive, et Osius, célèbre évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens; déclamation indigne à tous égards de sa dignité, et dont la lecture n'inspire que du dégoût. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques et les peuples se divisèrent avec scandale; les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. Quelqu'un l'excitant à la vengeance : *Moi*, dit-il, en portant la main à son visage, *je ne*

Constantin la traite de vaine dispute, et invective contre les ariens.

Ceux-ci s'emportent contre lui.

me sens point blessé. Cette modération est d'une grande ame, sa conduite en plusieurs points semble être d'un petit génie.

Enfin il assemble le concile général de Nicée en Bithinie. Les évêques y sont appelés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cent dix-huit, parmi lesquels on compte dix-sept ariens, ils décident en présence de l'empereur la *consubstantialité* du fils de Dieu avec son père. Les écrits d'Arius furent condamnés. Constantin défendit d'en conserver des copies, sous peine de mort, et il exila seulement l'auteur; ce qui paraît une contradiction dans la pratique. M. le Beau dit à ce sujet que l'empereur était bien plus sévère à l'égard des crimes à commettre, qu'à l'égard des crimes commis; et que par l'événement, les peines prononcées dans ses lois devenaient simplement comminatoires. Mais n'était-il pas dangereux de faire des lois, sans vouloir qu'elles fussent exécutées? On accoutumait les peuples à regarder la peine prononcée si légèrement, comme une formule qui s'appliquait indifféremment à tout. Cette imprudence, plus commune encore sous les règnes suivans,

325. Concile de Nicée.

Défense, sous peine de mort, de garder les livres d'Arius, quoique seulement exilé.

fera tort et à la puissance législative et au bien public.

Dispute sur la pâque.

Depuis long-temps une question, peu importante au premier coup-d'œil, excitait aussi de vives disputes entre les chrétiens. Les uns voulaient célébrer la pâque, comme les Juifs, le quatorze de la lune de mars; les autres, le dimanche après le quatorze. Le concile prononça en faveur de ces derniers; mais ce fut l'occasion d'un autre schisme, dont les sectateurs furent nommés *Quartodécimains*. En même temps on s'efforçait de terminer celui des *Novatiens*, qui depuis quatre-vingts ans retranchaient de leur communion quiconque s'était rendu criminel après le baptême, et soutenaient que Dieu seul avait le pouvoir d'absoudre. Ces rigoristes, à l'exemple des donatistes, persistèrent opiniâtrément dans leur secte. L'hérésie d'Arius se roidit encore davantage contre le jugement de l'église; et nous verrons Constantin lui-même contribuer par de nouvelles fautes aux progrès qui la rendirent si funeste.

CHAPITRE V.

Fondation de Constantinople. — Fin du règne de Constantin.

L'EMPEREUR, après une longue absence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur est ineffaçable. Crispus, son fils aîné, qu'il avait eu d'une première femme, jouissait d'une haute et juste réputation. L'impératrice Fausta, cruelle marâtre, accusa ce jeune prince de lui avoir proposé un inceste. Sans examen, Constantin ordonna la mort de son fils. L'indignation publique se manifesta. Fausta fut à son tour accusée d'adultère avec un esclave. Il la fit mourir de même sur la simple accusation. Plusieurs hommes distingués périrent sans raison connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, se trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnèrent lieu à un placard, affiché aux portes du palais, où l'on désignait le prince comme un émule de Néron. Rome retentissait contre lui de malédictions et d'injures ; la populace

326. Constantin fait mourir, sans examen, son fils et sa femme.

Il quitte Rome, étant détesté.

osa l'insulter ; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssait également sa religion et sa personne.

329. Il se fixe à Byzance, et lui donne son nom.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jeta d'abord les yeux sur l'ancienne Troie, dont le nom était si cher aux Romains ; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace, baignée de trois côtés par la mer, séparée de l'Asie par un détroit de sept stades, * et enrichie de tous les dons de la nature. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de *Constantinople*, et lui sacrifia les intérêts de l'empire.

Priviléges funestes accordés à cette ville.

Pour y attirer une foule d'habitans, il employa des moyens extraordinaires, comme s'il avait pu craindre que sa cour ne restât déserte. Toutes sortes de priviléges pour les uns, de largesses pour les autres, distributions de bled, d'huile, de vin, il les prodigua dans cette vue. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissait Rome, dont les campagnes n'étaient plus que des jardins, fut destinée à nourrir Constantinople, d'où Athènes tirait autrefois sa subsistance. On distribua au

* Le stade était d'environ six cents pieds.

peuple quatre-vingt mille mesures de bled par jour, sans parler des autres distributions. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celles d'Egypte, devinrent insuffisantes.

Vanité de son fondateur.

Constantin semblait donc vouloir ruiner et affamer tout l'empire, en faveur de sa fastueuse capitale. Il se hâta de la décorer de constructions qui n'eurent point de solidité. Sa statue y brilla sur une colonne de porphyre enlevée de Rome, et cette statue était un Apollon couronné de rayons de lumière. Il parut modeste, en n'acceptant qu'un petit nombre d'inscriptions; il tournait Trajan en ridicule, parce qu'on lisait son nom sur toutes les murailles de Rome. Mais Constantinople n'en était pas moins un monument d'orgueil, comme le nom de Trajan était partout un monument de l'amour et de la reconnaissance publique.

Impôts odieux.

Il y avait des impôts, non-seulement sur les marchandises, mais sur les ordures qu'on enlevait avec une permission achetée, mais sur les lieux de débauche, sur les animaux et même sur les chiens. Ces impôts, dont Zosime attribue l'invention à Constantin, quoiqu'il y en eût d'anciennement établis, fournissaient à peine aux dépenses et aux profusions.

Rome dépeuplée et appauvrie.

Rome perdit un grand nombre de ses principaux citoyens, que la cour devait infailliblement attirer; elle perdit ses richesses, son lustre, sa puissance, nécessaires cependant alors pour arrêter les barbares.

Constantinople ruina l'empire.

« C'était bien mal connaître les intérêts de l'empire, dit l'abbé de Mably, » que de construire une nouvelle capitale, tandis qu'il était si difficile de » conserver l'ancienne; de perdre des » sommes immenses à bâtir une ville » superbe, tandis que l'empire, épuisé » par tous les fléaux qu'il éprouvait, » pouvait à peine entretenir des armées ». Le nouveau gouvernement établi par Constantin fut encore un plus grand mal. Nous en indiquerons seulement les traits principaux, qu'il importe de considérer.

Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement.

Les mêmes ordres, les mêmes magistratures, qu'on voyait à Rome, se virent à Constantinople. Mais le sénat n'y eut pas la même considération, parce qu'il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. Quoique le sénat romain fût esclave sous les mauvais princes, du moins l'ombre de ce corps illustre en imposait; et, de temps en temps, il reprenait une partie de ses principes, avec une partie de son autorité. Au contraire,

le sénat de Constantinople, étant dès son institution, esclave de la cour, le gouvernement devint arbitraire, les charges s'avilirent, les lois furent entre les mains d'un seul homme.

Avec deux capitales, il devait y avoir deux empires. Celui d'Orient embrassa tous les pays depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Egypte, et depuis le golfe Adriatique jusqu'aux frontières de la Perse. L'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts, encore divisés en provinces, qu'on appela *diocèses*. Ces quatre préfectures étaient l'Orient, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule, (avec l'Espagne, la Mauritanie-Tingitane et la Bretagne.) Chaque diocèse eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* et des *comtes* furent dispersés sur les frontières pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares qu'ils pouvaient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommaient des *bénéfices* : plusieurs auteurs ont cru y voir l'origine des fiefs. Quant aux préfets du prétoire, auparavant ministres et lieutenans du prince, leur

Deux empires, ainsi que deux capitales.

Quatre préfectures et leurs diocèses.

Ducs et comtes.

Bénéfices

charge devint purement civile, de judicature et de finances. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice; et pour affaiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices qui eurent un rang supérieur aux préfets, mais sans fonctions.

Maîtres de la milice.

Patrices.

On voit du premier coup-d'œil qu'en multipliant trop les dignités, il surchargeait les finances; qu'il était presque impossible de maintenir l'harmonie dans une administration si compliquée; enfin, qu'un changement si considérable devait entraîner mille et mille inconvéniens, dans un état déjà ruiné, dont les parties se détachaient d'elles-mêmes, et dont le chef ne pouvait diriger l'action des membres avec assez de vigueur. C'était un vieux bâtiment caduc, qu'on ébranlait de toutes parts, en voulant le disposer sur un nouveau plan.

Le nouveau gouvernement, trop compliqué, était sujet à mille abus.

Zosime reproche à Constantin d'avoir retiré des frontières, et mis en garnison dans les villes, une grande partie des troupes destinées à repousser les barbares; « ce qui, selon la remarque de » Montesquieu, produisit deux maux; » l'un, que la barrière qui contenait » tant de nations fut ôtée; et l'autre, » que les soldats vécurent et s'amollirent » dans le cirque et dans les théâtres ».

Troupes des frontières, mises en garnison dans les villes.

Le séjour des villes énerva entièrement la discipline.

Nous pouvons mettre parmi les abus pernicieux, ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, et la *sublimité*, et l'*excellence*, et la *magnificence*, et la *grandeur*, et l'*éminence*, et la *révérence*, etc. Comme la fausse grandeur inspire la petitesse, toutes les idées se portèrent à un frivol cérémonial : les minuties et les mots prirent la place de choses ; le mérite disparut quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipions, les Jules-César, auraient trouvé ridicule, fixa les désirs et l'attention des principaux citoyens.

Titres multipliés à l'infini.

Petitesse d'esprit qui en résulte.

Constantin donnait l'exemple du faste ; il portait toujours le diadême, son habit était resplendissant de perles ; la pompe de sa cour et de ses fêtes respirait les mœurs asiatiques. Etrange moyen de réparer les brèches de l'empire, et d'affermir la prospérité de Constantinople !

Faste de Constantin.

Tout le reste de son règne offre plus de sujets de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire sur les Goths, mais il en élève plusieurs aux dignités, et ouvre en quelque sorte l'empire à ces barbares. Les Sarmates vaincus

Les Goths vaincus, et admis aux dignités.

ensuite sont incorporés dans les légions, au risque de corrompre et de ruiner la discipline. Il reçoit des ambassadeurs de Sapor II, roi de Perse, dont il n'ignorait pas les préparatifs de guerre; mais il se contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne, que ce prince persécutait; et il lui envoie du fer dont les Perses avaient besoin pour forger des armes. Il demande des prières aux évêques, à saint Antoine, fameux solitaire de la Thébaïde; mais il fait mourir le philosophe Sopater, dont le crime, si l'on doit s'en rapporter à Eunape, était d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour : les courtisans l'accusèrent de magie pour se défaire de lui.

Fer imprudemment fourni aux Perses.

Sopater, philosophe, injustement mis à mort.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianisme, il se livre, par le conseil de sa sœur, à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius et ses fauteurs, il admet leurs fausses professions de foi, il les protège ouvertement. Il veut obliger saint Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'hérésiarque. Fatigué de ses refus, il prête l'oreille aux calomnies, et exile cet inflexible défenseur du concile de Nicée, que les conciliabules de Tyr et de Jérusalem avaient déclaré coupable.

Ariens protégés.

337. Constantin meurt en Asie.

Sapor se servait déjà du fer qu'on lui avait imprudemment fourni. Ayant redemandé, sans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageait la Mésopotamie, il insultait l'empire romain. L'empereur, âgé de soixante-trois ans, arrive en Asie et fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereusement malade ; il reçoit le baptême, (pourquoi si tard ?) il dépose son testament entre les mains de ce prêtre arien qui avait sa confiance, et il meurt à Nicomédie après un règne de trente années. On l'a honoré comme saint dans plusieurs églises. Les Grecs et les Moscovites. célèbrent encore sa fête le 21 mai.

Jugement sur ce prince.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les faits parlent : nous les avons rapportés. Ses talens politiques mis dans la balance ne l'emportent point sur ses fautes. « Avec quelques talens » pour la guerre, (c'est le jugement de » l'abbé de Mably, trop sévère peut-» être à certains égards ;) qu'il n'em-» ploya qu'à perdre ses ennemis particu-» liers, et non pas ceux des Romains, » il n'eut *aucune qualité propre au* » *gouvernement*. Dupe de ses ministres » et de ses favoris, qui abusaient de sa



» faiblesse, il ne vit que par leurs yeux.
» Une inquiétude naturelle le faisait
» continuellement agir, mais souvent
» sans fruit. S'il paraissait occupé par
» de grands projets, il les avait conçus
» en homme présomptueux et vain, et
» les exécutait en politique médiocre.
» Il contribua plus que tout autre à avan-
» cer la ruine de l'empire. »

Eusèbe, Son panégyriste, est fort suspect.

Eusèbe de Césarée, son panégyriste, élève ses vertus jusqu'au ciel. Mais un panégyriste est rarement un historien. Cet évêque courtisan porte la dissimulation, dans son histoire ecclésiastique, jusqu'à ne parler ni d'Arius ni de l'arianisme; jusqu'à ne rien dire du principal objet du concile de Nicée, dont il fait une longue description dans la vie de Constantin, et dont il réduit le jugement à la question de la pâque. Il est étrange qu'un écrivain si respecté ait commis cette faute inexcusable. Les païens ont encore plus noirci Constantin par la satyre, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Selon le jeune Victor, les dix premières années de son règne, il fut un grand prince, les dix suivantes un brigand, et les dix dernières un dissipateur. Eusèbe lui-même avoue, dit Fleury « que sa trop grande facilité » donna cours à deux grands vices, à

Les satires des païens le sont aussi

» la violence de ceux qui opprimaient » les faibles pour contenter leur avidité » insatiable; et à l'hypocrisie des faux » chrétiens, qui entraient dans l'église » pour gagner ses bonnes grâces. » On ne se trompera point sur Constantin, ajoute ce judicieux abbé *, en croyant le mal qu'en rapporte Eusèbe, et le bien qu'en dit Zozime.

On suppose qu'il établit les évêques juges sans appel.

On lui attribue, dans le code Théodosien, une loi qui rend les évêques juges sans appel de toutes les causes qu'une des parties voudra porter à leur tribunal. Cette loi contraire à l'ordre civil, est rejetée par les meilleurs critiques comme supposée. Cujas montre-t-il assez de discernement, lorsqu'il la justifie par les vertus et la justice des évêques d'alors? Les brigues, les conciliabules, les excès d'un grand nombre, prouveraient plutôt qu'il était nécessaire de les tenir dans les bornes de l'autorité spirituelle. Il y avait beaucoup de saints prélats dont le jugement, sans doute, ne pouvait être que celui de la charité et de la justice. Mais combien d'autres se livraient à la passion et au préjugé!

* Voyez *l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury.*

CONSTANTIUS OU CONSTANCE,

ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'au temps où Julien fut créé César.

337. Massacre des neveux et des frères de Constantin.

CONSTANTIN avait imprudemment partagé l'empire entre ses trois fils et deux de ses neveux, Delmace et Stannibulien. Les neveux furent massacrés après sa mort par les soldats, ainsi que ses deux frères et ses principaux courtisans. Cet horrible massacre fut, sans doute, commandé par l'ambition. On l'attribue à Constantius, le puîné des fils de l'empereur, celui qu'il chérissait davantage, quoique le moins digne de sa tendresse. Comment un prince dont quelques auteurs exaltent la politique, n'avait-il pas vu qu'en faisant cinq souverains, non-seulement il ruinait l'empire, mais il allumait dans sa famille le feu de la guerre ?

Partage entre ses trois fils,

Les trois frères firent un nouveau partage, où entrèrent les dépouilles de leurs

cousins. L'aîné, Constantin, conserva la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, et acquit vraisemblablement la Thrace et Constantinople, qu'il céda bientôt à Constantius. Celui-ci fut maître de l'Asie entière et de l'Egypte. Constant, le cadet, eut l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique, la Macédoine et la Grèce. Le plus âgé n'avait que vingt ans, aucun ne paraissait digne du trône. On observa que, depuis Auguste, Commode seul était né d'un père déjà empereur; et on augura mal de ces jeunes princes, qui, dès le berceau, respiraient, pour ainsi dire, l'orgueil de la souveraineté. Constantin, Constantius et Constant.

Ils firent cependant de concert quelques lois sages, principalement contre la fureur des délations. Ils défendirent, à l'exemple de leurs pères, d'avoir égard en justice aux libelles anonymes. Constantius dit dans une loi : *On doit regarder comme innocent celui qui, ayant des ennemis, n'a point d'accusateurs.* Mais pour que les délations cessassent, il fallait que la justice régnât dans les cours. Lois contre les délations.

Bientôt Constantin, mécontent de son partage, ayant des prétentions sur l'Italie, ne pouvant rien obtenir de Constant par la négociation, prit les armes (en 340,) et passa les Alpes. Son frère, Constantin et Constant se font la guerre.

devenu son ennemi, était alors en Dacie, d'où il envoya une armée qu'il se proposait de suivre avec de plus grandes forces. Constantin se laissa surprendre dans une embuscade, fut vaincu et tué. Constant se vit maître de tout l'Occident. Il régna sans gloire, esclave des plaisirs et des flatteurs, protégeant le christianisme et la catholicité, ce qui lui attira quelques justes éloges de la part des chrétiens; mais d'ailleurs souillé de vices que les païens ont dépeints avec les couleurs de la haine. Magnence, Germain d'origine, esclave affranchi, commandant deux légions, forma contre lui une conspiration à Autun (en 350,) et se fit proclamer auguste. L'empereur alors occupé de la chasse, apprit la révolte, voulut se sauver en Espagne; mais il fut assassiné en chemin.

Mort du premier.

Le second est assassiné.

Troubles continuels au sujet de l'arianisme.

Dans l'intervalle de ces révolutions, les troubles de l'arianisme continuèrent avec plus d'éclat. Constantius était déclaré pour les ariens; ses frères pour les catholiques. Il avait d'abord rétabli, par complaisance, Athanase dans son siége d'Alexandrie. Le saint évêque n'y resta pas long temps en repos. Les accusations se renouvellent. Un concile d'Antioche le condamne et le dépose encore. Grégoire qu'on nomme à sa place, s'empare

du siége par violence : les églises d'Alexandrie deviennent comme un champ de bataille et un théâtre public de désordres; exemple affreux, mais qui se renouvellera souvent. Les évêques s'animent les uns contre les autres ; la discorde règne partout; l'Orient et l'Occident sont divisés, et oublient que la religion devrait les unir. Un concile général semblait propre à concilier les esprits. On l'assemble à Sardique, sur la frontière des deux empires ; mais les Orientaux, ne se voyant pas les plus forts, se séparent et vont tenir leur assemblée à Philoppopolis en Thrace (347). Les deux conciles rendent des jugemens contradictoires, absolvent et anathématisent les mêmes personnes. Celui des Ariens prit le nom de concile de Sardique, de même que l'autre. De là vient que saint Augustin, ne connaissant pas le vrai concile, a parlé de l'assemblée de Sardique comme d'un conciliabule.

Double concile de Sardique.

Nous ne suivrons point les longs progrès de cette dispute. Il suffit d'observer qu'elle eût excité une guerre entre Constant et Constantius, si celui-ci n'eût donné les mains au rétablissement d'Athanase ; et que les formules de foi des ariens auraient calmé les catholiques, si les premiers ne s'étaient obstinés à en

Le mot *consubstantiel* et la cause de saint Athanase réunis.

exclure le mot *consubstantiel*. Ce mot consacré et la cause personnelle d'Athanase furent toujours l'objet des dissensions. C'est que la *consubstantialité* faisait réellement une partie essentielle du dogme ; et qu'Athanase était poursuivi comme le plus zélé défenseur du dogme.

Sapor II, roi de Perse, est la terreur des Romains.

Cependant, depuis le commencement de son règne, Constantius avait dans le roi de Perse, Sapor II, un ennemi très-redoutable, qui le devenait d'autant plus tous les jours, que l'empereur négligeait les affaires d'état pour celles de théologie. Les Perses le mirent en fuite à la bataille de Singare (en 348). Ils furent l'effroi des Romains ; ils infestèrent la Mésopotamie. Sapor assiégea pour la troisième fois Nisibe, le boulevard de l'empire dans cette contrée. Après quatre mois d'efforts extraordinaires, il ne leva le siége que pour marcher contre les barbares qui étaient entrés dans ses états.

Pourquoi il persécutait les chrétiens.

Ce prince persécutait les chrétiens par politique. Autrefois, dans les temps de persécution, ils avaient trouvé un asyle en Perse ; mais ils y parurent suspects, et furent traités en ennemis publics, quand la religion prit le dessus dans l'empire par le zèle de Constantin. Aussi l'évêque de Nisibe contribua-t-il beaucoup

à exciter contre lui le courage des habitans.

Magnence jouissait de son usurpation en Occident. Népotien, neveu de Constantin, échappé au massacre de sa famille, voulant lui enlever Rome, avait péri avec sa mère et ses principaux partisans. Vétranion, vieux général qui savait la guerre et qui ne savait pas lire, proclamé Auguste en Pannonie, était peu capable de soutenir sa fortune. Constantius quitte enfin l'Asie pour combattre et dépouiller Magnence. Il avait rassemblé toutes ses forces. On prétend qu'il exhorta ses soldats à recevoir le baptême. On lui fait dire : « Si quelqu'un refuse de » se faire baptiser, qu'il se retire ; je ne » veux point de soldats qui ne soient en- » rôlés sous les étendards de Jésus- » Christ. » Mais puisqu'il ne se fit baptiser lui-même qu'à la mort, n'y a-t-il pas quelque sujet de doute sur ce récit ?

350. Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence.

Vétranion s'était ligué avec Magnence, et marchait contre l'empereur. Au lieu de combattre, ce général fit un traité. Constantius le trompa, lui débaucha ses troupes, le força à déposer lui-même la pourpre. Il le consola, dit-on, par cette moralité surprenante : *Vous ne perdez qu'un nom frivole qui n'a de réel que les chagrins ; et vous allez jouir d'un*

Vétranion ligué avec Magnence, se laisse tromper.

bonheur solide, sans mélange d'inquiétude. Le bon vieillard lui écrivit de sa retraite, où il vivait agréablement: *Vous avez tort de ne pas prendre votre part de ce bonheur que vous savez procurer aux autres.* De tels hommes n'étaient rien moins que des philosophes; ou ils affectaient de le paraître, ou les historiens parlent pour eux.

351. Bataille de Murse, gagnée sur Magnence.

Tandis que le lâche Constantius s'occupe d'un concile à Sirmium, Magnence approche à la tête de son armée. Sur le point de passer la Save, il reçoit un envoyé de l'empereur, qui lui fait des propositions de paix. Il les rejette, et s'avance jusqu'à Murse sur la Drave, où une bataille fameuse devait décider de l'empire. On combat avec fureur: plus de cinquante mille hommes des meilleures troupes sont massacrés; les Gaulois de Magnence font des prodiges de bravoure, et périssent presque tous dans l'action. Enfin l'usurpateur prend la fuite, après avoir perdu Marcellin, à qui il était redevable de sa puissance.

Lâcheté de Constantius, et fourberie d'un évêque arien.

Constantius ne s'était point montré. Tremblant dans une église voisine, il attendait l'événement avec Valens, évêque arien de Murse. Ce prélat fourbe avait pris des précautions, pour être instruit du succès. Tout-à-coup, il an-

nonça la victoire comme une nouvelle apportée par un ange. L'empereur, persuadé du miracle, l'honora comme un saint, et lui attribua tout le bonheur de ses armes. On juge aisément combien de fautes grossières devait produire cette basse superstition. Constantius échouera sur tous les écueils de la crédulité et de la faiblesse.

Fureur et mort de Magnence.

L'année suivante (352), Magnence, dont Rome détestait la tyrannie, s'étant enfui dans la Gaule, ayant été vaincu en Dauphiné par les généraux de l'empereur, voyant ses soldats résolus de le livrer, s'abandonna aux fureurs du désespoir. Il égorgea ses parens, ses amis, sa propre mère (selon Zongras), et se perça ensuite de son épée.

353. Constantius se livre aux eunuques et tyrannise ses sujets.

Dès que Constantius fut délivré de cet ennemi, il devint plus lâche tout à la fois et plus cruel. Agité sans cesse de soupçons, il craignait tout; il était entretenu dans ses craintes, dans ses défiances, par les eunuques dont son palais était rempli: car la mode infâme des eunuques s'établissait, ainsi que tous les abus du despotisme oriental, sous prétexte d'exterminer les partisans de l'usurpateur. Constantius exerça la plus odieuse tyrannie. Les délations encouragées produisirent l'effet ordinaire. Pour un coupable, mille

L'eunuque Paul, célèbre par ses injustices.

innocens périrent. L'eunuque Paul, secrétaire du prince, ou plutôt son satellite, porta de tous côtés l'injustice et les alarmes. La Grande-Bretagne surtout fut le théâtre de son atroce inquisition. Martin, qui y commandait, vivement touché des maux publics, prévoyant qu'il y serait enveloppé à son tour, voulut tuer ce monstre féroce; mais il manqua son coup, et se tua. Toutes les sentences de mort présentées selon l'usage à l'empereur, étaient confirmées, sans que l'impératrice Eusébie osât même demander grâce pour quelqu'un. Les incursions continuelles des Francs, des Allemands, et d'autres barbares, inspiraient moins de terreur, que les ordres et les caprices de la cour.

Gallus, devenu César, tyrannise aussi l'Orient.

L'Orient gémissait encore davantage sous le gouvernement de Gallus, un des neveux du grand Constantin. Après avoir été six ans, avec son frère Julien, dans une espèce de captivité en Cappadoce, il était devenu césar et beau-frère de l'empereur, qui l'avait envoyé contre les Perses. Prince dur, sans capacité, naturellement plus cruel que Constantius, excité par sa femme Constantine, aussi cruelle que lui-même; Gallus, dans une cour de flatteurs et de méchans, fut un tyran impitoyable. Il remplit de meurtres Antioche et tout l'Orient; il fit massacrer

Domitien, préfet de la province, sous un faux prétexte de complot ; il livra les innocens à la rage des délateurs, aux tortures et à la mort.

Constantius veut le perdre, et y réussit.

Cette conduite violente donna de l'ombrage à Constantius. Dans la crainte que le césar ne voulût se rendre indépendant, il employa les insinuations, les instances les plus vives pour l'attirer en Italie. Gallus prévit le danger ; on conjecture qu'il forma quelque projet de révolte. Forcé néanmoins de partir, il se met en route. Sa femme, son unique ressource, le devançait. Elle meurt. Il est arrêté à Pettau, dans la Norique, et on lui tranche la tête.

Les songes deviennent des crimes.

Alors Constantius, enivré de son bonheur, prend le titre de *maître du monde*, le titre d'*éternel*. Un orgueil si ridicule est accompagné de tous les rafinemens de la tyrannie. Jamais les délateurs ne déployèrent plus impudemment leur scélératesse. Les songes devinrent matière d'accusations capitales. Ceux qui avaient l'imprudence de les raconter, s'exposaient à perdre la vie, pour peu que leurs rêves fussent susceptibles d'interprétation maligne. Un délateur, digne ministre du fameux Paul, était appelé plaisamment le *comte des songes*, parce qu'il travaillait sur cette partie avec beaucoup

de fruit. La méchanceté humaine semblait croître, à mesure que tout dégénérait.

Fausses louanges données à Constantius et à Gallus.

Quel abus ne fait-on pas de la plume, quand la bassesse ou le préjugé en règle l'usage ? Des panégyristes ont loué la clémence de Constantius. Plusieurs anciens écrivains ecclésiastiques ne parlent de Gallus qu'avec éloge. C'est que Gallus, selon la remarque de M. le Beau, n'abandonna point la religion, comme l'empereur Julien, son frère. Dirigé par les conseils d'Aétius, célèbre arien, s'il fut mauvais catholique, il resta du moins toujours attaché au christianisme; et des actes extérieurs de piété couvrirent ses vices et sa tyrannie. Il est si naturel de porter de faux jugemens, quand on ne considère les objets que sous une face! Ammien Marcellin, généralement estimé, historien judicieux, véridique, témoin oculaire, dément par les faits tous ces éloges, dictés par l'esprit de parti ou par l'adulation. Les faits sont des preuves certaines; souvent les louanges ne sont que des paroles trompeuses. Nous en trouvons ici un exemple très-remarquable.

Le sophiste Thémistius.

Le sophiste Thémistius, ayant été fait sénateur de Constantinople, paya Constantius d'un panégyrique, par lequel il en fait le plus grand philosophe de l'empire.

La politique de ce prince égalait sa philosophie. Il lui restait deux grands généraux, dont ses courtisans tramaient la perte; Ursicin qui s'était signalé en Orient, et Sylvain qui défendait la Gaule contre les barbares. Celui-ci, accusé par la plus noire calomnie, exposé à mille insultes, craignant tout d'une cour ingrate et perfide, se décide à la révolte, et se fait proclamer empereur. Ursicin, déjà disgracié, paraît alors le seul homme capable d'arrêter la rebellion. Ses ennemis eux-mêmes parlent pour lui, dans l'espérance que les deux généraux se détruiront mutuellement. La cour se détermine à employer Ursicin, moins en homme de guerre qu'en ministre de trahison. On feint d'ignorer l'entreprise de Sylvain; on écrit à ce rebelle des lettres de louanges sur sa conduite. L'autre général va le trouver à Cologne, et désespérant de réussir à force ouverte, il use d'artifice; gagne sa confiance, en affectant de partager ses chagrins et d'entrer dans ses projets; lui débauche des soldats, le fait tuer, et pleure sa mort avec tout l'empire.

355. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre.

En chargeant Ursicin de cette odieuse commission, l'intention de la cour n'était pas de lui donner du pouvoir en cas de succès. Il demeura dans la Gaule comme

Les provinces en proie aux barbares.

général, mais sans troupes. L'armée de Sylvain s'était aussitôt dissipée; et l'empereur aimait mieux perdre des pays, que de fournir des secours au grand capitaine dont le mérite lui faisait ombrage. Ainsi tout fut en proie aux barbares. Les Francs, les Allemands, les Saxons, ravageaient la Gaule, et avaient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Les Quades et les Sarmates désolaient la Pannonie et la haute Mésie. Les terribles incursions des Perses augmentaient les malheurs de l'Orient.

Constantius occupé d'affaires théologiques.

Constantius, livré aux querelles théologiques, convoquant des conciles, persécutant les défenseurs de la consubstantialité, irritant le zèle des évêques catholiques, excitant l'audace des ariens, fomentait la discorde et le trouble dans l'intérieur de ses états, tandis que le fer et le feu ruinaient les frontières. Tel était le grand philosophe de Thémistius. Lorsque les gens de lettres abusent ainsi de l'idée de philosophie, et que les princes exercent ainsi l'autorité de la couronne, la raison est presque sans force et les peuples sans ressources.

CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien jusqu'à sa révolte.

Au milieu de tant de périls, Constantius, malgré ses jalouses défiances, se laissa déterminer par l'impératrice Eusébie, à créer césar le célèbre Julien, qu'il est temps de faire connaître. Ce prince, frère de Gallus, cousin-germain de l'empereur, né avec les plus heureuses dispositions, s'était formé par l'infortune et par l'étude, dont les leçons valent mieux d'ordinaire que toutes celles qu'on reçoit au sein de la grandeur et des plaisirs. Elles avaient élevé son ame au-dessus de sa naissance, en lui inspirant l'amour de la vertu, la passion de s'instruire, le mépris des voluptés, la haine des vices qui dégradent l'homme. Au sortir du château de Macelle en Cappadoce, où il fut enfermé six ans avec son frère, il obtint la permission de finir ses études à Constantinople, ensuite à Athènes. Là, il ne se distingua de la foule que par sa modestie, son application et ses succès.

L'empereur fait César Julien.

Comment ce dernier avait passé sa jeunesse.

Heureux si la vraie religion avait toujours été la règle de sa conduite ! Mais dégoûté du christianisme, soit parce que ses premiers maîtres l'avaient fatigué d'exercices de dévotion, soit parce que les disputes opiniâtres des chrétiens avaient révolté son génie contre la foi ; il s'abandonna à Maxime d'Ephèse et à d'autres platoniciens. Il fut bientôt infatué de leur doctrine mystérieuse, fantastique, inventée pour couvrir les absurdités du paganisme, et pour opposer à la piété chrétienne une piété philosophiquement superstitieuse. Il devint enthousiaste à leur école. Séduit par de frivoles illusions, il s'attacha du moins au solide en pratiquant la morale. Celle qu'il avait puisée dans le christianisme fut peut-être le germe de ses vertus. On ne voit pas, au contraire, que l'initiation aux mystères d'Eleusis lui ait inspiré autre chose qu'un pitoyable enthousiasme, dont les écarts déshonorèrent sa philosophie. Il se passionna pour les dieux de Rome et d'Athènes ; il adopta les extravagances de la mythologie, mal déguisées par des interprétations arbitraires. Il goûta même les évocations, les opérations magiques d'une *théurgie* insensée, que les philosophes substituaient alors à la culture de la raison et à l'amour du vrai. Enfin,

Les platoniciens le séduisent.

très-respectable par le génie et par les mœurs, il se dégrada par les travers les plus étranges, soit d'opinion, soit de pratique.

Gallus étant césar, fut alarmé du penchant que Julien montrait déjà pour l'idolâtrie. Il lui envoya l'apôtre de l'arianisme, Aétius, comme un surveillant et un guide respectable. Julien affecta le zèle de l'arianisme, et dissipa les soupçons. L'habit de moine, les fonctions de lecteur lui servirent encore de déguisement, selon quelques historiens de l'église, pour échapper à la défiance de Constantius. Après la mort de Gallus, il passa sept mois dans une espèce de prison; et sans la protection d'Eusébie, qui l'estimait, il aurait subi le même sort que son frère : car les eunuques l'y avaient condamné.

Il déguisait son penchant à l'idolâtrie.

L'empereur, en le nommant césar à l'âge de vingt-trois ans, lui donna sa sœur Hélène en mariage; mais il ne lui donna point sa confiance; il le mit, pour ainsi dire, dans les entraves. Ses domestiques furent remplacés par des espions; ses amis n'osaient l'approcher; son titre lui tenait lieu de pouvoir. Chargé du gouvernement de la Gaule, il eut un conseil, ou plutôt des maîtres qui devaient régler toutes ses démarches; peu de troupes,

355.

Constantius ne lui donne point d'autorité.

Il l'envoie dans la Gaule.

peu d'argent, rien à sa disposition. Quelques défauts qu'on puisse reprocher à ce prince, il est impossible de ne pas admirer sa grandeur d'ame et les ressources de son génie, quand on le voit forcer tant d'obstacles dans la carrière de la gloire.

Conduite de Julien dans cette province.

Il avait passé sa vie dans les écoles; il y avait contracté même une rouille de pédanterie; il s'était souvent écrié, en faisant malgré lui quelque exercice militaire : *O Platon, Platon, quelle tâche pour un philosophe !* Il ne connaissait ni la guerre ni le gouvernement; il était sans expérience comme sans autorité. Cependant il se montre d'abord en grand homme. A Vienne, pendant le premier hiver, il étudie les affaires de la province, la science militaire; il donne l'exemple de la discipline et du travail; se nourrissant comme les soldats, ne se chauffant point, couchant sur une peau de bête, se levant au milieu de la nuit, sans cesse occupé, et ne connaissant d'autre plaisir que l'étude. Les soldats l'admirent et s'attachent à sa personne; les Gaulois respectent et chérissent son équité; ses surveillans ne sont plus rien, parce qu'il fait tout sans leur secours, et que tout réussit au gré de ses vœux. Deux panégyriques de Constantius, qu'il écrivit

Il se fait aimer et respecter.

alors, sont une preuve de ses ménagemens politiques. Il l'égale dans l'un aux héros d'Homère ; car il fallait toujours chercher dans Homère les modèles de l'héroïsme : en même temps il y trace en philosophe les devoirs d'un prince ; et c'était du moins mêler de nobles idées à des flatteries trop en usage. Il dissimulait aussi ses sentimens de religion avec tant d'adresse, que saint Hilaire de Poitiers, trompé par les apparences, le loue comme un prince religieux, dans le même ouvrage où il invective contre l'empereur, en le peignant comme ennemi de l'église.

Les exploits de Julien répondirent à l'idée que l'on avait de son mérite. Toutes ses campagnes furent signalées par la victoire. En un mot, aussi habile que brave, il chassa les Allemands, qui l'avaient même assiégé dans Sens; et après les avoir taillés en pièces près de Strasbourg, trois fois il porta au-delà du Rhin la terreur de ses armes. Les Francs furent défaits et réprimés, ainsi que les Allemands. Une chose plus singulière, c'est que la cour tourna ses victoires en ridicule, tandis que Constantius s'en attribuait sottement l'honneur. Dans une telle cour, les jugemens ne pouvaient être qu'injustes et bizarres.

356-59. Il chasse les barbares.

Constantius va à Rome pour la première fois.

Constantius, qui faisait son séjour à Milan, avait passé à Rome pour y célébrer son triomphe sur Magnence : odieuse cérémonie, de triompher pour des guerres civiles ! il ne connaissait point encore cette capitale : il en admira les édifices; et afin d'y laisser lui-même un monument, il y fit transporter d'Egypte l'obélisque de Ramessès, haut de cent trente-deux pieds, que Constantin destinait à l'ornement de Constantinople. Sixte-Quint a relevé cet obélisque, le plus grand de ceux qui sont à Rome.

Il s'y montre tolérant, quoique persécuteur.

Quoique l'empereur, avant son entrée, eût ordonné qu'on enlevât le fameux autel de la Victoire, rétabli par Magnence dans le sénat, il visita les temples des dieux; il en loua les fondateurs, conféra les sacerdoces aux païens, maintint les priviléges des vestales. Et cependant il avait défendu les sacrifices, sous peine de mort; du moins à en juger par une loi insérée dans le code Théodosien, qui vraisemblablement ne fut jamais publiée *. Sa conduite, en fait de religion, fut toujours pleine d'inconséquences. Tolérant à Rome pour le paganisme, il ne cessa de troubler l'empire par son zèle

* Voyez *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, *t.* 15.

pour l'arianisme. Il persécuta même tour-à-tour les sectes d'ariens, selon qu'il se déclarait tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre; réglant sa conduite au gré des eunuques et des courtisans, dont les intrigues décidaient de tout.

359. Sapor forme des entreprises, et la cour veut perdre Ursicin, qui pouvait lui résister.

Sapor, l'implacable ennemi des Romains, avait rejeté des propositions de paix trop peu conformes à ses prétentions. Excité par un riche transfuge de Mésopotamie, que des traitemens injustes avaient fait sortir de l'empire, il résolut de ne pas se contenter comme auparavant, d'incursions rapides et sans fruits durables, mais de pousser la guerre avec vigueur. Ursicin commandait alors en Orient. Les eunuques conseillèrent ou commandèrent son rappel, dans la circonstance où l'on avait le plus besoin de ses services. Tout l'Orient murmurait d'avoir perdu son défenseur; on l'y renvoya sans autorité, pour lui imputer ensuite les fautes de Sabinien, général faible et incapable du commandement. Cette malheureuse cour s'applaudissait des maux publics, pourvu qu'elle perdît les grands hommes, objets de sa jalousie et de sa haine. Sapor s'empara d'Amide en Mésopotamie, après un long siége qui lui coûta trente mille hommes. La principale affaire de Constantius était alors

On assemble des conciles.

tandisque la Mésopotamie est envahie par les Perses

d'assembler les conciles de Rimini et de Séleucie, pour décider les disputes théologiques, toujours plus vives à mesure que l'on multipliait davantage les décisions et les formules de foi. Nous en parlerons encore à la fin de ce règne.

Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule

La conduite de Julien dans la Gaule formait un contraste singulier avec celle de l'empereur. Les intervalles de repos que la guerre laissait au vaillant César, il les consacrait à rendre la justice et à soulager les peuples. Florentius, son préfet du prétoire, voulait augmenter les taxes, et prétendait que les dépenses de la guerre en exigeaient l'augmentation. Julien démontra lui-même par un calcul, que les taxes étaient plus que suffisantes pour tous les frais. Il réduisit à sept pièces d'or, chacune d'environ quinze livres de notre monnaie, les anciennes impositions, qui montaient à vingt-cinq pièces par tête. Sa sévérité contre les concussionnaires ne l'empêchait point d'être en garde contre les accusateurs. Numérius accusé de concussions, niait tout; on manquait de preuves. L'accusateur s'écria en plaidant : *Qui sera jamais coupable, si l'on en est quitte pour nier les faits ?* Julien répartit : *Qui sera jamais inno-*

cent, s'il suffit d'être accusé pour être coupable.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Constantius.

FLORENTIUS et d'autres ennemis de l'équité, ne manquaient pas de noircir Julien à la cour, de le rendre suspect, d'empoisonner toutes ses actions. L'empereur ne le regarda plus que comme un rival; et voulant le désarmer, il lui ordonna de faire partir l'élite de ses troupes pour Constantinople, d'où elles devaient marcher contre les Perses. Après quatre campagnes glorieuses, Julien se voit ainsi au moment de perdre tout le fruit de ses travaux. Il voit la belle province qu'il a sauvée, et qu'il a rendue florissante, prête à devenir la proie des barbares vaincus par ses armes. Il obéit cependant. Il publie les ordres de l'empereur, il en presse l'exécution. Mais les troupes gauloises, ne pouvant se résoudre à abandonner leur patrie, leurs familles et leur général, pour aller combattre en Asie, prennent des mesures contraires. On le proclame lui-même

360. L'empereur ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient.

Il obéit, mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadème.

auguste à Paris ; on n'écoute ni ses remontrances ni ses prières ; on le presse, on le menace ; et enfin on lui fait accepter le diadème. Plusieurs écrivains l'accusent sans aucune preuve d'avoir dirigé secrétement le complot. Peut-être s'en montra-t-il plus affligé qu'il ne l'était au fond du cœur ; mais puisque des ennemis passionnés n'ont pu le convaincre, l'histoire ne doit pas le condamner. Suivons ses démarches dans une conjoncture si critique.

Il se conduit avec prudence.

Il pardonne d'abord à des traîtres, qui ont conjuré sa mort. Il déclare ensuite aux soldats, que les emplois militaires ou civils seront uniquement la récompense des services, et que quiconque en sollicitera pour un autre, doit s'attendre à un refus. Il écrit une lettre à Constantius, par laquelle il expose la violence qu'on lui a faite, et les motifs qui l'ont engagé à céder ; il promet de lui demeurer soumis par les sentimens ; mais représente d'ailleurs que jamais les troupes gauloises ne se laisseraient conduire en Asie ; qu'il était absolument nécessaire de partager le titre de la souveraineté ; et que la discorde entre les princes produirait les plus grands malheurs. Une autre lettre,

qui ne devait pas être publique, contenait des reproches que le ressentiment avait dictés.

L'empereur, loin d'entrer en négociation, n'envoie que des ordres sévères. Julien les communique aux troupes, qui l'interrompent par ces cris : *Julien auguste ; la province, l'armée, l'empire le demandent.* Il ne balance plus à soutenir une démarche d'où il voit dépendre sa vie et celle de ses amis. Si la révolte contre un prince pouvait se justifier, celle-ci serait excusable par ses motifs et ses circonstances.

Constantius refuse tout accommodement.

N'ayant rien à espérer, ayant tout à craindre de Constantius, Julien prend la résolution de le prévenir. Il concerte ses mesures avec prudence; il pourvoit à la sûreté des Gaules; il demande à ses troupes un serment de fidélité. Les soldats jurent de le suivre partout, eux qui avaient refusé de quitter leur pays pour l'empereur; tant on mettait de différence entre ces deux princes! Il conduit son armée à pied, la tête nue, essuyant toutes les fatigues d'un simple soldat. Il s'empare de Sirmium, où l'on ne se doutait pas même de sa marche, également rapide et audacieuse. Il se saisit du pas de Succques entre le mont Hæmus et le mont Rhodope, à l'entrée

361.

Julien marche contre lui.

Ses succès.

de la Thrace. L'Italie, la Grèce, embrassent son parti avec ardeur. Mais deux légions de Pannonie, qu'il envoyait dans la Gaule, parce que leur fidélité était suspecte, se révoltent en chemin, s'emparent d'Aquilée, sous prétexte de zèle pour Constantius. Il fallait reprendre une place si importante et si forte. Le siége devait être long, les nouvelles d'Orient inspiraient de l'inquiétude : un événement imprévu met tout-à-coup Julien en possession de l'empire, sans qu'il ait le malheur de verser le sang romain.

Mort de Constantius.

Constantius, à qui Sapor avait enlevé Singare et Bezabde, deux villes de la Mésopotamie, assiégea la dernière sans succès. La honte qu'il rapporta de son entreprise, fut attribuée également par les catholiques, les ariens et les idolâtres, à ses violences contre les trois religions ; preuve remarquable de la témérité avec laquelle on interprète les décrets du ciel. Il se disposait à recommencer la guerre contre les Perses, quand il apprit la marche rapide de Julien. Sapor s'étant retiré, il partit d'Antioche pour s'opposer aux rebelles. Une fièvre ardente l'arrêta en Cilicie, et il mourut âgé de quarante-quatre ans,

après avoir reçu le baptême à l'extrémité comme son père.

Quelques bonnes lois, quelques expéditions heureuses, quelques actes de clémence, quelques signes de vertu, ne rendent pas sa mémoire moins odieuse ni moins méprisable : il fit trop de mal et trop peu de bien. Les querelles seules de religion, qu'il irrita en se flattant de les étouffer, devinrent une plaie incurable pour l'église et pour l'empire. Ammien, attaché sans fanatisme à l'ancien culte de Rome, s'exprime ainsi à ce sujet : « Il troubla par une supersti-» tion de vieille femme, le christianisme, » tout simple qu'il est en lui-même ; » et s'appliquant plutôt à l'approfondir » curieusement, qu'à le régler avec gra-» vité, il y excita de grandes divisions » et les fomenta par des disputes de » mots : il épuisa les fonds destinés aux » voitures publiques, en faisant aller » et venir sans cesse les évêques pour » tenir des conciles, où il voulait être » l'arbitre du culte et de la croyance. » Le témoignage de cet historien a d'autant plus de poids, que son impartialité semblait rendre sa religion douteuse : quelques-uns l'ont cru même attaché au christianisme.

Il fit peu de bien et beaucoup de mal.

Il trouble l'empire par la théologie

Sentimens et plaintes des ariens

Sans entrer dans le détail des querelles ecclésiastiques, envenimées sans cesse par la division des évêques et par les imprudences ou les cabales de la cour, il suffira d'observer une chose essentielle. Les ariens s'enveloppaient de subtilités trompeuses ; ils confessaient en apparence la divinité du Verbe ; ils le disaient semblable au père (*homoiousion*), mais ils rejetaient avec obstination le mot Consubstantiel (*homoousion*) ; se plaignant qu'on embrâsât le monde chrétien pour une syllabe, pour un mot qui ne se trouvait pas dans l'écriture : comme si ce mot n'avait pas exprimé la chose même ; comme si le jugement de l'église ne l'avait pas consacré.

Conciles de Rimini et de Constantinople, où ils paraissent triompher

Le concile de Rimini en 359, composé de quatre cents évêques, dont plus des trois quarts étaient catholiques, après avoir refusé d'abord de rien changer au symbole de Nicée, intimidé enfin par les ordres de la cour, admit une formule qui portait que *le fils est semblable en tout au père.* Le concile de Séleucie transféré à Constantinople fit de même. « Les souscriptions que l'on exigea partout, dit Fleury*, causèrent un grand

* *Hist. Ecclésiast. l.* 14.

» trouble dans l'église. Ce fut une espè-
» ce de persécution plus dangereuse que
» celle des payens, en ce qu'elle venait
» du dedans. Presque tous signèrent mê-
» me sans être persuadés de l'erreur :
» très-peu s'en exemptèrent, ou parce
» qu'ils eurent le courage de résister,
» ou parce que leur obscurité les fit né-
» gliger..... Tous les autres cédèrent
» au temps, les uns plutôt, les autres
» plus tard, soit par crainte, soit par in-
» térêt, soit par ignorance. Le prétexte
» de la paix et de la soumission à l'em-
» pereur fit entrer presque tous les pré-
» lats dans la communion des ariens. »
Mais la fermeté des Hilaire, des Athanase, etc. fut invincible, et la foi de Nicée triompha enfin de tant d'orages.

Zèle outré de quelques saints évêques.

Il serait à souhaiter que, dans les transports d'un zèle ardent, on eût toujours concilié la défense de la foi avec le respect dû au souverain. Quelques saints prélats attaquèrent Constantius par des écrits outrageans, adressés à lui-même; d'autres louèrent ces invectives, et écrivirent sur le même ton *. Un premier exemple en produisit, selon la coutume, de plus dangereux. On cessa de voir la

---

* Voyez Fleury, et l'*Histoire de l'Eglise Gallic.*

majesté impériale, dans un prince qui protégeait l'hérésie, quoiqu'on ne l'eût pas méconnue autrefois, dans les tyrans qui persécutaient le christianisme.

Pourquoi l'on était moins soumis qu'autrefois aux princes.

Cette différence de conduite naissait de la différence de situation. Les évêques, en général, comblés de biens et d'honneurs par Constantin, aigris par les travers et les vexations de son fils, dont le caractère n'était rien moins qu'imposant; échauffés de la chaleur des disputes, si âpres en matière de religion, devaient naturellement franchir les bornes de l'ancienne modestie. Les plus vertueux d'entre eux se livraient aux transports du zèle, les autres s'enorgueillissaient de leur empire sur les esprits; quelques-uns, courtisans flatteurs, donnaient l'exemple de l'ambition et de l'intrigue; quelques autres s'imaginaient honorer Dieu en bravant les princes.

Audace de Léonce de Tripoli

Léonce de Tripoli eut l'audace de refuser une visite de respect à l'impératrice Eusébie. Il prescrivit le cérémonial qu'il exigeait d'elle : « Quand j'entrerai, » qu'elle se lève aussitôt, qu'elle vienne » au-devant de moi, qu'elle s'incline » profondément pour recevoir ma béné- » diction. Quand je serai assis, elle se » tiendra modestement debout, jusqu'à » ce que je lui fasse signe de s'asseoir. »

L'impératrice demanda vengeance de cette insulte : l'empereur loua l'évêque, de peur d'essuyer aussi quelque outrage.

Le mal venait de l'empereur.

C'est à la faiblesse et à l'imprudence de ce prince, qu'on doit attribuer la plupart des maux qui infectèrent l'église, et qui refluaient nécessairement sur la société. Sous un sage empereur, ou les disputes auraient été moins violentes, ou du moins l'autorité suprême n'aurait pas été avilie.

Excès dans Alexandrie.

Pour connaître parfaitement à quel excès de fureur et de scandale ces querelles pouvaient déjà porter les chrétiens, il suffit de lire ce qui se passa dans Alexandrie en 356. Constantius voulut y établir sur le siége d'Athanase l'évêque George, arien, vrai brigand qu'il appelait *le plus parfait des docteurs*. Le duc d'Égypte, chargé de l'expédition et excité par l'intrus, livra aux cruautés de la soldatesque les catholiques zélés, hommes et femmes, tandis que leur pasteur prenait la fuite. George ne monta sur le siége épiscopal, que pour y signaler également sa rage et son avarice. Il s'empara de la ferme des salpêtres et des salines ; il imposa un droit sur des cercueils qu'il fit faire pour les enterremens, et dont on fut obligé de se servir. On le chassa, ne pouvant plus le supporter. Il revint bien-

tôt en état de se rendre plus redoutable. Alexandrie, le berceau de l'arianisme, semblait destinée à donner l'exemple de toutes les horreurs que l'esprit de secte devait enfanter.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien.—Ses efforts pour détruire le christianisme.

A PEINE la mort de Constantius fut-elle connue, que tous les cœurs se tournèrent vers Julien. Ses exploits et ses vertus lui attiraient la vénération publique. On voyait du prodige dans l'événement qui lui assurait le trône sans combat. Constantinople le reçoit avec autant d'allégresse que de respect. Il fit des funérailles magnifiques à l'empereur, qu'il affectait de pleurer, mais qu'il ne pouvait regretter véritablement. Un de ses premiers soins fut de créer une chambre de justice pour la punition de ceux qu'on jugerait avoir abusé de leur crédit sous le dernier règne. Trois célèbres délateurs, Paul, Apodème et l'eunuque Eusèbe, grand-chambellan, expièrent leurs crimes par le feu. On applaudit à cet acte de sévérité. On blâma quelques jugemens

361. Julien reconnu avec joie.

Il punit les délateurs.

arbitraires qui tombèrent sur des innocens, comme il arrive presque toujours en pareilles occasions.

Il réforme le palais.

Les abus à réformer étaient sans nombre, surtout dans la maison du prince, où des hommes inutiles dévoraient la substance de l'état : mille barbiers, mille cuisiniers, le reste à proportion ; gens avides, corrompus, dont le luxe et la rapacité n'épargnaient rien. Le trésor public se perdait dans cet abîme. Julien s'en aperçut d'abord. Ayant demandé un barbier, et voyant entrer un homme en habit superbe : *Je demandais un barbier*, dit-il, *et non pas un sénateur.* Ce valet, outre des gages et des gratifications considérables, avait tous les jours la nourriture de vingt hommes et de vingt chevaux. Tous les barbiers furent congédiés, excepté un. *Encore est-ce trop*, dit le prince, *pour qui laisse croître sa barbe.* Il traita de même les eunuques, et tout ce qu'il ne jugea pas nécessaire.

Il s'occupe du bien public.

Une philosophie outrée présida peut-être à cette réforme. Mais les peuples durent se féliciter d'avoir un tel philosophe pour souverain, plutôt qu'un maître fastueux et prodigue. Il les mit à couvert des vexations de finance, et de la licence des soldats ; il rendit la justice

avec autant de soin que de promptitude; il s'en fit un devoir indispensable, et n'y chercha que le bien de ses sujets. Ennemi de la flatterie, un jour que les avocats applaudissaient avec transport à son jugement : *Je serais*, dit-il, *fort sensible à ces éloges, si je croyais que ceux qui me les donnent, eussent le courage de me censurer, en cas que j'eusse décidé le contraire.* Une de ses principales maximes de gouvernement était, qu'*il faut s'en tenir aux lois et aux coutumes anciennes, à moins qu'une grande utilité publique n'oblige d'y déroger.* Maxime vraie, qu'il appliqua faussement au christianisme.

Flatterie repoussée

Maxime de gouvernement.

Parmi des traits frappans de sagesse, on aperçoit dans ce prince une affectation de modestie, qui dégénéra quelquefois en indécence, et il eut en général le défaut d'outrer les choses louables. C'était la coutume que l'empereur accompagnât les nouveaux consuls au sénat. Mamertin et Névitte, décorés de ce titre, viennent au palais le jour de la cérémonie. Julien court au-devant d'eux, les reçoit dans leur litière, leur demande l'ordre pour partir, les place lui-même sur leurs chaises curules, les précède à pied, confondu avec la foule. Son panégyrique, prononcé par Mamer-

Modestie outrée de Julien à l'égard des consuls.

tin, est parvenu jusqu'à nous. On y voit une flatterie ingénieuse, qui aurait dû ne pas plaire à une ame philosophe. Mais Trajan avait bien écouté le discours de Pline ; et ces panégyriques flatteurs n'étaient que trop d'usage.

Il honore excessivement le philosophe Maxime.

L'empereur haranguant un jour le sénat, on lui annonce que le philosophe Maxime arrive d'Ionie. Il se lève brusquement : il va embrasser Maxime, le fait entrer, le comble d'éloges ; il l'honore comme un ancien maître, dont les leçons méritent la plus vive reconnaissance. Il l'accompagne ensuite, lui serrant la main. Ses invitations et les honneurs qu'il rendait à la philosophie, attirèrent dans le palais une foule de sophistes peu dignes de sa confiance ; l'extérieur de philosophe devint un masque pour l'ambition et l'intérêt. Les vrais philosophes sont toujours rares, même quand ils sont respectés.

Son palais est rempli de sophistes.

Il se propose d'abolir le christianisme.

Depuis long-temps Julien haïssait le christianisme. Il l'abjura aussitôt qu'il se vit le maître. Son principal objet fut de détruire une auguste religion, qu'il envisageait comme ennemie de la prospérité publique ; prenant sans doute pour la religion même, les abus qu'y mêlaient les passions et les préjugés. Ses philosophes l'animaient à cette entreprise, et

la plupart lui suggéraient des partis violens, également opposés à ses principes et à son caractère. Trop humain pour s'exposer au reproche de tyrannie; trop habile pour ne pas prévoir les risques d'une persécution sanguinaire, il ferma son plan avec la plus profonde politique. Sans persécuter ouvertement les adorateurs de Jésus-Christ, il fit plus de mal que tous les persécuteurs.

Mais sans persécution ouverte.

« Il savait, dit Labanius *, qu'on ne » gagne rien à vouloir forcer les con- » sciences; qu'on peut guérir quelquefois » les maladies corporelles en liant les » malades; mais que ni le fer ni le feu » ne peuvent détruire la croyance. Si » la main sacrifie, le cœur la désavoue, » accuse la faiblesse du corps, et con- » serve ses premiers sentimens. On ne » change point d'opinion, on feint de » changer. Ces hypocrites vont ensuite » demander grace au parti qu'ils ont » paru abandonner; et ceux qui ont » péri dans les supplices, reçoivent les » honneurs divins ». Libanius, à en juger par ce passage, méritait l'estime de l'empereur, qui, en effet, profita de ses conseils et de sa plume.

Pensée de Libanius sur ce sujet.

* Or. 13

Julien pratique avec zèle la religion païenne.

Suivons Julien dans une affaire si délicate. Comme grand-prêtre, il donne l'exemple du culte qu'il se propose de rétablir. Il préside avec toute la ferveur de l'enthousiasme aux cérémonies païennes; il se montre plein de respect pour les dieux : il en inspire aux ames superstitieuses; les autres se font un devoir de paraître l'imiter. Une religion sans morale est méprisable quand on l'examine de près. Les chrétiens avaient un avantage infini, en reprochant au paganisme ce défaut essentiel; car ses sectateurs étaient réduits à emprunter de la philosophie l'idée et la connaissance des devoirs. Que fait Julien ? Il tire du christianisme ce qu'il ne peut s'empêcher d'y reconnaître d'excellent à cet égard : et il s'efforce de l'introduire dans le paganisme. Il veut qu'on enseigne les préceptes de la vertu, qu'on les joigne aux exercices du culte; que la charité surtout, qui caractérise les chrétiens, soit pratiquée avec ferveur.

Il y introduit la morale.

Il donne des règles de vertu aux prêtres.

La conduite des prêtres ayant encore plus d'influence sur les mœurs que leurs discours, il les exhorte par ses écrits à la sainteté du sacerdoce; et leur en trace le plan, jusqu'à leur interdire des lectures *qui allument peu-à-peu le feu des passions* Il exige l'amour des dieux

et celui des hommes, comme les premières qualités de leur état. Il ordonne que les prêtres soient respectés ; mais aussi qu'ils se rendent respectables. Il peint la dignité de leur ministère, en les appelant *les interprètes des dieux auprès des hommes, et les cautions des hommes auprès des dieux.* C'est uniquement pour le bien des pauvres, pour l'intérêt de la veuve et de l'orphelin, qu'ils doivent, selon lui, visiter les grands et les magistrats.

Il tourne les chrétiens en ridicule.

En relevant ainsi l'idolâtrie, il saisit tous les moyens imaginables de miner sourdement le christianisme. Persuadé que le ridicule et le mépris sont plus efficaces pour cet effet que les tortures, il défend de maltraiter, sous prétexte de religion, les *Galiléens* (c'est le nom qu'il donne aux disciples de Jésus-Christ), parce qu'ils sont, dit-il, *plus dignes de compassion que de haine ; aveugles qui s'égarent sur l'essentiel, et qui abandonnent le culte des dieux, pour honorer des restes de cadavres et des ossemens de morts.* Il rappelle tous ceux que Constantius avait exilés, catholiques ou ariens ; il rend aux évêques leurs églises, dans la vue de ranimer entr'eux les funestes dissensions qui faisaient tant de ravages ; car il savait,

Il entretient les divisions entr'eux.

dit Ammien Marcellin, *que les bêtes féroces sont moins cruelles pour les hommes, que les chrétiens, en général, ne l'étaient dans leurs disputes les uns pour les autres.*

Il oppose la modération aux outrages.

Enfin, il profite des excès du faux zèle, en y opposant une modération apparente. Maris de Chalcédoine, arien, vieillard aveugle, l'insulta publiquement dans un sacrifice : *Tais-toi, malheureux aveugle*, lui dit l'empereur; *le Galiléen, ton Dieu, ne te rendra pas la vue.— Je le remercie*, reprit l'évêque, *de m'épargner la douleur de voir un apostat tel que toi.* Julien continua le sacrifice sans répliquer.

Il interdit aux chrétiens l'enseignement des lettres et des sciences, et même la fréquentation des écoles.

Les chrétiens avaient parmi eux des hommes habiles, qui, enseignant les lettres et les sciences, insinuaient leur religion dans les esprits, et décréditaient le paganisme. Redoutables ennemis des philosophes, ils les combattaient avec les mêmes armes dont ceux-ci faisaient usage contre la vérité. Pour leur enlever cet avantage, pour les rendre méprisables par l'ignorance, l'empereur défend aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence, la philosophie; sous prétexte que, ne croyant pas la doctrine religieuse des Grecs, ils ne peuvent, sans une honteuse imposture, employer

des livres remplis de cette doctrine. Le même édit permet aux chrétiens de fréquenter les écoles; mais un édit postérieur le leur défend, parce que l'*évangile doit leur suffire.* Défense qu'Ammien taxe d'inhumanité, et qui n'en était pas moins propre à produire son effet. On ne verra que trop dans la suite combien l'ignorance peut nuire à la religion; et la politique de Julien prenait une voie presque infaillible.

Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir.

Comme l'intérêt est le grand mobile du cœur humain, c'est par-là surtout que l'empereur attaque le christianisme. Les graces, les dignités, il les réserve pour les idolâtres; il abandonne les fidèles aux mépris et aux vexations. Il anéantit les priviléges des clercs : il abolit les distributions fondées par Constantin en leur faveur, et en faveur des veuves et des vierges; il fait réparer les temples aux frais des chrétiens; il les exclut de tous les emplois, disant que leur loi ne leur permet point de se servir de l'épée; il leur ferme les tribunaux, parce que cette loi leur interdit les procès et les querelles. S'ils se plaignent d'être surtaxés par les gouverneurs, *l'évangile ne vous apprend-il pas*, répond-il, *à mépriser les biens de ce monde, et à souffrir les maux en patience?* Il saisit une

occasion de dépouiller l'opulente église d'Edesse, *pour faciliter aux Galiléens le voyage du royaume des cieux*. Il déclare que la diversité de culte sera une cause légitime de divorce; moyen facile de multiplier les apostasies. Enfin, il emploie tous les ressorts d'une adroite politique, contre des hommes qu'il veut séduire et éblouir, mais dont il ne veut pas faire des martyrs.

Le zèle indiscret de quelques-uns occasionne des violences.

Le zèle indiscret et téméraire de plusieurs chrétiens, qui renversèrent des autels, des statues et même des temples, ou qui troublèrent avec éclat l'ordre public, fit couler le sang dans les provinces. « En divers endroits, dit l'abbé » de la Bléterie, surtout en Orient où » le climat échauffe plus les esprits, les » païens enflés de leur fortune présente, » insultèrent publiquement les chrétiens, » qui, de leur côté, se souvenant moins » des règles de l'évangile que de leur » prospérité passée, rendaient injure » pour injure, et insulte pour insulte. » Des paroles on en venait aux coups, » et des coups à la sédition ». Il n'est donc pas étonnant que des gouverneurs, ennemis du christianisme, aient porté la rigueur au-delà des bornes prescrites. Mais, quoi qu'en disent des écrivains estimables, il paraît douteux qu'ils se soient

conformés en ce point à la volonté secrète du prince. Les supplices, pour simple cause de religion, étaient certainement contraires au but qu'il se proposait, et au plan qu'il avait tracé avec tant d'art.

Superstition de Julien.

On ne peut douter au moins des travers où, malgré sa philosophie, une aveugle superstition l'entraînait. Il égorgeait des victimes sans nombre; les bœufs s'emblaient devoir manquer, s'il eût vécu. C'est l'expression d'Ammien lui-même, qui assure que la dépense des sacrifices, des cérémonies, devenait onéreuse pour l'état; que les soldats se rassasiaient presque tous les jours de la chair des animaux immolés; qu'ils buvaient excessivement, surtout les Gaulois, et perdaient alors toute retenue. Selon saint Chrysostôme, l'empereur, dans les cérémonies religieuses, était investi d'une foule de débauchés. Saint Grégoire de Nazianze l'accuse d'abominations secrètes, de sacrifices nocturnes où le sang humain était répandu.

Imputations suspectes de quelques auteurs.

« Mais, comme le remarque » l'abbé de la Bléterie, on doit tenir » pour suspectes des découvertes divul- » guées après la mort de Julien, dans un » temps où la haine publique n'était pas » encore ralentie; et quelquefois des » bruits populaires produisent des his- » toires si bien circonstanciées, qu'elles

» trompent les auteurs les moins capa- » bles de vouloir tromper. » J'ajoute une observation plus frappante. Saint Grégoire, en invectivant contre Julien, parle de Constantius, non-seulement comme d'un prince admirable, mais comme d'un saint. Cette partialité est facile à concevoir par les circonstances, surtout dans le genre oratoire; elle doit apprendre au lecteur impartial à régler son jugement. Il faudrait bien peu connaître l'humanité, pour être surpris de voir les hommes les plus respectables, suivre quelquefois la prévention : il faudrait n'aimer ni la vérité ni la justice, pour ne pas mettre dans la balance les raisons qui, en ce cas, infirment leur témoignage.

CHAPITRE II.

Guerre de Perse. — Fin du règne de Julien.

362. Guerre entreprise contre les Perses.

En même temps que l'empereur travaillait à la ruine du christianisme, il méditait une grande entreprise contre les Perses. Il se proposait de venger sur Sapor les outrages faits au nom romain; et par

son économie, par la sagesse du gouvernement, par la terreur qu'il avait inspirée aux barbares, il s'était mis en état de porter la guerre au fond de l'Asie. Il partit de Constantinople l'an 362. Les provinces occidentales s'aperçurent à peine de son absence. Tout y demeura tranquille jusqu'à sa mort. Il ne fallut que son nom pour arrêter ces peuples avides et féroces, qui menaçaient toujours l'empire. Sapor lui ayant envoyé demander la paix, il jeta sa lettre avec mépris, disant *qu'il irait bientôt lui-même porter la réponse.* C'était un héros incapable de montrer de la faiblesse; mais quel héros peut compter sur la fortune?

Calamités publiques

Des calamités publiques furent comme le prélude du mauvais succès de son expédition. Nicomédie, qui avait éprouvé depuis peu un horrible tremblement de terre, fut entièrement détruite par une nouvelle secousse. Plusieurs autres villes essuyèrent le même désastre; quelques-unes furent englouties par la mer. La sècheresse amena la peste et la famine. Julien crut y remédier en taxant les denrées à bas prix. Il en fit venir des provisions considérables; mais les marchands abandonnèrent un commerce, où ils ne pouvaient gagner suffisamment; et de

Monopoles sur le blé.

riches avares achetèrent sous main tout le blé, pour le revendre à un prix excessif, exemple remarquable en faveur de la liberté du commerce. Antioche, qu'habitait alors l'empereur, éclata en murmure contre lui.

Julien outragé à Antioche.

Cette ville, presque toute chrétienne, mais également voluptueuse et frivole, qui jugeait des hommes par l'extérieur, qui voulait du brillant, du faste, des plaisirs; qui s'embarrassait peu du mérite, ou plutôt le méprisait ouvertement, n'avait point dissimulé ses sentimens à l'égard d'un prince, dont la cour était une école de philosophie, et dont les mœurs austères étaient la censure des mœurs nationales. Son air sauvage, son cortège philosophique, ses dévotions superstitieuses, et principalement sa barbe longue et hérissée (car il imitait en ce point les philosophes), égayèrent la malignité des citoyens. On le tourna en ridicule, on eut l'insolence de l'outrager par des satires.

Il se venge par le misopogon.

Il ne se vengea que par une satire plus juste, mais peu convenable à sa dignité. Dans cet ouvrage qui subsiste encore aujourd'hui, intitulé *misopogon*, c'est-à-dire, *l'ennemi de la barbe*, il affecte de se censurer lui-même, et de se reprocher mille défauts, pour peindre

avec plus de vivacité les désordres d'Antioche. On lui répliqua, il se tut. Mais il protesta en partant que jamais il ne reviendrait dans cette ville. Il y laissa pour gouverner Alexandre, homme dur et inquiet. *Je sais bien*, dit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un tel gouvernement, mais Antioche mérite un tel gouverneur.* C'était avouer que la passion dirigeait son choix; c'était manquer aux principes de sagesse qui honoraient sa philosophie.

Il pardonne à des assassins, et donne l'exemple aux troupes.

Plusieurs traits louables lui méritent ensuite de grands éloges. Dix soldats chrétiens avaient formé le complot de l'assassiner : il les punit seulement par des reproches. Ayant trouvé parmi les bagages beaucoup de vins et de liqueurs : *Un soldat*, dit-il, *ne doit boire que le vin qu'il se procure par son épée; je suis soldat, je ne prétends pas être mieux traité que les autres.* Et il rejette avec indignation ces superfluités de luxe. Il déclare en haranguant ses troupes, qu'il exige dans la guerre une prompte obéissance; mais qu'ensuite *peu jaloux du privilége des princes, qui substituent leur volonté à la raison et à la justice, il permettra que chacun lui demande compte de ses démarches, et il sera prêt à les satisfaire.* Tou-

jours donnant l'exemple du travail, de la patience et de la valeur, il fait de ses soldats autant de héros, et les conduit en habile général. C'est là qu'on reconnaît le grand homme.

363. Il arrive au bord du Tigre, et profite de l'histoire.

Après une marche périlleuse par l'Assyrie, alors inondée, après s'être couvert de gloire aux siéges de Périsabor et de Maogumalque, il s'avance vers les bords du Tigre. En deçà de ce fleuve, était la ville de Coqué, près des ruines de la fameuse Séleucie; au-delà, Ctésiphon, capitale des Perses. Si la flotte romaine passait de l'Euphrate dans le Tigre, au-dessous de Ctésiphon, où les deux fleuves se réunissent, elle devait être exposée à une perte certaine; et l'armée aurait manqué de tout en assiégeant cette place. La connaissance de l'histoire servit l'empereur. Il savait qu'on avait creusé autrefois en ce lieu un canal qui pouvait servir à ses desseins. Quoiqu'il n'en restât aucun vestige, il le découvrit à force de perquisitions. On le creusa de nouveau, et il y fit descendre la flotte.

Il passe le fleuve avec beaucoup de danger.

Le passage du Tigre n'en était pas moins périlleux. Des rives fort hautes, garnies de troupes et d'éléphans armés en guerre; à cette vue, les soldats perdaient courage. Julien leur donne des jeux militaires, pour dissiper leur in-

quiétude; il fait en même temps ses préparatifs, et commande l'embarquement à la faveur de la nuit. Les Perses mettent le feu aux premiers vaisseaux qui se présentent. *Courage*, s'écrie-t-il; *nous sommes les maîtres du rivage : ce feu est le signal que j'ai prescrit.* L'armée le croit, se rassure, passe avec assurance, met en fuite les ennemis après un combat opiniâtre, pille leur camp, et admire plus que jamais son empereur.

Il renonce au siége de Ctésiphon.

Ctésiphon était regardé comme l'écueil de la puissance romaine. Les plus sages furent d'avis de n'en pas tenter le siége, parce que la grande armée de Sapor approchait. D'ailleurs Arbace, roi d'Arménie, et deux généraux, dont on attendait le secours, n'arrivaient point. Julien prit le parti de les aller joindre, et de remonter le Tigre. Mais il se laissa tromper par un transfuge, qui, feignant des mécontentemens et le désir de se venger de Sapor, vint se jeter entre ses bras, pour l'entraîner à sa perte. Se livrant à des promesses perfides, à de chimériques espérances, il brûla sa flotte, il s'engagea dans l'intérieur du pays. Bientôt il trouva des campagnes dévastées, où il fallait combattre tout-à-la-fois la faim et les Perses.

Sapor l'attaque dans sa retraite.

Dans cette affreuse position, il délibère sur la retraite, il se détermine à s'avancer vers la Cordonène, province de l'empire au midi de l'Arménie. Sapor, à la tête de ses troupes, vint troubler la marche. On ne cesse de combattre. Les Romains, presque toujours victorieux, éprouvent déjà les horreurs de la famine; les Perses, quoique découragés, profitent d'un temps d'orage pour faire un dernier effort. Julien, sans cuirasse, combat avec son intrépidité ordinaire; il vole partout où le péril est plus pressant. Percé d'un javelot au foie, il tombe; bientôt on le revoit à cheval. Il perd tout son sang; il se fait porter dans sa tente, en criant que sa blessure n'est pas mortelle. A peine lui a-t-on mis l'appareil, qu'il veut retourner au combat; mais les forces l'abandonnent, et il sent approcher sa fin.

Combat où il est blessé.

Sa mort courageuse.

La mort de ce héros est aussi étonnante que sa vie. Dans un long discours qu'il adresse à ses amis, il se félicite de voir son ame prête à se dégager des liens du corps; il remercie Dieu de ne l'avoir fait périr ni par une conspiration, ni par une longue maladie, ni par le glaive d'un tyran. Il assure qu'après avoir vécu sans crime, constamment occupé de ses devoirs, ennemi du despotisme, zélé

pour le bien de la patrie, il reçoit un trépas si glorieux comme une faveur du ciel : *car,* dit-il, *c'est une lâcheté égale de souhaiter la mort avant le temps, et de la craindre quand il faut mourir.* Il refuse de nommer son successeur; il s'en rapporte au choix de ses amis, et ajoute qu'en bon citoyen, il souhaite d'être remplacé par un homme digne de gouverner la république. Il expire enfin, âgé de trente et un ans.

Ammien, plus croyable que personne sur l'histoire de ce prince.

Les contes populaires qu'un zèle mal entendu a débités sur la mort de Julien, ne méritent pas plus de croyance que les infamies et les cruautés dont on a voulu flétrir sa mémoire, assez flétrie par sa haine pour le chistianisme. * Ammien était témoin oculaire, et son récit porte l'empreinte de la vérité. Admirateur des vertus de Julien, il ne dissimule point ses défauts, sa vanité, sa superstition, son penchant à la satire. Il blâme sur quelques articles sa conduite envers les chrétiens. L'impartialité

---

* Parmi beaucoup d'autres absurdités, on peut distinguer celle-ci. L'auteur inconnu des actes de saint Théodoret, qui se donne pour avoir suivi l'empereur, dit que l'armée ennemie était composée d'anges sous la forme humaine.

d'Ammien a même induit en erreur des savans modernes, qui l'ont cru, comme je l'ai déjà remarqué, partisan du christianisme. Cet historien estimable peut donc fixer notre jugement sur un héros, dont les qualités morales et politiques auraient excité l'admiration générale, malgré ses travers, si l'apostasie ne l'avait rendu exécrable aux yeux des chrétiens de son siècle. Que n'aurait-il pas écrit à sa louange s'il eût protégé la religion, puisqu'un saint évêque, en le décriant, a cru pouvoir célébrer Constantius, arien déclaré et mauvais prince?

Ouvrages de Julien.

En qualité d'auteur, Julien mérite la préférence sur la plupart de ses contemporains. La satire des Césars et le Misopogon sont les plus curieux de ses ouvrages. Dans le premier, il place au-dessus de tous les autres empereurs le modeste et vertueux Marc Aurèle. Dans le second, il se venge en satirique des satires du peuple d'Antioche. Son livre contre le christianisme, exciterait davantage la curiosité; il n'en reste que des fragmens dans la réfutation imparfaite de saint Cyrille d'Alexandrie.

Par où les platoniciens le séduisirent.

Les platoniciens modernes empruntaient beaucoup de choses de la doctrine chrétienne; ils s'efforçaient de couvrir par des allégories les absurdités du

polythéisme. Leurs dieux n'étaient plus que des génies subordonnés à l'Être suprême. C'est apparemment ce qui faisait illusion à cet esprit rare, et ce qui le rendait la dupe de leurs folles superstitions.

Eloge qu'il fait des philosophes.

Sa lettre à Thémistius est un témoignage éclatant de son estime pour la philosophie. « En formant trois ou quatre philosophes, lui dit-il, vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne ferait un grand nombre d'empereurs. Le philosophe est chargé dans l'univers d'un rôle important. Vous dites qu'il est capable de donner des conseils avantageux à l'état : il fait plus; il donne de bons exemples. Ses actions viennent à l'appui de ses discours. Comme il est lui-même ce qu'il veut que soient les autres, sa conduite est plus persuasive et plus efficace que les ordres de ceux qui ne savent que commander. » * La philosophie pratique pouvait seule justifier cet éloge. Y avait-il alors des Socrates ou des Phocions ?

Hardiesse de Libanius à son égard.

Libanius éprouva plus que tout autre l'amitié de Julien. Ce fameux sophiste

---

* Voyez *la Traduction de l'Abbé de la Bléterie.*

enseignait à Antioche quand l'empereur y arriva. Il ne se montra point à la cour. *J'étais son ami*, dit-il, *et non pas son courtisan*. Julien piqué de son peu d'empressement, lui écrivit un billet de raillerie et de reproche; il reçut une réponse sur le même billet, presque dans le même goût. Il mande le philosophe, le prie à dîner. — *Je ne dîne point*, répondit celui-ci, *Hé bien nous souperons ensemble. — J'ai mal à la tête, je ne puis pas. — Du moins venez me voir souvent. — Je viendrai quand vous me ferez avertir; je crains de me rendre importun*. Cette hardiesse ne déplut pas à l'empereur. Il fut toujours intimement lié avec Libanius.

Projet de rebâtir le temple de Jérusalem.

Rien n'est plus connu dans l'histoire ecclésiastique, que les vains efforts de ce prince pour rebâtir le temple de Jérusalem. Ammien raconte que le désir d'immortaliser son règne par de grands ouvrages l'y détermina; et que des tourbillons de flammes s'élançant de terre à plusieurs reprises, empêchèrent les ouvriers de continuer. Les auteurs chrétiens lui attribuent un autre motif, celui d'enlever au christianisme la preuve tirée de la ruine des Juifs et de leur temple; ils ajoutent beaucoup de circonstances mal-

heureuses dont on trouve le détail dans nos histoires ecclésiastiques. Nous ne connaissons point de miracle mieux attesté, dit le savant Fleury.

JOVIEN.

Jovien élu empereur.

Une consternation générale suivit la mort de Julien. L'armée victorieuse manquait de tout; elle se trouvait environnée d'ennemis. Il ne restait aucun descendant de Constance-Chlore. Salluste, préfet d'Orient, refusa l'empire, et conseilla de différer l'élection, jusqu'à ce que l'armée de Mésopotamie pût y concourir. Mais on avait besoin d'un chef : on élut Jovien, capitaine des gardes appelés *les domestiques*. Quoique jeune, adonné à la table, au vin et aux femmes, il se distinguait par des qualités estimables, qui pouvaient un jour le corriger de ses défauts.

Il fait une paix honteuse avec Sapor.

Sapor envoya proposer la paix, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il voulût, en les amusant, les réduire aux dernières extrémités de la disette. Jovien lui dépêche aussitôt des ambassadeurs. Quatre jours se passent en négociations : l'armée ne continue point sa marche. Selon Ammien, on aurait pu, dans cet espace de temps, gagner la Cordouène, et y trouver l'abondance et la sûreté. La faim était de-

venue insupportable, quand Sapor exigea la restitution des cinq provinces sur le Tigre, que son aïeul Narsès avait cédées à Galérius. Il demanda encore Nisibe, Singare, et quelques autres places de la Mésopotamie. Ces honteuses conditions furent acceptées. C'est la première époque du démembrement de l'empire.

Premier démembrement de l'empire.

Jovien repassa le Tigre, sans avoir eu la prudence de stipuler que les Perses lui fourniraient des provisions. Ses troupes n'eurent pendant six jours d'autre nourriture que la chair des chameaux et des autres bêtes de somme. Nisibe, qui avait résisté trois fois à Sapor, demanda instamment la permission de se défendre elle-même. L'empereur fidèle à son traité, força les habitans de sortir, et leur désespoir augmenta sa honte. Julien aurait sans doute péri glorieusement plutôt que de signer une paix si ignominieuse.

Retraite des Romains.

La conduite du peuple d'Antioche fera juger de l'indignation générale. Quoique Jovien fût chrétien zélé, quoique la mort de son prédécesseur eût excité dans la ville parmi les chrétiens la joie la plus indécente; ce peuple, bien loin de le recevoir avec les acclamations d'usage, l'accabla de traits satiriques, et en serait venu aux excès d'une violente sédition,

L'empereur, quoique chrétien, insulté à Antioche.

si le préfet Salluste ne l'eût un peu appaisé.

Il protège le christianisme sans violence.

Cependant le séjour du prince à Antioche fut consacré au bien public. C'est là qu'il parut vraiment sage, en guérissant les plaies de l'église, sans troubler les consciences ni l'état. Les païens étaient d'autant plus inquiets, que d'abord le faux zèle se déchaîna, abattit les autels, insulta, menaça les partisans de l'idolâtrie. Mais Jovien n'ignorait pas que la violence en fait de religion, est en général une tyrannie aussi absurde qu'odieuse, puisqu'elle révolte au lieu d'éclairer, et qu'elle produit seulement l'hypocrisie pire que l'erreur. Il laissa donc à chacun le libre exercice de son culte. Il rendit aux églises et aux clercs leurs priviléges. Il rétablit les anciennes distributions de bled, les réduisant néanmoins au tiers pendant la disette. Il rappela d'exil saint Athanase, que les ariens avaient toujours en horreur, comme leur plus redoutable adversaire. Dans un concile d'Antioche, où l'on confirma la foi de Nicée, l'empereur déclara son intention de n'inquiéter personne sur la croyance, et de favoriser quiconque travaillerait à concilier les esprits. Les hérétiques cabalèrent sans le surprendre; les catholiques triomphèrent sans persé-

cution. Sa conduite doit être citée pour modèle, puisqu'elle ne lui a procuré que des éloges.

Il meurt en Asie.

On pouvait espérer un règne équitable et pacifique. Jovien était attendu avec empressement à Constantinople et à Rome. Fort empressé lui-même d'y recevoir l'hommage de ses sujets, il partit d'Antioche au mois de décembre. Mais sa fortune ne fut qu'un éclair. En Galatie, on le trouva mort dans son lit, étouffé vraisemblablement par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre pour en sécher les murailles, il n'avait que trente-trois ans.

Ce règne très-utile au christianisme.

Quoique ce règne ait été trop court, on doit le regarder comme très-avantageux au christianisme : si le successeur de Julien eût fait comme lui profession de l'idolâtrie, et se fût conformé à sa politique contre les chrétiens, deux exemples pareils en auraient vraisemblablement entraîné d'autres; un troisième empereur païen aurait pu étendre au loin les progrès du mal. C'est un prodige, dans l'ordre de la providence, de voir la religion la plus réprimante s'affermir au milieu des obstacles, malgré les fautes même et les dissensions de ses sectateurs.

VALENTINIEN Ier. *en Occident*, *et* VALENS *en Orient.*

364.

L'armée proclame Valentinien.

Après un interrègne de quelques jours, l'armée élut empereur, à Nicée en Bithynie, Valentinien qui était resté à Ancyre. Son père Gratien, né en Pannonie, d'une famille obscure, avait fait une fortune considérable par sa valeur et par sa force extraordinaire; d'abord simple soldat, et enfin comte d'Afrique. Le fils, marchant sur ses traces, avait acquis de la réputation dans les armées; et quoique peu instruit, excessivement sévère, et trop avide d'argent, il se distinguait par des vertus dignes du trône.

On veut qu'il se donne un collègue.

Dès qu'il eut été revêtu des ornemens impériaux, les soldats demandèrent à grands cris qu'il se donnât un collègue, afin que l'empire ne se trouvât plus exposé au malheur de rester sans chef. Intrépide au milieu de cette sédition, adressant la parole aux troupes : « Il ne tenait » qu'à vous, leur dit-il, de faire un au- » tre empereur, mais à présent que je » le suis par votre choix, c'est à moi de » commander, à vous d'obéir. Je ne re- » fuse pas de prendre un collègue ; je

Sa réponse ferme.

» me réserve le soin d'en choisir un, » quand je le croirai convenable, qui » soit digne de vous et de moi. » Ce discours imposa silence aux séditieux. Peu de temps après, Valentinien nomma auguste son frère Valens ; en quoi il eut moins d'égard au bien public, qu'à l'intérêt de sa famille. Un de ses capitaines lui avait dit avec franchise : *Si vous aimez votre famille, vous avez un frère ; si vous aimez l'état, choisissez le plus digne.* Il aurait dû profiter de ce conseil.

Il s'associe son frère Valens.

A l'occasion d'une maladie que les deux empereurs eurent ensemble, on vit naître une accusation de magie, que l'ignorance superstitieuse rendit ensuite commune. Ils se laissèrent persuader que les amis de Julien avaient employé contre eux des maléfices. Ils firent informer juridiquement sur cet attentat. On mit à la torture le philosophe Maxime, objet de la haine de Valentinien. On ne trouva contre lui ni preuves ni indices. On ne laissa pas de le condamner à une amende énorme, parce qu'on le soupçonnait de s'être enrichi dans le temps de sa faveur ; mais sa fortune n'étant que médiocre, il fallut y proportionner l'amende.

Accusation de magie.

Les barbares n'ayant plus à craindre un Julien, s'étaient mis en mouvement,

Incursions des barbares.

de tous côtés

et recommençaient leurs incursions. Les Allemands fondaient sur la Gaule et la Rhétie, (le Tyrol, le Trentin, etc.); les Quades et les Sarmates, sur la Pannonie; les Pictes et les Ecossais, sur la Grande-Bretagne; les Goths sur la Thrace; diverses nations maures, sur les provinces d'Afrique; et Sapor se croyant libre de tout engagement après la mort de Jovien, voulait conquérir l'Arménie, qu'avaient anciennement posssédée les rois de Perse. Pour faire face à tant d'ennemis, les deux Augustes se partagèrent l'empire. Valens eut l'Orient, c'est-à-dire, l'Egypte, l'Asie et la Thrace; Valentinien se réserva l'Occident. Rome, depuis Maximien, n'était plus le séjour des princes. On avait préféré Milan, dont la position convenait mieux aux besoins de l'empire, attaqué de toutes parts. La cour d'Occident fut fixée dans cette ville.

Partage de l'empire.

Règlemens de Valentinien pour rétablir les finances.

Rien n'était plus essentiel que de rétablir les finances épuisées par la guerre de Perse, et de maintenir le calme intérieur, troublé sans cesse par la diversité des religions. Valentinien fit pour cela des règlemens politiques. Il déclara que personne ne serait exempt des impositions qu'exigeait la guerre contre les Barbares; que les officiers de sa

maison et les magistrats y contribueraient; qu'ils devaient donner l'exemple du zèle, ainsi que les clercs, qui font une profession particulière de soulager les malheureux. On observe que Constantius, précisément par le même motif, avait exempté les clercs de cette taxe. Leur gain, disait-il, retournait au profit des pauvres : comme s'il eût été sûr que la charité était plus forte que l'intérêt.

Les clercs soumis aux impositions.

Les présens que les villes faisaient au prince en certaines circonstances, avaient été considérablement diminués par Julien, qui les regarda toujours comme un hommage purement volontaire. Valentinien les changea en tributs, et n'en dispensa que les sénateurs. Le besoin peut-être l'obligeait de se ménager cette ressource. Il publia du moins des lois sévères pour empêcher les exactions, les vexations, plus onéreuses souvent au peuple que les impôts même.

Présens des villes changés en tributs.

Sa conduite, par rapport au second objet, fut réglée par la prudence; chrétien et catholique décidé, il toléra l'exercice de la religion païenne, qu'il ne pouvait proscrire sans exciter des troubles. Il laissa les prêtres du paganisme en possession de leurs priviléges; il promit même des récompenses à ceux

Tolérance de Valentinien.

qui se comporteraient sagement ; il ne toucha point à l'autel de la Victoire, si cher aux Romains.

Il renvoie les faux philosophes.

Quant aux philosophes prodigieusement multipliés sous Julien, ceux dont les vertus ne soutenaient pas ce titre, il leur ordonna de retourner dans leur pays; parce qu'*il est honteux* (ce sont ses termes) *que des hommes qui se vantent d'être à l'épreuve des coups de la fortune, n'aient pas le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.*

Il honore et contient le clergé.

Il se fit un devoir de ne point entrer dans les questions de théologie, laissant aux évêques ce qui regarde le dogme, et ne se mêlant que de ce qui intéresse l'ordre politique et la société. Saint Hilaire de Poitiers, emporté par l'ardeur du zèle, soulevait une partie du peuple contre l'évêque de Milan, accusé d'arianisme. L'empereur lui ordonna de sortir de cette ville.

Il annulle les donations faites aux clercs et aux moines par des femmes.

Plein de vénération d'ailleurs pour l'épiscopat, il opposa une barrière aux clercs et aux moines intéressés, en leur défendant de fréquenter les maisons des veuves, des orphelines, et en déclarant dévolues au fisc les donations qu'une femme leur ferait sous prétexte de piété, même par testament. Il défendit, comme

avait fait Constantin, d'admettre à la cléricature ceux qui devaient porter les charges publiques. Avec de sages précautions, on aurait pu, dès le commencement, prévenir la nécessité fâcheuse de ces lois.

Sous un tel gouvernement, les discordes de religion parurent éteintes, et la catholicité y gagna beaucoup. Valens au contraire, arien impitoyable, ne cessa de persécuter les catholiques, sans pouvoir établir solidement l'arianisme. L'église tranquille en Occident.

Une institution louable, commune aux deux princes, fut de faire élire parmi les notables de chaque ville des *défenseurs*, destinés à protéger les faibles, à veiller au maintien de l'ordre et de la justice, à s'élever contre les abus et les vexations, non par la force coactive, qu'ils n'avaient point entre les mains, mais par les remontrances, les oppositions juridiques et le recours aux tribunaux supérieurs. Malheureusement plus les désordres sont communs dans un état, moins aussi de pareilles fonctions y peuvent être exercées d'une manière efficace. Défenseurs établis dans les villes.

Tandis que Valentinien secourait la Gaule contre les Allemands, qui, n'ayant pas reçu les présens ou plutôt l'espèce de tribut établi par un long usage, fai- 365. Tyrannie de Valens.

saient des courses au-delà du Rhin ; Valens fut sur le point d'être détrôné. Procope, parent de Julien, avait disparu après la mort de ce prince, dont on le soupçonnait d'ambitionner la succession. Il apprit, dans sa retraite, la mauvaise disposition des esprits contre Valens, déjà représenté comme un Tibère, parce que Pétrone, son beau-père, était un Séjan. La tyrannie de Tibère semblait revivre dans un édit par lequel on condamnait à mort, non-seulement les auteurs de libelles diffamatoires, mais ceux qui oseraient garder ces libelles.

Procope veut le détrôner, et périt.

Quoique Procope n'eût ni le génie ni le courage qu'exigent les grandes entreprises, il débuta cependant avec succès. Proclamé auguste par quelques cohortes, il se rendit maître sans peine de Constantinople et de la Thrace. Il s'empara même de Cyzique, capitale de l'Hellespont ; mais l'année suivante, trahi par ses généraux, dont il ne méritait point les services, il fut défait en Phrygie, et livré à l'empereur, qui le fit exécuter sur-le-champ.

Guerre avec les Allemands.

Valentinien ne secourut point son frère ; les Allemands exerçaient alors ses troupes. Jovin, excellent général, employé contre les barbares, les attaqua séparés en plusieurs corps, remporta

sur eux trois victoires, et les força de respecter les frontières. Un roi de cette nation fut inhumainement pendu par des soldats. Jovin allait en punir leur tribun, si les soldats eux-mêmes n'avaient protesté qu'eux seuls étaient coupables de ce meurtre.

Mille traits atroces flétriront désormais les Romains. Mêlés avec les Barbares, ils en ont pris les mœurs; ils y ont ajouté leurs propres vices. Les trahisons, les cruautés, les crimes les plus noirs ne les effraient plus. Ils craignaient les entreprises de Vithicabe, autre roi Germain : n'ayant pu s'assurer de sa personne, ils corrompirent un de ses domestiques, et l'engagèrent à l'assassiner. Si les anciens Romains avaient eu cette conduite, Rome ne serait rien dans l'histoire. **Les Romains barbares et perfides.**

On reproche à Valentinien plusieurs actes d'une rigueur excessive, qui approchent de la tyrannie. Il avait pour maxime, que *la sévérité est l'ame de la justice, et que la justice est l'ame de la souveraineté*. Mais il ignorait que, pour être véritablement juste, il faut n'être sévère qu'à l'égard du crime, et qu'en outrant la sévérité, on tombe dans l'injustice. Le célèbre Prétextat, préfet de Rome, fort attaché au paga- **Valentinien trop sévère.** **Prétextat sage préfet de Rome.**

nisme, connaissait mieux les règles que l'autorité doit se prescrire. La douceur tempéra toujours son incorruptible équité, et l'on respecta toujours ses jugemens, comme une source du bien public. Il apaisa les troubles que le schisme d'Ursin avait excités. Cette affaire scandaleuse doit être rapportée en peu de mots.

366. Le siége de Rome excitait déjà l'ambition.

Après la mort du pape Libère, fameux pour avoir souscrit un formulaire des Ariens, Damase fut élu canoniquement. La soif des honneurs et des richesses lui suscita un rival. Selon Ammien, les ambitieux tournaient leurs vues avec ardeur sur cette place éminente, qui, autrefois, ne présentait que des travaux et des dangers. « Ils voient, dit-il, qu'elle » leur procurera le moyen de s'enrichir » par les libéralités des dames, de se » faire porter sur des chars, de se mon- » trer superbement vêtus, d'avoir une » table mieux servie que celle des rois : » plus heureux, s'ils imitaient la vie de » quelques prélats de province, qui, » par leur frugalité, leur simplicité, » leur modestie, se rendent chers au » Dieu éternel, et respectables à ses vrais » adorateurs. »

Ursin le dispute à Damase :

Ursin, diacre de l'église romaine, voulut enlever le pontificat à Damase,

forma un parti, et reçut l'ordination. Il soutint un siége contre les partisans du pape. Une basilique où il s'était retranché devint un champ de bataille. Cent trente-sept personnes y périrent. L'empereur l'exila; le préfet chassa les schismatiques à main armée; mais le schisme ne fut entièrement éteint que plusieurs années après. On doit le regarder comme le prélude des maux affreux que l'ambition fit naître au sein de l'église. Le mal, sans doute, était déjà grand, puisque l'exemple de tant de saints évêques n'était plus une assez forte barrière. *Faites-moi évêque de Rome, et je me ferai chrétien.* Prétextat le disait par plaisanterie, à la vue des scandales dont il fut témoin. Schisme scandaleux.

Tandis que Valentinien maintenait la tranquillité en Occident, Valens troublait l'Orient par le zèle de l'arianisme. En même temps il attirait sur l'empire des ennemis capables de le renverser, les Goths déjà célèbres, et que nous verrons bientôt établir leur domination en Occident. La Scandinavie (aujourd'hui Suède et Norwège), appelée par les anciens *la pépinière des nations*, dont une province conserve encore le nom de Gothie, paraît aux savans les plus judicieux avoir été la première patrie de ce peu- Origine et établissement des Goths. La Scandinavie.

ple. Quelques siècles avant l'ère chrétienne, il en était sorti pour former des établissemens ailleurs. Les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Erules, peuplades Gothiques, se fixèrent dans la Germanie, le gros de la nation pénétra, au second siècle, jusques sur les bords des Palus-Méotides, s'y établit, et de là étendit rapidement ses conquêtes. Sous le règne de Valens, les Goths possédaient la Dacie (aujourd'hui la Valachie, etc.). On les distinguait en Ostrogoths et Visigoths : les premiers établis sur le Pont-Euxin et vers les bouches du Danube; les autres, le long de ce fleuve.

Qualités de ce peuple; ses rapports avec l'empire.

Beaux hommes, belliqueux, sensés, chastes, constans, ils se distinguaient de la foule des barbares par des qualités supérieures. Leurs princes ne portaient que le nom de juges, plus respectable à leurs yeux que celui de rois. Leurs lois, précises et claires, étaient invariablement observées. (Elles se trouvent dans le code Théodoric; nous en parlerons ailleurs.) Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, avaient réprimé cette nation conquérante. Galérius et Constantin en avaient tiré du secours. Les Goths s'étaient obligés de fournir quarante mille hommes de troupes auxiliaires, quand

on les demanderait. Julien les méprisa. Après sa mort, ils commencèrent de nouveau à se faire craindre. On leur paya des contributions pour racheter la petite Scythie, qu'ils ravageaient. Valens ensuite alluma la guerre par son imprudence.

Valens leur fait la guerre avec succès.

Ils avaient envoyé des troupes à Procope, le croyant légitime empereur, comme parent de Julien. Trois mille Goths, enveloppés dans leur retraite, mourant de faim, mirent bas les armes, et furent traités en prisonniers. Leur roi Athanaric les redemanda, représenta en vain que leur détention était injuste. L'empereur refusa de les rendre : la guerre devint inévitable. Il s'y prépara du moins avec de sages précautions. Son économie lui fournit assez de ressources pour qu'il pût diminuer les impôts, loin de les augmenter. La supériorité de ses forces réduisit les Barbares, après trois campagnes, à recevoir les conditions de paix qu'il leur imposa, et à s'obliger de ne point passer le Danube. Mais les Goths conservèrent leur ressentiment ; ils attendirent des circonstances plus favorables : Valens succombera un jour sous leurs efforts.

Perfidie des Romains à

D'un autre côté, Valentinien défit les Allemands à Sultz sur le Necker, et

l'égard des Allemands et des Saxons.

conclut ensuite un traité par lequel les deux peuples s'engagèrent à ne point entrer dans le pays l'un de l'autre. Les Romains violèrent cet engagement ; ils construisirent des forts sur les terres des Barbares. Ceux-ci taillèrent en pièces les travailleurs. Ainsi les traités, sans bonne foi, ne servaient qu'à préparer de nouveaux massacres. Les Saxons, autres Barbares, qui, avec des barques légères, remontaient les fleuves, et portaient au loin leurs brigandages, éprouvèrent aussi la perfidie des Romains. On venait de leur accorder une trève, on leur avait permis de se retirer ; on leur dressa cependant une embuscade, où ils périrent en se défendant avec fureur. Pour que ces indignités fussent utiles, il aurait fallu pouvoir exterminer des nations innombrables, d'autant plus terribles qu'on irritait leur vengeance.

Autre affaire de Germanie.

Macrien, roi des Allemands, donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Valentinien pour le mettre aux prises avec des ennemis étrangers, sollicite le roi des Bourguignons, qui habitaient vers la source du Mein, à venir le joindre contre eux. Les Bourguignons arrivent au bord du Rhin ; mais les Romains ne paraissent point. Après les avoir inutilement attendus, furieux de se voir

trompés, ils massacrent tous les sujets de l'empire qui leur tombent entre les mains, et retournent chez eux sans avoir attaqué les Allemands.

Cruauté de Valentinien.

L'empereur n'épargnait pas ses propres sujets. Emporté et violent, quoiqu'il publiât des ordonnances très-sages, il commettait des injustices cruelles. Un gouverneur ayant demandé un meilleur poste : *Puisqu'il n'est pas content de sa place*, dit-il, *je vais lui en donner une autre ; qu'on lui tranche la tête.* L'ordre fut exécuté. Il faisait nourrir de cadavres deux ours, dont il prenait un soin tout particulier. Maximin, préfet des Gaules, possédait sa confiance, homme sanguinaire, qui avait le front de dire : *Personne ne doit se flatter d'être innocent, quand je veux qu'il soit coupable.* Les Romains se montrent plus barbares et plus vicieux de jour en jour.

Deux rois assassinés en trahison par les Romains.

On les voit avec horreur se souiller, par trahison, du sang des princes. Para, roi d'Arménie, étant devenu suspect à Valens, le comte Trajan est chargé de le faire périr : on l'invite à un festin, on l'y assassine. Gabinius, roi des Quades, se plaint de ce que Valentinien fait bâtir un fort sur ses terres. On envoie dans le pays un fils du préfet Maximin,

avec le titre de duc. Ce duc invite de même le roi, qui se livre à lui sans défiance, et qui est égorgé au sortir de table.

375. Mort de Valentinien I.

Un meurtre si infâme occasionna la mort de l'empereur. Les Quades passent le Danube, mettent tout à feu et à sang. Valentinien, à son tour, porte le ravage dans leur pays. Ils lui envoient alors des députés pour demander grace. C'étaient les principaux de la nation, mais si mal vêtus, et d'un extérieur si grossier, qu'il parut douter si cette députation n'était pas une insulte. Plus ils s'humilient, moins leurs excuses font d'effet sur lui. Transporté de colère, il leur parle avec violence, se rompt une veine, et expire bientôt après. « Il fut, dit M. le » Beau, la dernière victime de cette » fougeuse colère, qui avait coûté la » vie à un grand nombre de ses sujets : » prince guerrier, politique, religieux, » mais violent, hautain, avare, sangui- » naire, et trop loué peut-être par les » auteurs chrétiens, qui, par l'effet » d'une prévention trop ordinaire, lui » ont pardonné tous ses défauts, pour » une seule vertu qui leur était favo- » rable. »

VALENS *en Orient*, GRATIEN *en Occident*.

GRATIEN, fils aîné de Valentinien, âgé de seize ans, était auguste depuis sa neuvième année. Ce prince religieux, élève du poëte Ausone, nourri dans la piété et dans l'étude des lettres plus que dans la science du gouvernement, joignait à de bonnes qualités un caractère faible, un goût immodéré pour la chasse et pour les exercices où l'on brille par l'adresse, des penchans enfin trop peu compatibles avec les grands devoirs de la souveraineté. L'armée osa lui donner un collégue dans la personne de son frère Valentinien, enfant de quatre ans. Il montra de la modération en l'acceptant, et un bon cœur, en le traitant comme son propre fils. Mais le commencement de son règne fut d'ailleurs souillé par une injustice énorme : tant les princes sont exposés à s'égarer, quand, leurs propres lumières ne suffisant pas, ils se gouvernent, sans le savoir, par les passions d'autrui. Des intrigues de cour noircirent à ses yeux l'innocence même : il fit exécuter à Carthage le comte Théodose,

375. Gratien succède a Valentinien.

Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme.

qni venait d'étouffer en Afrique la révolte d'un prince Maure, qui avait auparavant sauvé la Grande-Bretagne; qui, dans toutes les occasions, s'était montré le plus ferme appui de l'empire; et qui relevait la gloire de ses triomphes par le mérite de la modestie. Le préfet Maximin fut vraisemblablement l'auteur de sa condamnation; mais ensuite, convaincu lui-même de plusieurs crimes, il eut la tête tranchée, ainsi que deux autres ministres de la tyrannie. L'empereur renouvela l'ancien privilége des sénateurs, de n'être point mis à la question : privilége que le barbare Maximin avait toujours méprisé.

Maximin puni justement.

Valens n'est plus qu'un tyran.

L'Orient devenait tous les jours plus malheureux sous l'empire de Valens. Ce prince défiant, lâche et cruel, avait quelque temps contenu ou dissimulé ses vices. En persécutant la religion catholique, il avait du moins à d'autres égards donné des marques d'équité. Sa victoire sur les Goths lui faisait honneur. Des avantages médiocres remportés sur le roi de Perse lui enflèrent l'ame. Il crut pouvoir n'écouter que ses flatteurs et ses passions : il immola tous ceux que lui dénonçaient la calomnie; il se rendit inexorable dans l'exercice du despotisme, *parce que*, disait-il, *quiconque s'a-*

paise facilement, s'écarte facilement de la justice. La haine publique et de fréquentes conspirations prouvèrent combien sa maxime était fausse et son gouvernement injuste.

Conspiration de Théodore cruellement punie.

On soupirait pour le moment où il cesserait de vivre ; on consultait la Magie pour connaître son successeur. Théodore, un de ses secrétaires, homme respectable et chéri, se laissa tromper par les prestiges de quelques devins, qui lui annonçaient l'empire. Ce complot donna lieu à de terribles exécutions ; les innocens périrent, confondus avec les coupables ; le crime supposé de magie fit abandonner aux bourreaux ceux que l'on ne pouvait accuser de crimes réels.

Supplice de Maxime et d'autres philosophes.

Alors les feux s'allumèrent pour le supplice des philosophes, la plupart infatués de visions absurdes. Avec leurs livres, on en brûla plusieurs de physique, de jurisprudence et même de littérature. Le célèbre Maxime, le maître de Julien, eût la tête tranchée à Ephèse. Il avoua qu'il était instruit de l'oracle en faveur de Théodore ; mais il ajouta que l'honneur de la philosophie ne lui permettait pas de trahir le secret de ses amis. « Sa mort, selon M. le Beau, » ne parut injuste qu'aux zélés partisans



» de l'idolatrie. » Le crime pour lequel il mourut, ne paraît cependant ni constaté ni capital. Supposa-t-on qu'il fallait le punir alors d'avoir enseigné des erreurs à Julien ?

Les Huns vont causer une révolution.

Tout ce que l'empire avait souffert des Barbares, n'est rien en comparaison de ce qui nous reste à raconter. Pour se former une idée juste de la révolution, il est nécessaire de connaître les Huns, dont elle fut proprement l'ouvrage, ce peuple si terrible, que l'historien des Goths, Jornandès le dit né du commerce des diables avec des sorcières. Le savant M. de Guines a puisé dans la littérature chinoise les notions qu'on ne pouvait trouver ailleurs sur cette matière. Les Huns, absolument inconnus en Europe, où ils devaient causer tant de malheurs, étaient connus à la Chine plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. Ils habitaient au nord de cet empire, cinq cents lieues de pays, d'occident en orient, jusqu'aux Tartares Mantchéous ; et trois cents lieues, du septentrion au midi, jusqu'au Tibet et à la grande muraille de la Chine.

Ils étaient connus à la Chine depuis un grand nombre de siècles.

Mœurs de ce peuple féroce.

Ces Huns étaient également hideux et féroces ; vivant de racines crues, ou de chair simplement mortifiée entre le dos du cheval et les membres du cava-

lier, regardant comme un sépulcre toute espèce d'habitation fermée ; errant avec leurs troupeaux à travers les montagnes et les forêts ; transportant leur famille sur des charriots ; presque toujours à cheval, et ne combattant point à pied ; d'une adresse prodigieuse à tirer de l'arc, même en fuyant ; sans lois pour l'usage des femmes ; ne connaissant d'autre vertu qu'une valeur intrépide, et une rare fidélité à leur parole ; faisant des incursions continuelles sur les terres de leurs voisins, et cherchant avec ardeur à envahir des pays plus favorisés de la nature que leurs déserts. Les empereurs chinois avaient construit la grande muraille d'environ quatre cents lieues pour se mettre à couvert de leurs entreprises. C'était, en un mot, ce que la Tartarie a jamais produit de plus redoutable.

Les Huns fondent sur l'Europe.

Des guerres civiles s'étant allumées parmi les Huns, ceux du nord, vaincus, se retirèrent à l'occident. Plusieurs hordes se réunirent vers la Sibérie. De nouvelles peuplades, qui fondaient sur la Tartarie occidentale, les poussant vers le midi, ils passèrent le Volga. Ils attaquèrent les Alains, établis aux environs des Palus-Méotides, (la mer de Zabache ou d'Azow ;) nation nomade comme eux, mais composée d'hommes bien faits

et moins sauvages; barbares cependant qui écorchaient leurs ennemis après les avoir tués; et qui de la peau, enlevée avec la tête, faisaient des housses pour leurs chevaux. Les Alains se dispersèrent, les uns en deçà, les autres au-delà du Tanaïs (le Don), d'autres vers le Danube. Le vaste pays entre le Volga et le Tanaïs fut occupé par les Huns. Ils ne s'y fixèrent pas long-temps.

Ils chassent les Alains, ensuite les Goths. Avides de nouvelles conquêtes, ils franchirent le Tanaïs, massacrèrent les Alains et les barbares du voisinage, ou les forcèrent de se joinndre à eux. Ils chassèrent les Ostrogohts au-delà du Borysthène (le Dnieper), ensuite du Niester. Enfin ils attaquèrent les Visigoths, qu'ils firent reculer jusqu'au Danube. « Il » semblait, dit Montesquieu, que ces » nations se précipitassent les unes sur » les autres; et que l'Asie, pour peser » sur l'Europe, eût acquis un nouveau » poids. »

376. Les Visigoths demandent le passage du Danube. Les Goths, dont le roi Ermanerie avait étendu les conquêtes depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique, saisis de terreur, se figurant les Huns comme des monstres qui venaient dévorer les hommes, ne pensaient qu'à trouver un asyle contre leur furie. Les Visigoths, au nombre de près de deux cent mille,

se présentent sur le rivage du Danube. Ils conjurent les Romains de leur permettre le passage, de les recevoir dans l'empire en qualité de sujets; ils s'offrent à le défendre jusqu'à la mort. On envoie prendre les ordres de Valens. Flatté d'acquérir un peuple entier de soldats, sans prévoir qu'ils pourraient devenir bientôt de formidables ennemis, il leur accorde un établissement en Thrace, à condition qu'ils remettront leurs armes avant de passer le fleuve, et que leurs enfans seront dispersés en Asie pour servir d'otages. Mais les Romains s'empressent plus à les dépouiller, qu'à les désarmer au passage. Les barbares, profitant de leur funeste avarice, conservent presque tous leurs épées et leurs javelots: ils les achetaient volontiers en abandonnant tout le reste; ils sacrifiaient même l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. On fait monter le nombre de leurs guerriers, seulement à deux cent mille hommes. Valens les reçoit.

Parurent ensuite les Ostrogoths, après avoir campé quelque temps aux environs du Niester. Cette multitude d'hôtes dangereux parut trop à craindre: on rejeta leur demande. Mais tandis que les troupes s'éloignaient du Danube pour escorter les premiers venus, qu'on voulait Les Ostrogoths passent malgré lui.

éloigner du fleuve, les autres le passèrent sans obstacle. Dès-lors plus de barrière entre les Romains et la nation qui les menaçait depuis long-temps.

Ces barbares maltraités, pillent la Thrace.

Ces barbares étant une fois dans l'empire, il fallait veiller sur eux avec prudence, et ne pas les irriter par des traitemens injustes. Lupicin, comte de la Thrace, fit tout le contraire. Il les laissa manquer de tout, les réduisit à vendre leurs propres enfans pour des nourritures détestables, tels que des chiens; il les mit en fureur par une perfidie qui fut le signal de la révolte. Il avait invité à un festin Fritigerne et les principaux chefs des barbares. Tout-à-coup on entend les cris de leurs gardes que les Romains massacraient. Les Goths qui étaient hors de la ville, déjà furieux de ce qu'on les empêchait d'acheter des vivres au marché, accoururent en armes. Le tumulte augmente, Fritigerne voit le péril avec un sang froid admirable : *Cette querelle entre les deux nations*, dit-il, *pourrait avoir de funestes conséquences, si nous n'allons rétablir le calme en nous montrant.* Aussitôt il sort l'épée à la main avec les autres chefs; il rejoint ses guerriers, se met à leur tête, et se déclare l'ennemi des Romains. Marcianopolis en Mésie fut le théâtre de cette

scène. Les Goths inondent bientôt la Thrace, y répandent la désolation et la terreur. Ils invitent les Huns et les Alains, qui les avaient chassés de leurs terres, à grossir leur armée et à partager les dépouilles : c'est en se réunissant que les barbares devenaient si forts.

Valens marche contre eux avec de mauvaises troupes.

Valens conclut la paix avec Sapor, pour venir en personne défendre la Thrace. Follement persuadé que les Goths seraient les défenseurs de l'empire, il avait licencié la plupart des anciennes troupes; il avait exigé une taxe, au lieu des soldats que devaient fournir les villes et les provinces; enfin, il avait attiré l'ennemi, et s'était privé du secours le plus nécessaire. De nouvelles troupes, levées à la hâte, composèrent son armée. Cependant on avait grand besoin de courage et de discipline.

373.

Il néglige le secours de Gratien, et perd la bataille d'Andrinople.

Il arrive à Constantinople, dont les environs étaient déjà infestés par les barbares. Gratien, vainqueur des Allemands, marchait en personne à son secours. La jalousie et la vanité l'empêchent de l'attendre; il veut avoir tout l'honneur de la victoire. La bataille d'Andrinople trompe cruellement ses espérances. Fritigerne emploie avec succès la ruse et la valeur, et taille en pièces les Romains. Valens périt. Les circonstances de sa

Circonstances incertaines de sa mort

mort sont incertaines. On raconte qu'étant blessé, il se retira dans une chaumière, et que les Goths y mirent le feu sans savoir qu'il y était. On ajoute que le peuple d'Antioche qui le haïssait, avait coutume auparavant de dire, par manière d'imprécation : *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.* Le rapport de l'imprécation avec le feu de la chaumière, suffisait pour rendre ce récit le plus commun, puisqu'il approche le plus du merveilleux.

Les Goths échouent dans les siéges par ignorance

Si les Goths avaient connu l'art des siéges, toute la Thrace devait être subjuguée. Ils ne connaissaient pas même les machines que l'on y employait. Une énorme pierre, lancée du rempart d'Andrinople, étonna tellement leur bravoure, qu'ils auraient pris la fuite, s'ils n'avaient été retenus par les généraux. Andrinople, Périnthe, Constantinople, furent attaquées sans succès. Mais ils étendirent au loin leurs ravages. D'autres barbares s'étant joints à eux, ils pénétrèrent jusque dans l'Achaïe, d'une part, et dans la Pannonie, de l'autre. Fritigerne, étonné de ne point trouver de résistance, admirait l'imprudence des Romains, qui se croyaient les maîtres d'un pays qu'ils ne savaient pas défendre : *ils le possèdent sans doute*, disait-

Mais ils portent le ravage depuis la Grèce jusqu'à la Pannonie

il, *au même titre que des troupeaux possèdent les prairies où ils paissent.*

Ces mots expriment le premier principe de tous les barbares du nord. Ils croyaient que la force faisait le droit; que ce qu'on enlevait avec l'épée était légitimement acquis; que ce qu'on ne pouvait défendre avec l'épée était légitimement perdu. Ces féroces conquérans, accoutumés dès l'enfance à braver la mort, et à regarder comme un bonheur de mourir les armes à la main, devaient bientôt mépriser un peuple d'esclaves, et des princes mous, fastueux et imprudens. Les barrières de l'empire une fois rompues, ils devaient le démembrer comme la proie du plus fort.

Principe des barbares.

GRATIEN *et* VALENTINIEN II, *en Occident ; et* THEODOSE *en Orient.*

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien.

379. Gratien s'associe Théodose, et lui cède l'empire d'Orient.

GRATIEN, arrivé à Constantinople, sentant le besoin qu'il avait d'un puissant appui, jeta les yeux sur Théodose, fils de ce grand général dont il avait ordonné le supplice. Théodose, après la mort de son père, s'était retiré en Espagne, sa patrie, où il se rendait également cher et respectable par sa conduite. Quoiqu'il eût acquis dans les armées une réputation brillante, il vivait tranquille dans l'obscurité d'une campagne. Ce qui lui fait peut-être le plus d'honneur, c'est qu'on le jugeait incapable de vouloir venger un père illustre, victime de la justice.

On le rappelle; on lui donne le commandement des troupes. Il défait une

armée de Goths et de Sarmates, près du Danube. L'empereur le fait son collègue, et lui cède l'empire d'Orient, auquel il ajoute une partie considérable de l'Illyrie, la Dacie, la Mésie, et toute la Grèce, pays que désolaient les barbares.

Qualités de Théodose.

Le nouvel auguste, âgé de trente-deux ans, ne manquait ni de courage ni de magnanimité; à plusieurs égards il était digne du rang suprême. *L'essentiel pour un bon prince*, disait-il, *n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.* Sa femme Flaccille l'excitait sans cesse à la vertu, et lui en donnait l'exemple. Elle lui disait souvent : *n'oubliez jamais ce que vous avez été, et ce que vous êtes.* Zosime peint Théodose comme un prince voluptueux, injuste, environné de bouffons et d'eunuques qui le gouvernaient; ne méritant par lui-même aucun éloge, redevable à ses généraux de toute sa gloire. Mais la partialité de cet auteur contre les princes chrétiens rend son témoignage fort suspect.

Reproches que lui fait Zosime.

Les barbares admis dans les troupes.

Il reproche avec plus de raison à Théodose d'avoir multiplié les commandemens, déjà trop à charge au public par leur nombre; et d'avoir reçu les barbares dans les troupes, dont ils ne pouvaient qu'altérer la discipline, en apprenant

l'art de vaincre les Romains. Une infinité de Goths vinrent de l'autre rive du Danube, comme soldats de l'empire; ils ne furent que des ennemis pour la plupart. Les faits fixeront notre jugement sur Théodose.

Zèle de Théodose en faveur de la religion.

Indiquons ici quelques-unes de ses premières lois, qui ont un rapport particulier à l'ordre général de la société. Ayant reçu le baptême dans une maladie dangereuse, la seconde année de son règne, il s'occupa sérieusement des intérêts de la religion. Une loi adressée au peuple de Constantinople porte, qu'il veut que tous ses sujets professent la foi catholique sur la Trinité, et que ceux qui ne la suivent point soient appelés ignominieusement hérétiques, *en attendant*, ajoute-t-il, *qu'ils éprouvent la vengeance de Dieu et la nôtre, selon ce que la divine providence daignera nous inspirer.*

Il proscrit l'arianisme.

Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême.

Il ordonne, par une autre loi, de suspendre toute procédure criminelle pendant le carême. Son motif est que *les juges ne doivent pas punir les criminels, dans un temps où ils attendent de Dieu la rémission de leurs propres crimes.* Motif d'autant moins digne d'un législateur, que tout acte de justice est conforme aux lois de Dieu, et que celui-là surtout doit être prompt

pour être efficace. A l'exemple de Valentinien, il fait grace, en l'honneur de la fête de Pâques, à tous les criminels, excepté les crimes énormes. On voit que des idées fausses de dévotion influaient déjà beaucoup dans les affaires civiles et politiques. C'était un grand mal, qui deviendra toujours plus grand, à mesure que l'on perdra de vue les vrais principes du gouvernement. Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fêtes paques

Une loi vraiment avantageuse tend à proscrire l'abus affreux des délations, que tant de princes avaient condamné sans le détruire; elle ordonne que l'accusateur soit détenu prisonnier, pour subir la peine du talion, s'il est reconnu calomniateur; et que le procès soit promptement jugé, afin que le coupable ne tarde point à être puni, et l'innocent à obtenir sa délivrance. Peine du talion pour les faux accusateurs.

L'empereur défendit aux officiers envoyés dans les provinces, d'y faire aucune acquisition, d'y recevoir aucun présent; il fit les meilleures ordonnances, pour empêcher les concussions des magistrats. Quelques-uns de ses prédécesseurs avaient fait la même chose, mais avec peu de fruit, parce que les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont exécutées. Et peuvent-elles s'exécuter sous de mauvais gouvernemens? Concussions réprimées dans les provinces

Lois trop rigoureuses et inefficaces contre les hérétiques.

A en juger par celles de Théodose, l'hérésie semble pour jamais détruite. Il interdit aux hétérodoxes toute assemblée, même dans les maisons particulières. En cas qu'ils en tiennent, il permet aux catholiques d'employer contre eux les voies de fait. Il déclare les apostats et les manichéens incapables de tester, et de recevoir aucune donation testamentaire. Il va jusqu'à déclarer dignes de mort les manichéens, qu'il abhorrait. Il convoque coup sur coup plusieurs conciles, pour fixer la foi, déjà fixée par de nombreuses décisions. Mais, sans parler de l'inconvénient énorme des voies de fait permises aux particuliers, nous observerons seulement que Théodose renouvela ces lois presque chaque année, tant elles remédiaient peu au mal. Trop ignorant pour avoir des idées justes sur des matières si délicates, il croyait peut-être que les opinions religieuses changent au gré d'un maître absolu. Ce n'était certainement pas le sentiment de Lactance, ni celui des anciens Pères de l'église.

Gratien révolte les païens par sa conduite.

Gratien montrait le même zèle et encore moins de prudence. Loin de tolérer, comme son père Valentinien, un culte qu'il n'avait pas la force d'abolir, il irrita le paganisme par des coups violens.

L'autel de la Victoire fut abattu dans le sénat, les revenus des pontifes confisqués, les priviléges des prêtres et des vestales anéantis. En vain les sénateurs païens présentèrent une requête, pour faire changer ces dispositions. Prévenu par saint Ambroise, évêque de Milan, qui espérait la ruine totale de l'idolâtrie, l'empereur refusa même d'entendre les députés. Le refus du titre de grand-pontife aliéna encore les esprits. Tous les empereurs chrétiens l'avaient porté jusqu'alors; et si ce titre les engageait à quelques ménagemens pour l'ancienne religion, il les rendait du moins plus respectables aux yeux de ses partisans.

Une famine désola Rome, et l'on ne manqua pas de l'attribuer à la vengeance des dieux. Gratien, se voyant exposé à la haine de ses sujets, prodiguait les faveurs à des Alains, à d'autres barbares, qu'il aimait surtout comme chasseur, pour leur adresse à tirer de l'arc; il leur donnait les places de la cour et de l'armée, il portait même leur habillement. *Il donne sa faveur aux barbares.*

Tout se disposait à une révolte. Maxime, qui commandait dans la Grande-Bretagne, profita des circonstances. Ses troupes, ne voulant plus reconnaître pour empereur celui qu'elles accusaient de méconnaître les Romains, proclamèrent *Maxime, proclamé empereur marche contre lui*

Maxime et le revêtirent de la pourpre. Il la désirait; il parut ne l'accepter que malgré lui. L'hypocrisie, quoique honteuse, est souvent chère à l'ambition.

383. Gratien abandonné et assassiné.

Bientôt Maxime traverse la Gaule septentrionale, et rencontre près de Paris l'armée de Gratien. Ce prince, abandonné de ses soldats, s'enfuit précipitamment vers les Alpes. On lui ferme partout les portes. Il se déguise pour échapper à ses ennemis; il ne trouve que des traîtres, et il meurt assassiné. La prévention peut avoir eu part aux éloges que lui prodigue saint Ambroise. Les historiens, en général, le peignent cependant comme un prince chaste et modéré, quoique Philostorge, arien, l'ait comparé à Néron.

Mérite et crédit de saint Ambroise

C'était un grand avantage pour l'église, qu'Ambroise, respecté et chéri des princes, unissant à beaucoup d'esprit l'ascendant des antiques vertus, affermît la religion encore plus par ses exemples que par son autorité. Si l'on n'approuve pas également tous les principes et toutes les démarches de son zèle, on ne pourra suspecter les intentions d'un homme, qui se faisait un devoir de vendre les vases sacrés pour le soulagement des malheureux.

Comment il était devenu évêque.

La manière dont il était devenu évêque en 374, n'étant pas encore baptisé,

prouve l'empire qu'il devait avoir sur les esprits. Une violente animosité entre les catholiques de Milan et les ariens, rendait l'élection fort difficile. On s'échauffait jusqu'à commencer une sédition. Ambroise, gouverneur de la province, se présente à l'église, et tâche par son éloquence d'inspirer des sentimens de concorde. Les deux partis le proclament évêque. Il se retire aussitôt ; il tente tous les moyens imaginables d'éluder l'élection ; il fait même entrer publiquement chez lui, dans cette vue, des femmes déshonorées. Le peuple s'obstine ; et l'empereur Valentinien, alors absent, envoie ses ordres conformes au vœu de la ville.

CHAPITRE II.

Depuis l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique.

VALENTINIEN II, frère de Gratien, n'avait que douze ans, et sa mère Justine gouvernait pour lui. La faiblesse de l'état ne permettant point de soutenir une guerre, il conclut un accommodement

385. Valentinien II, s'accommode avec Maxime.

avec Maxime, qui eut la Gaule, l'Espagne la Grande-Bretagne; et qui lui assura la possession des autres provinces. Théodose reconnut lui-même le titre illégitime d'un tyran qu'il ne pouvait encore détrôner.

Lois de Théodose sur les mariages entre cousins germains.

Ce prince, souvent vainqueur des barbares, travaillait toujours à affermir sa puissance. Il joignait aux soins de la guerre ceux de la législation, mais quelquefois avec trop peu de sagacité, pour être un grand législateur. On remarque ici une loi par laquelle il défend, sous peine du feu, les mariages entre cousins-germains, à moins que l'on n'ait obtenu du prince une dispense. Attacher la peine du feu à des alliances trop long-temps permises, et les permettre encore par dispense, après y avoir attaché la peine du feu, c'est une bizarrerie choquante. Justinien rétablit l'ancien droit par rapport à ces mariages. Le droit canonique a maintenu la prohibition de Théodose; et y en a ajouté beaucoup de nouvelles avec le temps.

384.
Mort de Prétextat

La guerre entre l'ancienne et la nouvelle religion de l'empire agitait encore l'état, malgré tant d'édits favorables au christianisme. Prétextat, le plus ferme appui de l'idolâtrie, parce qu'il en était le plus vertueux partisan, mourut estimé

des chrétiens eux-mêmes. Symmaque, nouveau préfet de Rome, hérita, en quelque sorte, de ses sentimens. Il eut le courage d'écrire à Valentinien, au sujet de plusieurs intrigans parvenus aux dignités, que *les honnêtes gens ne manquent jamais pour remplir les postes ; qu'afin de les discerner, il faut écarter d'abord ceux qui briguent, et que parmi les autres se trouveront sûrement ceux qui méritent.* M. le Beau soupçonne qu'un rescrit adressé à Symmaque, servit de réponse à cette remontrance. En voici les termes, selon sa traduction : *Il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain ; c'est offenser la majesté impériale que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* Ici, l'on voit tout l'orgueil du despotisme ; là, toute la liberté d'un magistrat zélé pour le bien public.

Symmaque, son successeur, fait une remontrance à Valentinien.

Réponse despotique.

Malheureusement ce magistrat n'avait pas moins de zèle pour l'idolâtrie ; soit qu'il la crût bonne en elle-même, soit plutôt qu'il la crût liée à la constitution de l'empire. En qualité de préfet, il présente à l'empereur une requête au nom du sénat, pour le rétablissement de l'autel de la Victoire et des priviléges du sacerdoce. Il insistait sur la tolérance de

Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie.

Constantin, de Jovien et de Valentinien I. Il attribuait l'ancienne prospérité de Rome au culte des dieux, et ses malheurs récens à leur vengeance.

Il faisait parler cette capitale du monde, qui demandait du temps pour examiner le nouveau culte, qui se plaignait qu'on lui fît injure en voulant la corriger dans sa vieillesse. Il insinuait d'ailleurs que c'était de part et d'autre le même Dieu adoré sous différens noms : idée philosophique dont les idolâtres n'étaient pas moins éloignés que les chrétiens.

Saint Ambroise la fait rejeter.

Saint Ambroise dressa aussitôt une requête contraire, où il soutenait éloquemment la cause du christianisme, où il s'élevait avec force contre l'injustice des païens : « Ils se plaignent de leurs pertes, » écrivit-il à l'empereur, eux qui n'ont » jamais épargné notre sang, et qui ont » renversé nos églises. Ils demandent » des priviléges, eux qui, sous Julien, » nous ont refusé la liberté commune » de parler et d'enseigner ». Sa réponse à Symmaque est encore plus vive. Le conseil avait opiné conformément à la demande du préfet. Le jeune Valentinien se régla sur l'avis d'Ambroise, et la requête fut rejetée. Il fallait s'en tenir là : les chrétiens étaient satisfaits. Cependant des calomniateurs tentèrent de perdre

Symmaque. Il se justifia par le témoignage même du pape Damase, aussi bien que par celui de toute la ville.

Valentinien favorable à l'arianisme.

Si quelque chose avait pu empêcher le triomphe du christianisme, ç'auraient été les divisions fatales des chrétiens. Justine, mère de Valentinien II, maîtresse de son esprit, arienne obstinée, lui inspira sans peine ses erreurs. Elle voulait procurer à la secte une église dans Milan. L'empereur la demande à l'évêque : Ambroise la refuse; *car de quel droit*, dit-il, *ôterait-on à Dieu sa maison, tandis qu'on n'a pas le droit de l'ôter à un particulier?* On envoie des soldats avec ordre de s'en emparer : Ambroise les excommunie, et la plupart se retirent. L'eunuque Calligone, grand-chambellan, vient de la part de son maître, faire au prélat de sanglans reproches : *quoi! vous osez désobéir à l'empereur,* lui dit-il? *je vais vous abattre la tête.* Le saint lui répond : *Frappe, je suis prêt à mourir; tu feras l'office d'un eunuque, et moi celui d'un évêque.* Dès-lors Valentinien le regarda comme son ennemi. Les seigneurs de sa cour le priant d'aller à l'église pour faire la paix : *Je crois*, leur dit-il, *que si Ambroise vous l'ordonnait, vous me livreriez à sa discrétion, pieds et mains liés.* Maxime s'intéressa

Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens.

en faveur des catholiques, et la persécution cessa, parce qu'on le redoutait.

Zèle affecté de Maxime.

Cet usurpateur avait toujours affecté un grand zèle de religion. Dès le commencement, sa cour, qu'il tenait à Trèves, était remplie d'évêques, dont l'affluence semblait justifier sa révolte. Selon Sulpice Sévère, auteur ecclésiastique du temps, ils prostituaient leur dignité à la flatterie. Mais saint Martin de Tours soutint l'honneur de l'épiscopat, en ne paraissant jamais devant Maxime que comme un vrai ministre de Dieu, pour le bien des hommes, et pour la gloire de la religion. Modèle de patience et de charité, il enseigna surtout par son exemple la manière dont il fallait corriger l'erreur.

Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques.

La secte des Priscillianistes, semblable à plusieurs autres auxquelles on donna le nom de manichéisme, faisait du bruit en Espagne où elle était née. La spiritualité et le rigorisme dont elle se piquait, ne la garantirent pas du reproche, souvent hasardé trop legèrement, de favoriser de honteuses et secrètes débauches. Priscillien, évêque espagnol, son auteur, devait être condamné dans un concile de Bordeaux. Il refusa de répondre, en appela à l'empereur, et fut conduit à Maxime avec ses disciples.

Idace et Ithace, deux évêques furieux, le poursuivent avec l'acharnement du fanatisme. Martin s'oppose en vain à la violence. Malgré ses raisons, ses remontrances et ses prières, Maxime condamne à mort les Priscillianistes. Tel fut le fruit du zèle meurtrier de ces prélats, de ce faux zèle que le Sauveur du monde avait si clairement réprouvé, et qui outrageait également la raison et l'évangile. L'église en témoigna une juste horreur; les deux évêques furent excommuniés. L'expérience démontra l'absurdité de leurs principes; car les partisans de Priscillien l'honorèrent comme un martyr; et son hérésie se perpétua jusqu'au milieu du sixième siècle. Presque toujours la persécution a produit le même effet. Nous n'en verrons que trop d'exemples.

Saint Martin s'y oppose inutilement.

Effet de la persécution.

388.

Maxime, sous un masque de zèle et de piété, couvrait de nouveaux desseins d'usurpation. Il menaça Valentinien de la guerre, s'il continuait de favoriser l'arianisme; vain prétexte pour envahir ses états. Ambroise fut envoyé, comme négociateur, à cet ardent catholique, et ne fit que l'aigrir, en refusant de communiquer avec les évêques coupables du supplice de Priscillien. Tout-à-coup Maxime passe les Alpes. Le jeune empereur se réfugie auprès de Théodose.

Maxime veut dépouiller Valentinien.

Celui-ci prend les armes. Il grossit son armée d'une multitude de barbares endurcis à la fatigue, mais toujours disposés à la trahison. Il remporte dans la Pannonie deux victoires sur Maxime, qui aurait peut-être été invincible, avec ses nombreuses troupes, s'il avait eu la prudence de se tenir derrière les Alpes Juliennes. On le poursuit; on l'arrête près d'Aquilée, on le conduit au vainqueur. Théodose, après quelques reproches, allait lui pardonner, selon la plupart des historiens, lorsque les officiers l'enlevèrent de sa présence, et lui firent trancher la tête, probablement parce qu'il crut devoir sacrifier cette victime. Les païens s'étaient déclarés pour l'usurpateur dans l'espérance qu'il rétablirait leur religion; et Symmaque prononça lui-même son éloge : les chrétiens étaient contre lui, parce qu'il avait ordonné de rétablir la synagogue des Juifs, brûlée par la populace de Rome.

Il est vaincu par Théodose, et tué.

Les chrétiens étaient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie.

Cependant une synagogue ayant été détruite de même à Callinique par des chrétiens, et un temple d'hérétiques par les moines, Théodose ordonna de les rebâtir et de punir de telles violences. Ambroise, qui venait de le dissuader de rendre au sénat l'autel de la Victoire, obtint encore la révocation de cet ordre,

Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir.

qu'il jugeait contraire à la loi divine. Il écrivit au prince, « que les chrétiens » seraient prévaricateurs, s'ils obeis- » saient, ou martyrs, s'ils aimaient mieux » obéir à Dieu. On avait laissé impu- » nies (ajoutait-il) les violences tant de » fois exercées contre l'église : quelle » honte pour un empereur chrétien, » qu'on pût lui reprocher de n'armer » son bras que pour venger les héréti- » ques et les Juifs » ! Il était cependant nécessaire, et l'expérience le prouva bientôt, de réprimer une licence dont les effets sont toujours aussi dangereux que condamnables.

Ces violences sont enfin défendues par une loi.

Quelques chrétiens, enhardis à détruire et à piller les synagogues, commirent de si grands excès, que Théodose fut obligé dans la suite de les faire punir sévèrement. Il déclara que la secte judaïque n'étant proscrite par aucune loi, devait avoir par tout le monde le libre exercice de sa religion.

Théodose gouverne pour le jeune Valentinien.

Modéré dans la victoire, il avait rendu tout l'Occident au jeune Valentinien. Pendant trois années de séjour en Italie, il gouverna pour lui, comme un père ou un tuteur. C'est alors que le projet de détruire le paganisme fixa principalement ses soins. Il vint à Rome; il exhorta les sénateurs à embrasser une religion, *dont*

389.

Il veut détruire l'idolâtrie

la morale, également simple et sublime, peut élever sans étude le dernier des hommes au-dessus des plus grands philosophes. On lui représenta que Rome, depuis près de douze siècles, subsistait avec gloire sous la protection de ses dieux; et qu'*il y aurait de l'imprudence à les abandonner pour une religion nouvelle, qui, peut-être, ne produirait pas d'aussi grands biens.*

Les temples fermés ou abattus.

Il congédia les sénateurs, après avoir déclaré que le trésor public ne fournirait plus aux frais de sacrifices impies, l'Etat ayant besoin de soldats et non de victimes. C'était fermer les temples, que de supprimer les fonds destinés aux sacrifices.

Violences à Alexandrie et ailleurs.

Théodose permit encore d'abattre les monumens de l'idolâtrie, réservant néanmoins les statues pour l'ornement de la ville. Il envoya de toutes parts des ordres sévères. Théophile, évêque d'Alexandrie, mit dans l'exécution une ardeur qui excita des séditions. Les Egyptiens, peuple toujours excessivement superstitieux, virent démolir leurs temples; ils virent avec horreur démasquer les fourberies de leurs prêtres, dont les statues creuses facilitaient l'imposture des oracles. Les mêmes ordres s'exécutèrent en Syrie. La résistance fut

si forte en quelques endroits, que l'on se contenta d'y fermer les temples. Comme la religion populaire était, en quelque sorte, attachée aux objets sensibles, elle devait tomber avec ces objets de son culte.

Sacrifices particuliers rigoureusement défendus.

Une loi de l'empereur (en 392) défend à tout homme de faire même aucun sacrifice et aucune offrande, dans l'intérieur de sa maison; d'allumer des cierges, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes en l'honneur de ses dieux domestiques; elle déclare criminel de lèse-majesté quiconque osera sacrifier ou consulter les entrailles des victimes; elle ordonne la confiscation de la maison où l'on aura offert de l'encens, et la terre où l'on aura orné les arbres de bandelettes : elle enjoint aux officiers, aux *défenseurs* des villes, de déférer les coupables, et condamne les magistrats et leurs subalternes à trente livres d'or, s'ils ne font pas leur devoir. Malgré des lois si rigides, les sacrifices particuliers continuèrent long-temps, et même quelques solennités païennes.

Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques.

Manichéens

Théodose établit des *inquisiteurs* pour la recherche des hérétiques. Il chassa de Rome les Manichéens, comme infâmes; il ordonna que leurs biens fussent distribués au peuple après leur mort. Le pape Sirice, imitant cette rigueur, dé-

poursuivis.

fendit de recevoir à la communion aucun de ceux qui auraient suivi leur hérésie; et en cas qu'ils fussent vraiment convertis, il ordonna de les enfermer dans des monastères, où ils feraient une rude pénitence, et de ne leur accorder l'Eucharistie qu'à la mort. Ce n'était pas rendre les conversions faciles. Le nom de manichéens devint commun à des sectes innombrables de fanatiques, toujours accusées de secrètes abominations. Le manichéisme, l'une des plus anciennes hérésies, avait proprement pour base la doctrine des Perses sur le bon et le mauvais principe. St. Augustin en fut infecté dans sa jeunesse.

Inconvéniens de ces lois pénales.

Sans examiner jusqu'où les princes peuvent étendre avec sagesse le droit de sévir en matière de religion, j'observe en historien que les lois de Théodose occasionnèrent des excès intolérables; car chacun se croyant en droit de tuer les manichéens comme des proscrits, il fut obligé de le défendre sous peine de mort. Rien n'est plus dangereux que d'armer un fanatisme pour détruire un fanatisme; rien n'est plus difficile que de trouver le point où des lois pénales, de cette nature, ne sont contraires ni à l'intérêt de la religion, ni aux droits de la société.

Il s'en fallait bien qu'on eût alors assez de lumières, pour que les lois dictées par le zèle religieux fussent conformes aux vrais principes de la législation. Les Ordonnances politiques s'en écartaient beaucoup elles-mêmes. Théodose en fit une qui ordonnait à toute personne revêtue de dignité civile ou militaire, de ne paraître en public que sur un char attelé de deux ou de quatre chevaux; et une autre, qui permettait l'intérêt à douze pour cent par année, et condamnait les usuriers à rendre le quadruple de ce qu'ils prendraient de plus.

Trop peu de sagesse dans la législation.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Théodose.

390.

Massacre de Thessalonique ordonné par Théodose.

Le fameux massacre de Thessalonique obscurcit la gloire que Théodose avait acquise, et par son zèle, et par ses exploits. Thessalonique, capitale de l'Illyrie, était pleine d'un peuple licencieux, passionné pour les spectacles. Le commandant ayant mis en prison un cocher du cirque, très-punissable, et refusant de le rendre, au temps où devaient se faire les courses, fut tué dans une sédition,

avec plusieurs des principaux officiers. A cette nouvelle, l'empereur se livra aux transports de sa colère. Il fut apaisé ou parut l'être par les évêques d'un concile de Milan. Mais Rufin, son favori, courtisan adroit, hypocrite, qui en imposait à Symmaque, qui avait même gagné l'amitié de saint Ambroise, Rufin et ses partisans l'excitèrent à faire un exemple; et il ordonna le massacre des Thessaloniciens. Cet ordre barbare ne fut que trop bien exécuté. On rassembla les habitans dans le cirque, comme pour un spectacle; on fit main basse sur eux, sans distinction d'âge ni de sexe. Sept mille, selon les uns, quinze mille, selon les autres, la plupart sans doute innocens, furent immolés à une atroce vengeance.

Saint Ambroise le soumet à la pénitence.

C'était le cas où la charité chrétienne devait animer le zèle épiscopal en faveur de l'humanité. Saint Ambroise avait acquis tout l'ascendant que les vertus, dans un ministre de l'église, peuvent prendre sur un prince religieux. Il avait même fait sortir l'empereur du sanctuaire, comme d'un lieu sacré où les prêtres seuls pouvaient avoir place, quoique l'usage contraire fût établi à Constantinople. Après le massacre de Thessalonique, il lui refusa l'entrée du temple où

l'on adore le dieu de paix. Ce prince alléguant l'exemple de David : *Puisque vous avez imité sa faute*, lui répondit-il, *imitez sa pénitence*. Théodose ne résista point. Après huit mois de retraite, pénétré de repentir, il demanda instamment d'être réconcilié. L'évêque voulut que, pour prévenir les effets de la colère, il ordonnât par une loi, que les sentences de mort et de confiscation ne seraient exécutées que trente jours après qu'on les aurait prononcées. Ensuite il l'admit dans l'église, et régla sa pénitence. Tant qu'elle dura, Théodose ne porta point les ornemens impériaux, sans rien perdre d'une autorité qu'il n'appartient aux pontifes ni de donner, ni d'ôter, ni de suspendre.

Théodose avait pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche.

Quelques années auparavant (387), la religion avait remporté sur lui une victoire plus glorieuse, en l'empêchant de se venger, et en prévenant ses remords. Le peuple d'Antioche se souleva au sujet d'un impôt extraordinaire, exigé pour les *décennales* de l'empereur. On célébrait sous ce nom la dixième année de son règne, aux dépens des peuples déjà surchargés. La sédition fut si violente, que les statues de Théodose et de sa famille furent ignominieusement abattues. Quoique les magistrats eussent sévi

avec la dernière rigueur, il résolut, dans son premier mouvement, d'ensevelir les habitans sous les ruines de la ville. Un peu calmé par la raison, il se contenta d'ordonner qu'on la dépouillât de son territoire, de ses priviléges, et qu'on la réduisît à l'état de simple bourg, après l'exécution de tous les coupables. Flavien, évêque d'Antioche, vint se jeter à ses pieds, implora sa clémence, fit valoir les motifs de religion, et obtint grace pour des malheureux qui n'attendaient que des supplices. A ces traits pouvait-on méconnaître les avantages du christianisme?

Les moines devenus dangereux en Orient.

Comme tout dégénère dans l'humanité, les moines, dévoués par leur institution à une profonde solitude et à des vertus extraordinaires, étaient devenus trop nombreux pour vivre en moines. Dès-lors, n'ayant la plupart qu'une fausse vocation, ou perdant de vue leurs devoirs, ils se répandaient dans les villes, disputaient, intriguaient, sollicitaient, cabalaient, voulaient se mêler de tout, affaires ecclésiastiques, affaires civiles; et leur zèle fanatique se signalait souvent par des violences. Les magistrats se plaignirent. Théodose défendit aux moines de paraître dans les villes, et de sortir de leurs retraites. Deux ans après, il révoqua son édit. Le désordre augmenta

Théodose les réprime trop faiblement.

de plus en plus ; et ce fut la principale cause des troubles continuels de l'Orient. Les moines y parvinrent à gouverner les peuples, à dominer même dans les cours ; ils acquirent tant de pouvoir, qu'on ne put être évêque sans être moine.

L'Occident, après le départ de Théodose, vit encore une révolution, semblable à celle dont Gratien avait été la victime. Valentinien s'était corrigé de ses défauts. Juste, sobre, appliqué, revenu de ses préventions pour l'arianisme, il promettait un gouvernement équitable, lorsque l'ambition d'un sujet altier l'exposa aux plus grands malheurs. Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine, respectable par ses services, honoré même de la confiance de Théodose, prit tout-à-coup, de sa propre autorité, le titre de général. Valentinien voulut l'en dépouiller. *Ce n'est pas de vous que je tiens ce titre*, lui répondit insolemment. Arbogaste, *je le conserverai malgré vous.* Ce général s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait assurer sa vie que par un crime. Il fit périr l'empereur, âgé seulement de vingt ans, et mit à sa place Eugène, sous le nom duquel il se proposait de gouverner.

392. Arbogaste fait périr Valentinien II.

Eugène avait enseigné la rhétorique, était devenu secrétaire de Valentinien,

Eugène, nouvel empereur.

avait eu l'art de s'insinuer dans l'amitié de saint Ambroise, mais ne pouvait être qu'un fantôme d'empereur. Il envoya des députés à Théodose, surtout beaucoup d'évêques et de prêtres, gagnés par ses artifices. Théodose dissimula, les reçut avec bonté, leur donna des espérances, et fit des préparatifs de guerre. Eugène, maître de l'Occident, arrivé en Italie, consentit, après quelques refus, au rétablissement du paganisme. Les temples se rouvrirent; les adorateurs s'y jetèrent en foule. Rome ne pouvait se détacher des anciennes superstitions. On vit combien les rigueurs avaient enflammé l'enthousiasme.

Théodose dissimule.

394. Il défait Eugène, et le condamne à mort.

Cependant Théodose paraissait tranquille, mais pour assurer le succès de son entreprise. Ayant enfin rassemblé ses forces, il franchit les Alpes, et remporta près d'Aquilée une victoire décisive. Eugène est traîné à ses pieds, chargé de chaînes : il le condamne à mort. Arbogaste fugitif, poursuivi avec ardeur, se garantit du supplice en se tuant. L'empereur traita les autres avec clémence. Il mourut l'année suivante, la cinquantième de son âge. Il avait partagé l'empire à ses deux fils, Arcadius et Honorius, et assigné au premier l'Orient, l'Occident à l'autre.

Il meurt l'année suivante.

Le règne de Théodose paraît d'autant plus glorieux, qu'après lui on ne verra que ruines et malheurs. Il fallait un homme rare pour suspendre les révolutions. Tout annonçait la décadence. Un gouvernement arbitraire, qui n'avait point de règles fixes; un mélange de barbares, qui avaient altéré les anciens principes; des millions d'autres barbares, qui attendaient le moment d'engloutir l'empire, comme une proie digne de leur rapacité, des cours fastueuses, remplies d'eunuques, d'artisans de la volupté, où l'intrigue et l'adulation dominaient presque toujours; un luxe porté si loin au milieu de la misère, qu'il y avait, dit-on, dans quelques maisons jusqu'à deux mille domestiques, ornés de bracelets et de colliers d'or, une corruption de mœurs, qui des palais se répandait sur la populace; des haines de religion qui rompaient toute concorde entre les citoyens divisés par la croyance; un commencement d'ignorance, qui éteignait de jour en jour les lumières de la raison, ainsi que le sentiment du vrai beau. Aux idées justes, aux choses solides, succédaient les jeux de mots et les vaines subtilités. Quand les lettres tombent, et que les esprits cultivés s'égarent dans de fausses routes, la science du gouvernement doit

Tout annonçait de fatales révolutions.

Luxe.

Littérature.

s'obscurcir. Aussi avons-nous déjà observé beaucoup de lois peu judicieuses et même nuisibles.

Auteurs profanes. Les auteurs profanes de ce temps les plus estimables sont Ammien Marcellin, dont j'ai parlé plusieurs fois; l'abréviateur Eutrope; Libanius, sophiste, quelquefois éloquent; Symmaque, dont nous avons les lettres en dix livres; Thémistius, préfet de Constantinople, philosophe que tous les empereurs estimèrent; * les historiens Eunape et Zosime, à qui l'on reproche la partialité contre les chrétiens; Végèce, qui a écrit sur l'art militaire; enfin, Papus et Théon, mathématicien d'Alexandrie. Théodose condamna au feu les ouvrages de Porphyre.

Auteurs ecclésiastiques. On admire encore le style des pères grecs, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme. Les Latins leur sont très-inférieurs à cet égard; et l'on ne peut guère leur comparer saint

* Voyez dans l'*Essai sur les éloges*, par M. Thomas, le chapitre 21, concernant cet orateur philosophe. Les morceaux qu'il cite de lui, sont également dignes d'un beau génie et d'une belle ame. Constantius, Julien, Gratien et Théodose récompensèrent, honorèrent en lui le vrai mérite littéraire.

Ambroise, ni saint Augustin, sans s'imaginer qu'ils écrivaient dans des siècles différens. C'est que la décadence des Latins était beaucoup plus rapide que celle des Grecs, quoique les deux empires sentissent déjà les approches de la barbarie.

L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent.

Il n'est pas étonnant que l'on ignorât les vrais principes des finances, puisque les Romains n'en avaient eu de tout temps qu'une théorie fort imparfaite. Mais la loi de Théodose, qui, pour réprimer l'usure, fixa l'intérêt de l'argent sur l'ancien pied, à douze pour cent, n'en est pas moins remarquable dans un gouvernement chrétien.

Invention des vitres.

On rapporte à son siècle l'invention des vitres : c'est une chose étrange, que le verre étant connu et fort commun depuis plusieurs siècles, on n'eût pas encore imaginé d'en faire cet usage. Combien d'arts utiles n'avaient pu encore se développer ! Les horloges à roues, les moulins à vent, les moulins à eau, étaient des inventions réservées aux siècles de barbarie, où l'esprit humain devait bientôt s'ensevelir dans les plus épaisses ténèbres.

Horloge à roues, moulins à vent et à eau.

DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS *en Orient*, *et* HONORIUS *en Occident.*

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie.

395. Arcadius en Orient, Honorius en Occident, princes faibles et incapables.

DEUX jeunes princes, plus faibles par leur caractère que par leur âge, en qui l'éducation n'avait rien produit, parce qu'elle avait trouvé un fonds stérile, vont régner dans un temps d'orages, où de grands hommes auraient peine à soutenir le poids du gouvernement. Leurs ministres, des femmes, des eunuques régneront pour eux; et l'empire, croulant de toutes parts, éprouvera tout à la fois les maux d'une administration vicieuse, et les coups d'une infinité d'ennemis

étrangers. Arcadius n'avait que dix-sept ans, Honorius que dix. Rufin, ministre du premier, Stilicon, de l'autre, abusèrent bientôt de l'autorité que Théodose avait mise imprudemment entre leurs mains.

Rufin et Stilicon, leurs ministres.

Rufin, né en Gascogne, s'était élevé, sur la fin du dernier règne, à la préfecture d'Orient, par la ruine de Tatien revêtu de cette charge, et de Proculus, fils de Tatien, préfet de Constantinople, deux hommes recommandables, qu'il accusa lui-même, et dont il fut lui-même le juge. Comment Théodose l'avait-il souffert? Ce ministre était donc un vil ambitieux, capable de tout sacrifier à son intérêt, en se couvrant avec adresse des apparences de la justice. Stilicon, Vandale d'origine, allié de la famille impériale, passe pour n'avoir été ni moins ambitieux ni moins injuste; mais plus circonspect, plus magnifique, avec de plus grands talens, il avait réellement un mérite peu commun, et le poëte Claudien, son panégyriste, l'élève au premier rang des héros. Tout fut vénal sous les deux ministres; et les emplois étaient si prodigieusement multipliés, que les *agens* du prince, réduits à dix-sept par Julien, se trouvaient au nombre de dix mille. Qu'on juge du reste à proportion.

Tout est vénal, et les emplois sans nombre.

Rufin, jaloux de Stilicon, ainsi que de l'eunuque Eutrope.

La patrie n'est rien pour quiconque n'a en vue que la fortune. Des ministres de ce caractère vendront leur prince même, quand ils croiront pouvoir y gagner. Rufin craignait Stilicon, qui prétendait avoir reçu de Théodose la régence des deux empires. Il devint encore plus jaloux d'Eutrope, vil eunuque, sorti de la fange, qui prenait l'ascendant sur l'esprit d'Arcadius, qui même lui fit épouser Eudoxie, fille du comte Bauton, général des Francs au service de l'empire. Rufin destinait sa propre fille à l'empereur; son ambition se portait jusqu'à vouloir partager en quelque sorte avec lui le titre d'auguste. Il prit une résolution désespérée, digne d'un caractère si odieux.

Il invite les barbares à une invasion.

Pour arrêter d'une part les entreprises de Stilicon, pour se rendre de l'autre plus nécessaire à Arcadius, il invite secrètement les barbares à pénétrer dans l'empire. Aussitôt les Huns passent le Tanaïs, descendent du Caucase, ravagent l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, et font trembler Antioche. Les Goths en même temps, sous la conduite d'Alaric, ayant passé le Danube, inondent les provinces entre la mer Adriatique et Constantinople. Rufin va dans leur camp négocier avec eux, et les engage à s'éloigner de cette ville. Le suc-

Sa négociation avec Alaric.

cès de sa négociation, quoiqu'il osât s'en faire honneur, n'était pas une légère preuve contre lui.

Stilicon abandonné par les troupes d'Orient.

Déjà Stilicon avait, par son habileté, par ses soins infatigables et par sa réputation de grand capitaine, inspiré la paix aux barbares d'occident. Il marcha bientôt contre Alaric; il le joignit dans les plaines de la Thessalie, avec une armée nombreuse, composée des troupes d'Eugène et de celles de Théodose. Au moment de la bataille, ces dernières, qui appartenaient à Arcadius, reçoivent ordre de se détacher des autres, et de revenir à Constantinople; ordre que Rufin avait dicté pour arrêter les progrès de son rival.

Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin.

Stilicon ne voulut point les retenir; il les renvoya sous la conduite de Gaïnas, officier goth, confident de ses projets de vengeance, et résolu de les exécuter. L'armée d'Orient se sépare avec douleur de celle d'Occident. Arcadius va recevoir l'hommage des troupes hors de la ville, accompagné de Rufin, qu'il devait le même jour nommer son collègue. Gaïnas donne un signal; Rufin est massacré par les soldats en présence de l'empereur. L'eunuque Eutrope le remplace, et s'enrichit de ses dépouilles, pour devenir, comme lui, le fléau du peuple et de l'état.

396. Alaric tombe sur la Grèce. Après la retraite de Stilicon (car il n'avait pu risquer la bataille après la séparation des deux armées), Alaric tomba sur la Grèce, prit Athènes, et ruina le Péloponèse. Quoique ce pays appartînt à l'empire d'Orient, le brave Stilicon, sans consulter Arcadius endormi dans la mollesse, vint y attaquer les Goths. Il les serra dans les forêts d'Arcadie, où ils auraient dû périr, si ce général, croyant sans doute que sa proie ne pouvait lui échapper, n'avait perdu le temps en plaisirs, au lieu de poursuivre ses avantages. Alaric profita de ses fautes, gagna l'Épire, et emporta tout son butin.

Stilicon le repousse, et Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire. Eutrope, auparavant lié avec Stilicon par haine de Rufin, devenu déjà son ennemi par jalousie, le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans la Grèce, que lui-même abandonnait à leurs rapines. Non content de cette insulte, il eut la bassesse de traiter avec Alaric, et de lui procurer le commandement de l'Illyrie orientale, où la Grèce était comprise. Insolence de cet eunuque. Cet esclave insolent se rendait également odieux et ridicule, tantôt proscrivant des têtes illustres, et accablant de vexations les malheureux, tantôt se mettant à la tête des troupes, sans vouloir ni pouvoir exécuter aucune entreprise. Il imagina de faire

voyager le prince tous les ans à Ancyre, fort loin de Constantinople. Là, on passait l'été en fêtes brillantes; après quoi Arcadius revenait comme en triomphe dans sa capitale. L'eunuque l'amusait ainsi pour le maîtriser.

Il amuse Arcadius pour le maîtriser.

Dans un de ces voyages, fut publiée une loi terrible, où l'intérêt même de l'empereur se trouve sacrifié à celui de son ministre. Quiconque aura conspiré, ou seulement formé le dessein d'une conspiration, contre la vie des conseillers du prince ou des principaux magistrats, non-seulement est condamné à mort, comme criminel de lèse-majesté, quand même le complot n'aurait pas eu d'exécution, mais ses enfans sont condamnés à une infamie et à une misère perpétuelle; ceux qui intercéderont pour eux, déclarés infâmes; et tous ceux qui participent au crime, soumis aux mêmes peines, eux et leurs enfans: des récompenses promises à ceux qui donneront avis du complot, dès le commencement, et l'impunité aux complices qui le découvriront. Séjan lui-même n'avait rien conçu de pareil sous un Tibère. Le crime de lèse-majesté, ainsi étendu, perdait beaucoup de son horreur par rapport à la personne du prince; mais Arcadius n'avait pas assez de raison pour le com-

Loi tyrannique en faveur des ministres.

prendre : il ne pensait que d'après Eutrope.

397. Révolte en Afrique contre Honorius.

Honorius ressemblait à son frère. Le mépris qu'inspiraient ces deux princes, disposait à la révolte. En Afrique, le comte Gildon, vieux débauché, scélérat cruel, osa secouer le joug de l'empire. Son frère Malscezil s'étant refugié à Rome, il égorgea les enfans de ce frère, qui dès-lors fut son ennemi le plus irréconciliable. Stilicon envoya contre lui Malscezil avec une petite armée, et se proposait d'aller lui-même finir la guerre. La première campagne la finit. Gildon fut vaincu ; il s'étrangla de sa propre main. Pour toute récompense, le vainqueur à son retour n'éprouva qu'une noire perfidie. Stilicon, soit par défiance ou par quelque autre motif inconnu, le fit précipiter du haut d'un pont dans une rivière où il se noya. Selon un récit plus vraisemblable, sa chute fut accidentelle, et Stilicon fit assez voir qu'il ne souhaitait pas qu'on le secourût.

Eutrope élevé au consulat.

Ce ministre avait du moins des talens et du courage. Eutrope n'avait que de la turpitude avec la méchanceté, et régnait cependant, maître de l'empereur, encensé par la cour, haï de tout le monde. Arcadius, après l'avoir décoré du titre de patrice, y ajouta celui de consul ; car

lorsque l'empire était partagé, chaque empereur nommait un consul, l'un pour l'orient, et l'autre pour l'occident. Cet opprobre inoui du consulat excitait une indignation muette. L'eunuque triomphait, comme s'il eût été à l'abri des coups de la fortune. Mais il éprouva bientôt la fragilité d'une grandeur odieuse, fondée sur la bassesse même et sur le crime.

Le comte Tribigilde, officier goth, son ennemi secret, se révolte et ravage l'Asie. Gaïnas, parent du comte, d'intelligence avec lui, est envoyé pour le combattre. On envoie une autre armée sous les ordres de Léon, cardeur de laine, digne favori d'Eutrope. Tribigilde, avec trois cents hommes, surprend de nuit ce ridicule général; et secondé par Gaïnas, remporte la victoire la plus complette. Gaïnas écrit ensuite à l'empereur, qu'on ne peut vaincre Tribigilde; mais qu'il offre la paix, à condition qu'Eutrope lui soit livré. Il ajoute qu'on ne doit point balancer entre le salut du prince et la fortune du ministre.

399. Tribigilde et Gaïnas ligués contre Eutrope.

Arcadius ne sait quel parti prendre: les Goths l'effraient; Eutrope le captive. L'eunuque poussa un jour l'impudence jusqu'à menacer l'impératrice Eudoxie de

L'Eunuque insulte l'impératrice.

Arcadius consent à le faire arrêter.

la chasser du palais. Cette altière princesse, à force de plaintes, de cris, de prières, arracha de son mari un ordre de l'arrêter. Il se réfugia dans une église. L'évêque saint Jean-Chrysostôme, entraîné par les idées du temps, qui rendaient les asyles inviolables, défendit l'entrée contre les gardes du prince; et le prince vint conjurer les soldats de ne point violer l'asyle. Eutrope en étant sorti dans les ténèbres, prêt à s'évader, fut saisi et relégué pour toujours.

Procédure extravagante pour le perdre.

Gaïnas voulait sa mort; Eudoxie la désirait. On fit une espèce de procédure extravagante contre l'exilé. On l'accusa d'avoir usurpé les droits de la puissance impériale, parce que, dans les fêtes de son consulat, il avait employé les chevaux de Cappadoce, qui ne servaient que pour l'empereur. On le condamna sur ce frivole prétexte, comme si les crimes avaient manqué; et on lui trancha la tête.

400.

Gaïnas se révolte, et fait la loi à Arcadius.

Délivré de ce maître impérieux, Arcadius en trouva un autre dans sa femme. Elle devint l'arbitre de l'empire, qu'elle ne méritait pas plus de gouverner, gouvernée elle-même par des femmes et des eunuques. Gaïnas, dont la perfidie était visible sous quelques dehors de fidélité, se révolte bientôt ouvertement, et marche

vers Constantinople. L'empereur se hâte de lui écrire, qu'il est prêt à le satisfaire, dès qu'il connaîtra ses demandes. Le général des Goths demande d'abord qu'on lui livre entre ses mains les trois premiers seigneurs de la cour. On y consent, et ils vont d'eux-mêmes se livrer. Il exige de plus que l'empereur vienne le trouver à Chalcédoine pour conclure le traité de paix. Arcadius se rend à Chalcédoine, conserve au rebelle la qualité de général, y ajoute les ornemens du consulat; et Gaïnas rentre dans Constantinople, toujours disposé à la révolte. Qu'était-ce que l'empereur devant lui ?

Il se révolte encore, parce que S.t Chrysostôme a refusé une église aux Goths.

Comme les barbares changeaient aisément de religion par intérêt, les Goths de l'empire avaient embrassé le christianisme. Mais étant ariens pour la plupart, les églises leur étaient fermées. Gaïnas en demande une pour lui et pour ses gens. Arcadius représente à saint Chrysostôme combien il serait dangereux de la refuser. L'intrépide évêque la refuse; les Goths prennent les armes, irrités d'ailleurs par des marques de défiance. Gaïnas était absent. Une partie de ses soldats fut massacrée, et plus de sept mille brûlés dans une église. Réduit à se retirer, poursuivi par Fravita, général goth, qui

commandait les Romains, manquant de toutes subsistances, il tenta le passage de l'Hellespont devant une flotte ennemie, avec de simples radeaux. Il ne réussit point, et perdit encore beaucoup de monde. Alors il s'avança vers le Danube, pour chercher un asile au-delà du fleuve. Les Huns, qui ne voulaient pas de tel voisin, l'attaquèrent, le défirent : il périt en combattant.

Fin de Gaïnas.

Synésius, évêque philosophe.

Quelques années auparavant, Synésius, depuis évêque de Ptolémaïs, député à l'empereur par sa province, lui avait en vain représenté les devoir du trône, les abus et les désordres de la cour, le danger surtout auquel on s'exposait en élevant aux honneurs les ennemis naturels de l'empire. Ce prélat doit être distingué parmi les personnages de son siècle. Né d'un sang illustre, voué par goût à l'étude de la philosophie, il n'était pas seulement baptisé, lorsque le peuple de Ptolémaïs le demanda pour son évêque. On voit dans une de ses lettres les raisons qui l'éloignent d'une telle place. Il dit que ses principes de philosophie ne s'accordaient point avec la doctrine chrétienne; et qu'il est bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire. Sans doute, selon la remarque de Fleury, les évêques s'assurèrent de sa docilité et de

sa foi dans les points essentiels. Il fut ordonné en 410. Sa conduite fut toujours également digne d'un sage évêque et d'un excellent citoyen.

CHAPITRE II.

Alaric en Italie — La Gaule ravagée, et l'Espagne conquise par les Vandales, etc.

ALARIC, plus grand capitaine que Gaïnas, n'avait pas été long-temps paisible dans l'Illyrie, où il commandait. Proclamé roi des Visigoths par ses troupes mécontentes des Romains, il méditait de pénétrer en Italie et de s'emparer de Rome. Après une première tentative infructueuse, il passa les Alpes, tandis que les légions étaient occupées en Rhétie contre les Germains. Déjà la Vénétie, la Ligurie même, étaient en proie aux ennemis. Rome tremblait. Stilicon en répara les murs. Il rassura Honorius qui voulait quitter Milan et se retirer dans la Gaule. Il assembla des troupes, trompa Alaric en lui promettant au nom de l'empereur un établissement au-delà des

401. Alaric, roi des Visigoths, menace Rome.

Stilicon le trompe deux fois, et ne peut le vaincre.

Alpes, et l'attaqua brusquement à Pollentia, sur le Tanaro. C'était le jour de pâques. Les Visigoths, sans défiance, étaient occupés d'exercices de religion. Cependant Alaric se défendit avec tant d'habileté et de courage, que la victoire fut indécise. Sur la foi d'un nouveau traité, il avait repris le chemin des Alpes Juliennes. Stilicon qui le suivait, l'attaqua de nouveau près de Véronne, mais ne put le vaincre. Abandonné de ses soldats que la faim et la séduction firent déserter, il retourna en Illyrie, détestant la trahison des Romains, et respirant la vengeance.

Honorius transfère sa cour à Ravenne.

C'est alors que le timide Honorius, après avoir reçu dans Rome les honneurs pompeux du triomphe, transféra sa cour à Ravenne, ville très-forte, d'où l'on pouvait aisément gagner l'Epire. Elle devint la capitale de l'occident. Autrefois Maximien s'était fixé à Milan, pour être à portée de secourir ses provinces. Honorius ne pensait qu'à la sûreté de sa personne. Milan et Rome lui envoyèrent d'inutiles députations, pour obtenir la préférence sur Ravenne.

405. Desseins ambitieux de Stilicon.

Les barbares ayant trouvé la route de l'Italie, l'empire n'ayant presque plus à leur opposer que des troupes mercenaires, parmi lesquelles se trouvait une

foule de barbares disposés à le trahir; la discipline étant détruite dans les armées, ainsi que les sentimens d'honneur et de patriotisme dans les ames; on devait s'attendre à voir les désastres renaître les uns des autres. La politique ambitieuse de Stilicon, si l'on peut s'en rapporter à des récits fort suspects, contribua aux malheurs publics. Il espérait le diadême, du moins pour son fils Euchérius, cousin des deux empereurs; et la stérilité de la femme d'Honorius fortifiait ses espérances. Pour arriver à son but, il voulait d'une part affaiblir l'empire d'Occident; de l'autre, troubler plus que jamais celui d'Orient. Voilà ce que disent les historiens, dont les conjectures se prennent quelquefois pour des vérités certaines. Alaric, selon eux, lui parut un instrument nécessaire : il le gagna par ses offres; il s'unit à lui dans la vue de conquérir l'Illyrie orientale, comme appartenante à Honorius. Une irruption imprévue de Goths suspendit l'exécution de ce dessein.

Invasion de Radagaise en Italie.

Radagaise, leur chef, à la tête de deux cent mille hommes, passa le Danube, et se jeta sur l'Italie. La superstition avait tellement dépravé les cœurs, que les Romains attachés à l'idolâtrie, se félicitèrent de cette attaque. Persua-

Les païens s'en réjouissent, mais Stilicon défait les Goths. dès que les dieux allaient venger leurs autels, ils insultèrent au christianisme, qu'ils appelaient *la ruine des états et le fléau de l'univers*. Leurs espérances furent heureusement trompées. Radagaise assiégeait Florence; mais sans précaution, sans art militaire. Stilicon renforcé par les Huns et par un capitaine goth, l'attaqua, le vainquit, le fit prisonnier, et le condamna à être décapité. De cette multitude d'ennemis, il n'échappa que douze mille hommes. La faim et les maladies en tuèrent plus que le fer.

406. La Gaule inondée de barbares. A peine l'Italie était délivrée qu'une fameuse irruption de barbares, Alains, Vandales, Suèves, accabla la puissance romaine dans la Gaule. On raconte sans vraisemblance, que Stilicon les avait invités à une pareille entreprise; mais qu'il n'avait pas imaginé qu'elle pût être si prompte, ni qu'elle s'exécuterait avant la conquête de l'Illyrie, projetée avec Alaric. Etrange moyen pour régner, que de livrer l'état à la fureur de ses ennemis!

Vandales. Les Vandales, Goths d'origine, devenus en quelque sorte Germains par leur mélange avec les anciens Viniles, avaient communiqué leur nom à plusieurs peuples de Germanie; car on le donnait

aux Bourguignons, aux Ruges, aux Hérules, aux Lombards, aux Angles ou Anglais, aux Thuringiens, etc. Ceux dont nous parlons ici habitaient dans la Pannonie, sous les lois de l'empire. Stilicon était né parmi eux.

Suèves.

Les Suèves, d'une nation nomade, avaient anciennement occupé tout le pays entre l'Elbe, la Vistule, le Danube et la mer Baltique. Divisés en plusieurs hordes sur la surface de la Germanie, ceux qui conservaient le nom de Suèves, du temps d'Auguste, habitaient à la droite du Rhin; ils furent contraints de se retirer dans la Bohême, dont une partie leur fut enlevée par les Vandales.

Alains.

Nous avons déjà parlé des Alains. Ils erraient le long du Danube, depuis que les Huns les avaient chassés des bords du Tanaïs. Ils avaient servi utilement Théodose et Stilicon; mais en vendant leurs services, ils avaient appris à vaincre, et à dépouiller ceux qu'ils servaient sans attachement.

Ces peuples ne trouvent point de résistance, et sont suivis des Allemands et des Bourguignons.

Ces trois peuples, auxquels se joignirent dans la route des Huns, des Sarmates, etc., passèrent le Rhin près de Mayence. Ne trouvant aucune garnison romaine, ils se répandirent comme un torrent de toutes parts, jusqu'aux Pyrénées. Les Allemands, les Bourguignons

suivirent leurs traces, et s'établirent, ceux-là sur les bords du Rhin, depuis Bâle, jusqu'à Mayence; ceux-ci dans l'Helvétie, ensuite dans le pays des Séquanois et des Éduens. La Gaule fut toute jonchée de cadavres. Les troupes de la Grande-Bretagne, effrayées de ce déluge d'ennemis, sans espérance de secours, firent empereur un simple soldat, nommé Constantin, qui fut reconnu en Gaule, dont le fils Constant se rendit maître de l'Espagne, et qu'Honorius se vit forcé de recevoir pour collègue.

Un soldat, nommé Constantin, est proclamé empereur.

408.

Alaric repasse en Italie.

En même temps, Alaric, ennuyé d'attendre Stilicon depuis trois ans pour la conquête de l'Illyrie, s'avance vers l'Italie avec son armée. Il demande une somme en dédommagement de son voyage et de ses préparatifs. L'empereur était à Rome. On délibère dans le sénat sur le parti que l'on doit prendre. La plupart proposent la guerre. Stilicon fait décider qu'on donnera quatre mille livres pesant d'or. Un sénateur s'écrie, comme autrefois Cicéron : *Ce n'est point ici un traité de paix ; mais un contrat de servitude.* Le ministre soutenait qu'Alaric ne demandait rien que de juste, ayant demeuré trois ans en Epire, pour le service d'Honorius. Un homme qui devait

sa fortune à Stilicon, saisit alors l'occasion de le perdre.

Olympius conjure la ruine de Stilicon.

Olympius, c'est le nom de ce courtisan, représenté par les païens comme un hypocrite, et par des chrétiens comme un sujet fidèle et vertueux, persuade à l'empereur que le ministre veut usurper le diadême; qu'il est l'auteur de l'invasion des barbares; que son fils Euchérius, élevé dans le paganisme, est l'espérance des païens; et que déjà on frappe des médailles qui porteront l'empreinte du père et du fils. L'accusateur, se défiant de la faiblesse du prince, trouve moyen de le forcer à un coup d'éclat. Les troupes étaient rassemblées à Pavie, pour une expédition contre le tyran de la Gaule, Constantin. L'empereur se trouvait dans cette ville avec Olympius. Celui-ci excite une émeute militaire, et fait massacrer tous les amis du ministre. Les soldats mettent la ville au pillage, sans respect pour Honorius, qui tâche en vain de les calmer.

Stilicon arrêté et exécuté.

Stilicon apprend à Bologne le soulèvement, mais d'une manière trop confuse pour savoir quel en était l'objet. Sarus, fougeux capitaine, voulait, avec les principaux officiers, qu'il marchât droit à Pavie. Sur son refus, ces barbares se révoltent; il leur échappe, et se

sauve à Ravenne, où il ne pouvait plus dominer. Là il se réfugie dans une église, sachant qu'Olympius a envoyé de la part de l'empereur un ordre de le saisir. Les officiers vont le trouver, et lui jurent qu'on n'en veut pas à sa vie. Sur cette assurance il se livre entre leurs mains. Aussitôt on produit un second ordre, par lequel il est condamné à mort, comme traître au prince et à la patrie ; et on lui tranche la tête. Son fils subit le même sort. Ceux de ses principaux amis qui vivaient encore, un secrétaire d'état, un capitaine des gardes, furent mis à la question ; mais les tourmens ne leur arrachèrent aucun aveu contre cet illustre général, dont les crimes paraissent fort douteux, et dont le caractère avait une grandeur imposante.

Conduite odieuse d'Olympius.

Enrichi de la dépouille de Stilicon, Olympius gouverna comme lui en maître absolu, et disposa de tout en faveur de ses créatures. En supposant même Stilicon coupable, on ne peut s'empêcher d'apercevoir, dans la conduite d'Olympius, le caractère d'un méchant homme.

Massacre et révolte.

Les soldats romains, pour comble d'inhumanité, massacrèrent les femmes et les enfans des barbares attachés à l'ancien ministre. Ceux-ci, au nombre de trente mille, transportés d'indignation et de co-

lère, coururent au camp d'Alaric, pour se ranger sous ses drapeaux.

Puisque Olympius a été loué par Symmaque, on ne doit pas être étonné des louanges que lui prodiguent saint Augustin et d'autres auteurs ecclésiastiques. Ceux-ci trouvaient un assez grand motif d'éloges, dans les lois qu'il publia en faveur de l'église et du clergé; car les lois d'Honorius étaient celles de ses ministres. Tout plaideur fut autorisé à porter sa cause devant l'évêque, dont la sentence devait être sans appel : les officiers de la justice séculière eurent ordre de la faire exécuter. Les tribunaux étaient anéantis par cette loi, si on l'avait maintenue. Saint Augustin s'étant plaint à Olympius des violences que commettaient les païens et les hérétiques, on les déclara exclus de toutes les charges; on ordonna que les catholiques fussent mis en possession de toutes les églises; on abolit toutes les solennités païennes; on chargea les évêques de veiller à l'exécution de ces ordres, et les officiers publics de seconder les évêques, sous peine de vingt livres d'or d'amende. On condamna enfin à mort quiconque troublerait avec violence l'exercice de la religion catholique, et à l'exil quiconque contredirait publiquement ses dogmes.

Olympius zélé pour l'église.

Lois en faveur de la juridiction épiscopale, et contre les païens et les hérétiques.

C'était le moyen de s'attacher le bon parti, mais de rendre furieux les autres, qu'il importait de ménager.

Il fallut révoquer celle qui excluait des charges les païens.

L'empereur fut obligé en 409 de révoquer la loi qui excluait des charges les païens. Généride, barbare de naissance, honnête homme, et brave officier, s'était retiré du service plutôt que de trahir sa religion. *La loi n'est pas faite pour vous*, lui dit Honorius; comme si les lois ne devaient pas être pour tout le monde. Généride refusa constamment la qualité de général, jusqu'à ce que cette loi fût révoquée.

Alaric, à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie.

Après la mort de Stilicon, Alaric prévit bien qu'on lui refuserait la somme promise. Il l'envoya demander, pour paraître aussi juste que les Romains se montraient perfides. L'empereur méprisa la demande. Olympius nomma des généraux incapables, sans pourvoir à rien, sans rassembler des troupes suffisantes. Le roi Goth part du Norique (dans les cercles de Bavière et d'Autriche), où il attendait, traverse l'Italie avec la vitesse d'un voyageur qui ne rencontre aucun obstacle, et arrive aux portes de Rome. Telle était la barbarie des Romains, que le sénat fit alors étrangler Sérène, veuve de Stilicon et nièce de Théodose; princesse qu'Honorius avait long-temps ho-

norée comme sa mère, et qu'on soupçonnait injustement de s'entendre avec Alaric.

Cet habile et brave conquérant, maître du Tibre, affama bientôt la ville, et la réduisit à l'extrémité. Une maladie pestilentielle suivit les horreurs de la famine. En vain attendait-on du secours : Ravenne semblait être à une distance infinie. Le sénat envoie enfin une députation à l'ennemi. On offre de se rendre, pourvu qu'il n'impose pas des conditions honteuses, autrement, disent les sénateurs, le peuple romain ne demande qu'une bataille. Cette fanfaronade fait rire Alaric, qui de son côté demande toutes les richesses de Rome. *Que laissez-vous donc aux habitans*, répliquent les députés? Il répond fièrement, *la vie.* On convint que Rome lui donnerait cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, et les enfans des principaux citoyens pour otages. A cette condition, ratifiée par l'empereur, il se retira en Toscane.

Il réduit Rome à l'extrémité, et impose des conditions de paix.

Le roi Goth n'était barbare que de nom. Quelques-uns de ses soldats ayant enlevé un convoi de vivres, il les punit sévèrement, et fit rendre le convoi; action de justice, plus humiliante peut-être pour les Romains, que sa victoire. Nous

Trait particulier de ce grand homme.

les verrons encore perfides à son égard, et traités selon leur mérite.

409. La Grande-Bretagne abandonnée.

Le nom de Constantin, qui avait paru de bon augure, quand les troupes de la Grande-Bretagne élurent empereur le soldat dont nous avons parlé, était un faible obstacle aux progrès de ces peuples de brigands, répandus dans toute la Gaule. La cour de Ravenne fut obligée d'abandonner la Grande-Bretagne, toujours désolée par les Pictes et les Ecossais. On écrivit aux Bretons de se défendre eux-mêmes. Ils recouvrèrent ainsi leur liberté, mais en perdant une protection nécessaire. Les Armoriques, habitans des côtes entre la Seine et la Loire, voulant être libres à leur exemple, chassèrent les Romains et se gouvernèrent en république. Ces pertes n'égalaient pas celle de l'Espagne, qui les suivit de près.

Les Armoriques secouent le joug.

L'Espagne conquise par les barbares.

Constant, fils de l'usurpateur Constantin, y était alors en guerre avec Géronce, le meilleur de ses généraux, révolté contre lui; ainsi la fureur des guerres civiles se joignait à tant d'affreuses calamités. Les Alains, les Suèves et les Vandales, profitant de la division des Romains, franchirent les Pyrénées, et mirent toute l'Espagne à feu et à sang. L'imagination ne pourrait tracer le tableau des horreurs qu'on y éprouva une

année entière. Une mère rôtit et mangea ses quatre enfans ; exemple unique dans toute l'histoire. Enfin, les barbares partagent entre eux leur conquête, et s'y établissent.

On les voit s'humaniser, dès qu'ils possèdent tranquillement. Ils cultivent les terres ; ils traitent les habitans avec douceur ; ils fournissent des secours à ceux qui veulent se retirer ; ils gardent inviolablement leur parole. Leur réputation de justice ramène la plupart des fugitifs dans cette fertile contrée, que le despotisme opprimait auparavant. L'Espagne devint presque heureuse sous ces nouveaux maîtres, regardés d'abord comme des monstres féroces. On les a tous confondus sous le nom des Vandales ; on a même quelquefois donné ce nom aux Sarrasins. Comme Géronce avait facilité leur entreprise, ils laissèrent aux Romains le pays en-deçà de l'Elbe, ce qu'on appelle la nouvelle Castille depuis Tolède, et les royaumes d'Aragon et de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte.

Ces conquérans s'humanisent.

Ils laissent aux Romains quelques provinces.

CHAPITRE III.

Alaric à Rome, etc. — Fin du règne d'Arcadius.

410. On viole le traité conclu avec Alaric.

En perdant de vastes provinces, et se voyant menacé de tout perdre, l'imbécille Honorius ne devenait ni plus clairvoyant ni plus sage. Alaric, campé en Toscane, attendait l'exécution du traité conclu avec lui pour sauver Rome. La cour osa lui manquer de parole. Olympius ne pensait qu'à se maintenir, en ruinant ceux qu'il haïssait ou qu'il soupçonnait. L'indigne ministre fut renversé à son tour par une intrigue d'eunuques. Rétabli quelque temps après, banni ensuite de nouveau, il eut les oreilles coupées, et mourut sous les coups de bâton.

Olympius supplanté par Jovius.

Jovius, son successeur, n'était qu'un brouillon et un traître sans génie. Ce Jovius entame une négociation avec Alaric; il ne réussit point faute de prudence; et de peur d'être soupçonné de trahison, il jure *sur la vie de l'empereur*; il fait jurer pareillement tous les officiers, l'empereur lui-même, de ne jamais consentir à un accommodement avec les Goths.

Les propositions équitables d'Alaric sont ensuite rejetées sous ce prétexte extravagant, que si l'on eût juré *par le nom de Dieu*, on pourrait espérer qu'il pardonnerait un parjure ; mais qu'ayant juré *par la vie du prince*, violer le serment serait exposer la vie du prince. Quand de pareils motifs décident les grandes affaires d'état, l'état doit périr, puisque c'est la folie qui gouverne. Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths.

Bientôt Alaric se présente aux portes de Rome, oblige les Romains de se détacher d'Honorius ; leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, homme dont il ne craignait rien. Attale, aussi présomptueux que faible, s'approche de Ravenne, accompagné du roi Goth. Honorius tremble, et lui propose un partage de l'empire. Il répond qu'il veut tout avoir. Ensuite il fait des fautes si grossières, qu'Alaric perdant patience, le dépouille du diadême, et renoue la négociation avec Honorius. L'imprudence d'Attale avait fait manquer la conquête de l'Afrique : sans égard pour les conseils de son protecteur, il y avait envoyé de mauvaises troupes, et en trop petit nombre ; leur défaite avait été le fruit de cette expédition. Rome ne reçut point les bleds d'Afrique, nécessaires à sa subsistance. Alaric fait Attale empereur et le dépose.

La famine y fut si affreuse, que le peuple, dans les jeux du cirque, s'écria, transporté de fureur : *Qu'on mette en vente la chair humaine, et qu'on en taxe le prix*

410.

Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie.

Cette ville infortunée se croyait hors du péril, quand une nouvelle perfidie attira sur elle de plus grands malheurs. Honorius, moins scrupuleux sur son serment, traitait enfin avec Alaric. Mais Sarus, capitaine Goth, ennemi de ce roi, et attaché à l'empereur, le même Sarus qui avait contribué à la perte de Stilicon, attaqua les Visigoths, tandis que les conférences étaient ouvertes. Il en tua un grand nombre. Alaric furieux assiége Rome pour la troisième fois, y entre, la livre au pillage. Son cœur généreux avait toujours craint d'en venir à cette cruelle extrémité. Les soldats eurent ordre d'épargner le sang, de respecter l'honneur des femmes, de ne point brûler les édifices consacrés à la religion. Deux vastes églises furent désignées comme un asyle inviolable.

Son humanité.

Malheurs de la ville.

Il était impossible, en pareille circonstance, de contenir les fureurs de la soldatesque. Les rues et les maisons furent inondées de sang ; les flammes firent même de grands ravages. Mais les églises et les édifices publics furent épar-

gnés; et Alaric sauva un grand nombre de Romains. Aucun sénateur connu ne perdit la vie. Des contemporains assurent que dans l'irruption des Gaulois, dans les anciennes guerres civiles et dans l'incendie même du temps de Néron, la ville avait incomparablement plus souffert. Elle se repeupla bientôt, sans pouvoir néanmoins réparer une perte si considérable. Son enceinte, qui était de vingt et un milles, conserva toujours de tristes monumens de la destruction et du massacre. Alaric ne demeura que peu de jours à Rome. Il marcha ensuite du côté de la Sicile, et en pillant les plus belles contrées de l'Italie.

Saint Augustin et d'autres attribuent ces calamités à la vengeance divine.

Pour réfuter les païens, dont les injustes préjugés attribuaient ces malheurs au christianisme, Saint Augustin écrivit son livre *de la cité de Dieu*; et Orose, disciple d'Augustin, composa une histoire universelle. L'un et l'autre représentent les calamités humaines comme la punition des crimes. Salvien, plus éloquent, suivit la même route. Quelque pieuse que soit leur idée, quelque utile impression qu'elle puisse faire sur les ames; cependant, puisque le crime prospère souvent ici-bas, et que les plus vertueux sont trop souvent les victimes des méchans; puisque la justice divine s'exerce

Mais il importe d'en chercher les causes naturelles.

dans une autre vie, il importe surtout d'examiner les causes morales et physiques des événemens naturels : L'action de la cause première est invisible : celle des causes secondes est à portée de nos recherches. C'est en les observant, que se forment la prudence et la politique. Rome sera toujours un grand spectacle, où l'on peut voir l'influence nécessaire des vices, des passions, des erreurs, d'un mauvais gouvernement, d'une grandeur excessive ; en un mot, de tout ce qui peut concourir au malheur des particuliers et à la ruine des empires. Les citoyens fugitifs se retirèrent en grand nombre à Carthage. Leur premier soin fut de courir au théâtre, et d'y prendre parti dans les factions des spectateurs. Voilà ce qu'étaient les Romains : faut-il donc s'étonner de leur faiblesse et de leurs désastres ?

Romains à Carthage

Mort d'Alaric.

Si Alaric avait voulu prendre Ravenne et régner en Italie, il le pouvait sans doute. On conjecture qu'il préférait l'Afrique, dont une victoire lui eût assuré la possession. Il voulait auparavant piller la Sicile. Une partie de ses troupes était embarquée ; la flotte fut détruite à ses yeux par une tempête. Pénétré de ce chagrin, il délibérait à Cosence sur les moyens de réparer ce malheur ; mais il

y mourut, laissant pour son successeur Ataulfe, son beau-frère, et le compagnon de ses exploits.

Comment les Goths l'enterrèrent.

Les Goths avaient une coutume singulière, fondée apparemment sur quelque superstition : ils cachaient la sépulture de leurs grands hommes, qne d'autres peuples décorent de superbes monumens. Ils détournèrent le cours d'une petite rivière, et dans son lit creusèrent une fosse, où le corps d'Alaric fut déposé avec de riches dépouilles. Ensuite on rendit aux eaux leur cours naturel, et l'on égorgea les prisonniers qui avaient fait ce travail.

Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, et périssent.

Une multitude d'événemens rapides se présente ici, dont les circonstances intéressent peu ; Géronce établi en Espagne, vient attaquer Constantin en Gaule. Il surprend à Vienne Constant, fils de cet usurpateur ; il lui fait conper la tête : il assiége le père dans Arles. Mais Constantius, le seul général d'Honorius qui n'eût pas été choisi parmi les barbares, met en fuite Géronce. Celui-ci se tue de sa propre main. Maxime, qu'il avait orné de la pourpre, est tué bientôt après. Constantius force le ville d'Arles. Constantin se réfugie dans une église, où il est ordonné prêtre : on lui promet la vie avec serment, au nom de l'empe-

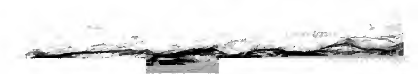


reur. L'empereur désavoue ce serment, et le condamne à la mort lui et son fils. Jovien, illustre Gaulois, qui prit ensuite la pourpre, fut décapité comme les autres. Hercalien tenta la même fortune, fut vaincu, subit le supplice à son tour. Ces exemples tragiques n'arrêtaient pas l'ambition, et ne raffermissaient pas le trône.

Ataulfe épouse Placidie.

Ataulfe, digne successeur d'Alaric, généreux, ami de la paix, ne désirait qu'un établissement dans l'empire, avec la main de Placidie, sœur d'Honorius, qu'Alaric avait emmenée captive. Ayant traité avec ce prince, et ayant été trompé selon la coutume, il ravage la Gaule. Il prend Narbonne et Toulouse; il obtient par ses bonnes qualités le consentement de la princesse, et il l'épouse. On lui cède enfin un pays en-deçà de l'Ebre, à condition de ne point avoir de vaisseau, ni faire de commerce avec l'étranger. Il se contente d'un si médiocre établissement, qu'il aurait pu rendre meilleur par les armes. A peine établi, il est assassiné par un de ses écuyers; il meurt en recommandant à son frère de rendre Placidie à l'empereur et d'entretenir la concorde entre les deux nations. Honorius céda vers le même temps aux Bour-

Honorius lui cède un pays en Espagne.



guignons une partie de leurs conquêtes dans la Gaule.

Jugement d'un comte contre les donatistes.

Pendant ces vicissitudes, les donatistes, toujours fougueux et obstinés, remplissaient l'Afrique de troubles, L'empereur publia de nouveaux édits contre eux, et déclara coupable de crime capital quiconque voudrait altérer la foi. Les évêques catholiques ayant proposé une conférence, comme un moyen de conciliation, il chargea le comte Marcellin d'y présider, de prononcer même un jugement définitif, après avoir entendu les raisons de part et d'autre. Marcellin prononça en faveur des catholiques, déclara les donatistes auteurs du schisme, et les soumit aux peines portées par les lois. Leurs violences ne firent qu'augmenter.

Les clercs exempts des tribunaux séculiers.

A l'occasion d'un soulèvement du peuple d'Arles contre l'évêque, Honorius, par une loi célèbre, déclara que tous les clercs sans exception ne pourraient être accusés que devant l'évêque, et que les accusateurs seraient notés d'infamie, s'ils manquaient de preuves. Nous verrons de grands abus naître de ces immunités. En y mettant les restrictions convenables, on aurait pu prévenir le mal. Mais on ne prévoyait rien; et l'ordre

civil et la puissance souveraine, tout tombait en décadence.

Ignorance parmi les chrétiens.

Comme la religion influait tous les jours davantage sur l'état civil et politique des peuples ; on doit remarquer un canon du concile de Carthage, tenu en 398, qui défend aux évêques de lire les livres des païens, et même ceux des hérétiques, sans nécessité. C'est une des plus fortes preuves du progrès de l'ignorance. Il y avait si peu de temps que l'empereur Julien avait employé pour la ruine du christianisme, la défense d'élever les chrétiens dans l'étude des lettres profanes! Et les évêques en particulier n'étaient-ils pas obligés de savoir ce qu'ils étaient obligés de réfuter? De l'ignorance naissaient tous les jours de nouvelles pratiques, beaucoup plus dangereuses qu'édifiantes. Saint Augustin, dans une lettre à Januarius, se plaint qu'on néglige les préceptes des livres divins, et que tout soit plein d'instructions humaines ; il décide qu'on doit retrancher ces pratiques, dont on ne voit pas de raison, qui ne sont ni contenues dans l'écriture, ni ordonnées par les conciles, ni confirmées par l'usage universel, et qui changent en servitude la religion que Dieu a voulu rendre libre. Nulle maxime de sagesse n'a été moins

suivie. Aussi les progrès de la superstition abrutiront-ils bientôt le genre humain.

Les affaires d'Orient, que nous avons laissées à l'écart, afin d'éviter la confusion, n'offrent jusqu'ici que des objets tristes, soit pour l'église, soit pour l'état. Deux exils de saint Jean-Chrysostôme, évêque de Constantinople, l'homme le plus éloquent, et l'un des plus vertueux de son siècle, occasionnèrent des mouvemens séditieux dans cette ville. Le prélat voulait réformer les mœurs du clergé, des moines, du peuple et de la cour. Il se fit par-là beaucoup d'ennemis de tous les ordres. L'impératrice Eudoxie gouvernait l'imbécille Arcadius, femme impérieuse et vindicative. On accusa Chrysostôme de la désigner dans ses discours sous le nom de Jézabel. Eudoxie l'ayant fait condamner par un conciliabule, l'empereur le bannit. Les cris du peuple obligèrent de le rappeler; et son zèle s'anima plus que jamais. Il s'était plaint des jeux et des danses, par lesquels on avait célébré la dédicace d'une statue d'Eudoxie, et qui avait troublé indécemment l'office divin. L'impératrice lui en témoigna son ressentiment. Alors oubliant la majesté impériale, et ne pensant qu'à l'abus que

En Orient, exil de S. Jean-Chrysostôme.

Le saint invective contre

l'impératrice Eudoxie. l'on en faisait, il commença un sermon par ces paroles : *Voici encore Hérodiade en furie ; elle danse encore ; elle demande encore la tête de Jean.* Un second exil suivit de près. Chrysostôme y passa trois ans, et mourut en 407. Eudoxie était morte en 404. Arcadius mourut en 408, laissant l'empire à Théodose le jeune, son fils, âgé de sept ans.

Mort d'Arcadius.

Sentences en latin et en grec.

Il avait abrogé une ancienne loi, qui ordonnait aux juges de prononcer leurs sentences en latin, langue inconnue dans la plus grande partie de l'Orient : il permit de prononcer en grec ou en latin. Le grec devait être préféré, comme la langue du pays.

THÉODOSE II, *en Orient;* HONORIUS, *en Occident.*

Sous un empereur enfant, tel que Théodose, tout était à craindre, et les ennemis du dehors, et les dissensions civiles, et les manèges de cour. Mais Anthémius, préfet du prétoire, qui prit les rênes de l'état, sous Théodose le jeune, possédait toutes les qualités d'un ministre habile et courageux. S'il ne put pas étouffer les intrigues des eunuques dont le prince fut obsédé, du moins il réprima beaucoup d'abus. Il contint les ennemis de l'empire. Isdegerd, roi de Perse, se déclara le protecteur de Théodose. (Une fable absurde l'en a supposé le tuteur.) Uldès, roi des Huns, fit des courses jusques dans la Thrace, exigeant pour se retirer qu'on lui payât le tribut qu'il imposerait. Mais on l'attaqua; et il disparut. La Cyrénaïque, contrée de la Libye, en proie aux incursions des barbares Austuriens, et encore plus aux vexations de gouverneurs avides que les eunuques plaçaient et protégeaient, recouvra enfin la tranquillité, par le zèle surtout du sage Synésius.

412. Anthémius, sage ministre de Théodose le jeune.

Ennemis du dehors réprimés.

Loi sur les biens confisqués aux hérétiques.

Anthémius reconstruisit les murs de Constantinople, dont l'enceinte était devenue trop petite. (On ne pouvait pas diminuer, sans doute, l'immense multitude des habitans, source d'une infinité de maux pour l'empire.) En maintenant les lois contre les hérétiques, il tâcha d'en prévenir les abus. Leurs biens étaient dévolus au fic, faute d'héritiers naturels; il fit défendre aux catholiques de profiter de la confiscation, même en vertu d'une donation du prince, qui serait regardé comme subreptice. C'est que la dépouille des hérétiques excitait la cupidité de leurs adversaires, et multipliait sans doute les accusations d'hérésie.

414. Pulchérie gouverne.

On ne parle plus d'Anthémius, depuis que Pulchérie se montre à la tête du gouvernement. Cette princesse, sœur de Théodose II, déclarée auguste, n'ayant encore que quinze ans, deux ans plus que lui, se chargea du poids des affaires, et gouverna comme si elle avait eu une longue expérience. Elle s'engagea par vœu à garder sa virginité, exemple qu'elle fit suivre à ses deux sœurs. Les exercices d'une piété fervente ne l'empêchèrent pas de se livrer aux soins du gouvernement. Elle parut vivre en religieuse, mais agir en prince éclairé. L'é-

ducation de son frère fut l'objet de ses sollicitudes. Après avoir éloigné l'eunuque Antiochus, précepteur intrigant et avide, elle s'efforça d'inspirer au jeune prince la piété, la vertu, l'amour du travail, les sentimens qui conviennent aux souverains.

Théodose profite peu de son éducation.

Mais Théodose n'avait qu'un esprit faible, une ame lâche, incapable de se porter aux grandes choses. Il ne fut qu'un dévôt sans passion, et qu'un mauvais théologien. Son palais devint une espèce de monastère, où dès la pointe du jour il chantait l'office avec ses sœurs. Peut-être Pulchérie ne connut point assez elle-même que la piété, sur le trône, doit être moins chargée de pratiques, plus laborieuse que dans le cloître; qu'elle doit donner l'exemple du culte aux sujets, et sans perdre le temps destiné à remplir les fonctions publiques, et sans que la majesté se dégrade par une dévotion mal entendue.

L'excommunication d'un moine le fait trembler.

Le trait suivant prouve bien que Théodose était plus superstitieux que religieux. Un moine, choqué de ce qu'il lui refusait quelque grace, osa lui dire en se retirant : *Je vous excommunie.* L'empereur, tremblant de ce ridicule anathême, résolut de ne point manger qu'il n'en eût été absous. Il conjura un

évêque de lui obtenir cette faveur ; et malgré les représentations de l'évêque, il s'abstint de toute nourriture, jusqu'à ce que le moine insolent lui eût donné l'absolution.

Il se livre aveuglément aux eunuques.

Pulchérie ne put jamais vaincre l'ascendant que les valets de cour prenaient sur son frère. Des eunuques faisaient les lois et les ordonnances. Il les signait sans les lire, et soutenait à sa sœur qu'il lisait tout. Pour lui dessiller les yeux, elle lui présenta un écrit à signer ; c'était un acte par lequel il livrait sa femme en esclavage. Il signe comme à l'ordinaire, sans examen. Pulchérie eut beau l'avertir, cette expérience l'humilia, mais ne le corrigea point. On peut prédire que son règne, de quarante-deux ans, sera un long tissu de fautes, et ne produira rien de glorieux.

415. Lois en faveur du christianisme.

Des lois sévères en faveur de la religion exclurent les païens de toute charge ; condamnèrent à la perte de leurs biens et à l'exil, ceux qu'on surprendrait faisant des sacrifices ; et ordonnèrent de détruire ou de changer en églises les temples et les autres lieux consacrés à l'idolâtrie, avec peine de mort pour quiconque s'y opposerait.

Sédition d'Alexandrie.

Les idolâtres, réduits en Orient à un petit nombre, pouvaient être accablés

plus aisément qu'autrefois. Mais les chrétiens d'Alexandrie se rendirent odieux par une des plus furieuses séditions qui ait agité cette ville turbulente. Les juifs y formaient contre eux un parti considérable. On prit querelle pour un danseur; ce frivole sujet aigrit les haines de religion. La querelle fut suivie d'un complot des juifs pour massacrer les chrétiens, dont il y eut un grand nombre de tués la nuit, au milieu des rues.

Saint Cyrille attaque les Juifs et les chasse.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, d'un caractère impétueux, et qui, avec des intentions droites, pouvait passer les bornes du zèle, attaqua les synagogues et chassa les juifs. Leurs biens furent pillés; plusieurs périrent dans le tumulte. Les moines du voisinage, habitans des montagnes de Nitrie, étaient des séditieux qui, sous l'évêque Théophile, prédécesseur et oncle de Cyrille, avaient commis toutes sortes de violences. Ils viennent au nombre de cinq cents se signaler de nouveau; ils insultent dans les rues le préfet Oreste, brouillé avec l'évêque; un d'eux le blesse même d'un coup de pierre. Ammonius (c'est le nom de ce moine) saisi, traîné devant le préfet, est mis à la torture et y rend l'ame. Cyrille prononce son éloge et lui donne le titre de martyr.

Cinq cents moines lui prêtent main-forte.

Le peuple qu'on venait de voir défendre Oreste contre les moines, se joint alors à l'évêque par légèreté ou par fanatisme.

La fameuse Hypatie, mise en pièces par les chrétiens.

Une atrocité exécrable mit le comble aux horreurs de la sédition. Hypatie, fille du géomètre Théon, plus savante que son père, donnait des leçons publiques de philosophie avec le plus grand succès. Elle était respectable par la pureté de ses mœurs, jointe à une rare beauté et à tous les genres de mérite ; mais parce qu'elle était païenne, et qu'elle avait la confiance des magistrats, on la soupçonnait d'agir contre Cyrille. Elle devint un objet d'exécration pour ce peuple fanatique. Des furieux, ayant un clerc à leur tête, la saisissent en pleine rue, la traînent dans une église, la dépouillent, la déchirent de coups, la mettent en pièces, et vont brûler publiquement ses membres.

Ce crime reste impuni.

Théodose, touché de cette barbarie, voulait en tirer vengeance. On acheta la protection des eunuques, et le crime fut impuni. On publia une loi impuissante, pour contenir les clercs audacieux d'Alexandrie, appelés *parabolans*, c'est-à-dire : *qui affrontent les périls*. C'est le seul remède que nous voyons avoir été appliqué au désordre.

Mariage de Théodose avec Athénaïs.

Le mariage de l'empereur avec la célèbre Athénaïs (421), fait un contraste

frappant avec le meurtre d'Hypatie. Léonce, sophiste d'Athènes, père d'Athénaïs, l'avait déshéritée en faveur de ses autres enfans, parce que, disait-il dans un testament bizarre, *son mérite, qui l'élevait au-dessus de son sexe, était, pour elle, une assez grande ressource.* Elle vint à Constantinople demander justice. Ses graces, son esprit, ses mœurs, enchantèrent Pulchérie et Théodose. Le prince l'épousa. Païenne comme son père, elle se fit baptiser; son nom fut changé en celui d'Eudoxie. Elle cultiva toujours les lettres, et Photius vante beaucoup ses poëmes sur des matières de religion.

Le zèle imprudent d'Abdas excite une persécution et une guerre en Perse.

Peu après ce mariage, une persécution violente que les chrétiens essuyaient en Perse, rallume la guerre entre les deux nations, si long-temps ennemies. Abdas, évêque du pays, avait brûlé un temple de Perse, et avait refusé de le rebâtir, malgré les ordres du roi, qui laissait aux chrétiens l'exercice de leur religion. La tolérance dès-lors ne subsista plus. Les églises furent détruites, et les bourreaux armés contre les fidèles. Un grand nombre se réfugiait chez les Romains. Varane V, fils d'Isdegerd, les envoya redemander. Sur le refus de Théodose, il retint des sujets de l'em-

pire. On fit la guerre. Après quelques campagnes où les Romains eurent l'avantage, ils demandèrent eux-mêmes la paix; elle fut conclue pour cent ans (422); mais la liberté de religion, qu'Abdas avait fait perdre, ne se rétablit qu'imparfaitement.

418. Établissement des Visigoths dans la Gaule.

L'état de l'occident nous intéresse davantage; nous y trouverons les barbares continuant avec succès leurs entreprises. Ataulfe eut pour successeur Sigéric, son ennemi déclaré, qui massacra ses enfans, et ne régna que sept jours. On se hâta d'étouffer la tyrannie par le meurtre du tyran. Wallia, que les Visigoths élurent ensuite, également politique et brave, fit un traité avec le général Constantius; par lequel il s'engageait à rendre Placidie, et à combattre pour le service de l'empereur, à condition qu'on lui donnerait six cent mille mesures de blé. Il battit en effet

Cession faite à Wallia.

les Vandales et les Alains. Soit pour récompense de ses services, soit de peur qu'il ne voulût garder ses conquêtes, on lui accorda en échange de ce qu'il possédait au-delà des Pyrénées, un établissement bien plus digne de son ambition; on lui céda la seconde Aquitaine et la Novempopulanie; (aujourd'hui le Poitou, la Saintonge, le Périgord; le

Bordelais, l'Agénois, l'Angoumois et la Gascogne.) On y ajouta Toulouse, dont il fit sa capitale. Ce pays fut nommé Gothie, et les Goths y régnèrent quatre-vingt-huit ans, jusqu'à l'invasion de Clovis.

Selon la plupart des auteurs, les Francs s'établirent deux ans après (420) sous leur roi Pharamond, dans le pays situé entre Maestricht et le confluent de la Meuse et du Wahal. Mais l'existence de Pharamond est un problême. De meilleurs critiques attribuent à Clodion en 438, la fondation de la monarchie française. Clovis mérite d'en être regardé comme le vrai fondateur, * puisqu'avant lui elle n'offre guère que des fables. Contentons-nous d'observer ici que les Francs, depuis Gordien, avaient fait de fréquentes courses dans la Gaule, et que, selon l'opinion la plus probable, c'était une ligue de plusieurs peuples de Germanie entre le Rhin, le Mein et le Weser, réunis pour défendre leur liberté contre les Romains : le nom de *Franc*, Établissement des Francs.

* Je commence l'Histoire moderne à l'établissement de la monarchie française, par Clovis; mais il faut continuer ici l'Histoire romaine, pour ne pas brouiller ensuite les matières.

dans leur langage, signifiait *libre*. Les Sicambres se distinguaient parmi eux.

421. Constantius épouse Placidie, parvient à l'empire, et meurt.

Constantius, après avoir servi utilement l'empire contre les barbares, épousa enfin Placidie, sœur de l'empereur et veuve d'Ataulfe. Il gouvernait depuis dix ans les affaires. Il ambitionnait, ainsi que sa femme le titre de la souveraine puissance. Honorius qui n'avait point d'enfans, le leur conféra. Mais Constantius mourut la même année. Placidie, brouillée avec son frère, eut ordre de quitter Ravenne, et se retira auprès du jeune Théodose.

Mort d'Honorius.

La mort d'Honorius, arrivée en 423, aurait été un bien pour l'empire, si les malheurs de son règne avaient pu se réparer. Ce prince presque tyran par faiblesse, plutôt que par inclination, commit toutes les injustices qu'on voulut.

Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius et d'Honorius.

A en juger par les nombreuses lois d'Arcadius et d'Honorius, (elles se publiaient ordinairement au nom des deux empereurs,) on croirait d'abord que le gouvernement veillait au bonheur de l'humanité. On y voit de beaux sentimens, de bons principes. Mais ce n'étaient au fond que des paroles. Plusieurs lois vicieuses en elles-mêmes augmentaient les maux publics. Les meilleures

tombaient sans exécution. Il fallait sans cesse y déroger, y changer, y ajouter; et la législation qui doit être simple et précise, devenait un chaos de ténèbres et d'incertitudes.

Spectacles des gladiateurs, abolis.

Les spectacles inhumains des gladiateurs s'étaient maintenus, malgré une loi de Constantin. Honorius les abolit en 403, parce qu'un anachorète, nommé Télémaque, venu exprès d'Orient pour en combattre l'abus, s'étant jeté dans l'arène au milieu des combattans, et voulant à toute force les séparer, fut tué à coups de pierres par les spectateurs.

Richesses concentrées à Rome.

On assure qu'avant la prise de Rome, par Alaric, il y avait plusieurs familles dont le revenu montait à plus de quatre millions de notre monnaie, et que les familles du second ordre avaient communément au moins un million de revenu. Il est facile d'en conclure que cette ville absorbait tout en Occident; que l'extrême opulence des uns y faisait l'extrême misère des autres; que les peuples étaient foulés au profit de ces hommes insatiables, qui n'ont jamais assez pour leurs plaisirs; enfin, que les richesses et l'indigence contribuaient également à éteindre le courage, à étouffer la vertu, et à faire de mauvais citoyens. Les provinces gémissaient d'un joug accablant et

Les provinces accablées.

tyrannique : les lois annonçaient toujours le désir de les soulager; le gouvernement était toujours en contradiction avec les lois. Il ne faut donc par s'étonner que les barbares aient détruit l'empire.

THÉODOSE II, *en Orient*, et VALENTINIEN III, *en Occident.*

CHAPITRE PREMIER.

Valentinien associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique.

Théodose, n'ayant point reconnu le titre d'auguste dans Constantius et Placidie, pensa d'abord à réunir dans sa personne les deux empires. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, prit la pourpre, donna la liberté aux esclaves, pour en faire des soldats, et envoya le célèbre général Aétius demander aux Huns du secours. L'empereur sentit alors la nécessité d'un partage. Il conféra le titre de *nobilissime*, qui avait remplacé celui de *césar*, à Valentinien, fils de Constantius, âgé de cinq ans, et le titre d'auguste à sa mère Placidie. Il les fit partir avec une armée. Jean fut pris et décapité, après deux ans de règne, et

423. Théodose le jeune s'associe Valentinien III.

Valentinien III proclamé empereur. Ce prince céda l'Illyrie occidentale, en épousant la fille de Théodose.

Ce dernier se reconnaît soumis aux lois.

Une de ses premières lois renferme la maxime la plus digne des vrais monarques. *La majesté souveraine*, dit-il, *se fait honneur, en se reconnaissant soumise aux lois. La puissance des lois est le fondement de la nôtre. Il y a plus de grandeur à leur obéir, qu'à commander seul sans elles.* « C'est, dit » M. le Beau, la plus grande leçon » qu'un souverain ait jamais faite à ses » pareils. »

Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne.

On trouve, vers le même temps, une loi de Théodose II, qui n'annonce pas à beaucoup près tant de sagesse. Il défend, comme un crime de lèze-majesté, non-seulement de porter des étoffes de la teinture des ornemens impériaux, mais d'en garder chez soi. C'est-là qu'on reconnaît le despotisme. Le motif de cette loi était sans doute la crainte que des usurpateurs ne prissent la pourpre, et ne se fissent reconnaître pour souverains. Si quelqu'un en avait formé le dessein, on l'avertissait par là de bien prendre ses mesures, plutôt qu'on ne l'empêchait de les exécuter. Et la seule démonstration d'une telle crainte ne rendait-elle pas le gouvernement méprisable ? Par

une autre loi, aussi sage que la première est absurde, il établit la prescription de trente ans, pour assurer les droits dont on a joui paisiblement dans cet intervalle. Rien n'est plus commun, sous les derniers règnes, qu'un mélange de bonnes et de mauvaises lois : preuve certaine d'un gouvernement capricieux, qui flotte au gré de l'opinion et des conjectures.

Prescription de 30 ans.

Parmi beaucoup de faits isolés, confus, choisissons ce qu'il y a d'intéressant, et formons-en un tableau où les objets analogues soient rapprochés sans détails minutieux. En Occident, se trouvent deux grands généraux, dont la rivalité devient funeste à l'Etat. Aétius, né en Mésie, élevé parmi les grades de l'empereur, est la terreur de ces barbares; mais il est jaloux de Boniface, comte d'Afrique, recommandable par ses services, ses talens et ses vertus. Il veut le perdre à la cour; il en vient à bout par la plus noire perfidie.

D'une part, il donne un faux avis à Boniface qu'on veut le rappeler, et ensuite le faire mourir. De l'autre, il persuade à Placidie de le rappeler en effet, sous prétexte de quelque projet criminel. Le comte reçoit l'ordre et n'obéit point.

Les Vandales en profitent et s'emparent de l'Afrique.

Ainsi calomnié et condamné, il appelle en Afrique les Vandales d'Espagne, qui, sous les ordres du Roi Genséric, mettent tout à feu et à sang. L'impératrice rend bientôt ses bonnes graces au général, dont elle a reconnu l'innocence. Il s'efforce de réparer un mal sans remède. Ne pouvant engager les barbares à la retraite, il prend les armes contre eux. Il est battu. Excepté Cirthe et Carthage, les Romains n'ont plus rien en Afrique; les Vandales y exercent impunément leur cruauté. (431.)

Boniface, à son retour, eut toute la confiance de Placidie; l'un et l'autre détestaient la perfidie d'Aétius. Celui-ci prévint les coups de leur haine, en levant l'étendard de la révolte. Il fut vaincu par son rival, mais il le blessa dans la mêlée, et Boniface en mourut peu de jours après. On veut arrêter Aétius. Il va en Pannonie implorer le secours des Huns. La cour tremble; Placidie le rappelle, lui rend toutes ses dignités, et y ajoute celle de Patrice. Telle est la punition de la révolte dans un Etat chancelant et mal gouverné.

Mort de Boniface.

Progrès des barbares.

La Gaule en proie à l'avarice des magistrats, ainsi qu'aux armes des barbares, éprouvait sans cesse de nouveaux malheurs. Les paysans, sous le nom de

Bagaudes, se soulevèrent, se déchaînèrent comme des bêtes féroces. Les Visigoths rompirent le traité conclu avec les Romains, et assiégèrent Narbonne, que les Huns auxiliaires défendirent avec succès. Clodion, Roi des Francs, s'empara de Cambrai, de Tournai, d'Amien, (438). On lui céda ces conquêtes, parce qu'on ne pouvait l'en chasser. Trèves fut saccagée par les Francs pour la quatrième fois, et ils se rendirent maîtres de Cologne. Genséric demeura paisible possesseur des meilleures provinces de l'Afrique, où il déploya le zèle de l'arianisme. Les Suèves soumirent à leur domination la Bétique, et les autres pays que les Vandales avaient abandonnés en Espagne. On ne voit de toutes parts que massacres, révolutions, démembremens de l'empire, dont les détails fatigueraient sans rien apprendre.

Les Francs s'établissent dans la Gaule, sous leur roi Clodion, en 438.

En Orient, la faiblesse et l'incapacité de Théodose fomentent de nouvelles guerres théologiques. Nestorius, évêque de Constantinople, enseignait qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, comme deux natures; et que Marie n'était pas la mère de Dieu, mais la mère du Christ. Ce prélat, auparavant persécuteur des hérétiques, s'attira bientôt, par cette hérésie subtile, un orage dont

Nestorius trouble l'orient par son hérésie.

il fut accablé. L'empereur lui était favorable, quoique Pulchérie fût déclarée

431. contre lui. Le concile général d'Ephèse

Concile d'Ephèse.

s'assemble pour décider la question. Saint Cyrille d'Alexandrie y préside. Dès la première séance, on condamne, on dépose l'hérésiarque. Jean d'Antioche, qu'on n'avait pas voulu attendre, tient un conciliabule, où il dépose à son tour Cyrille et l'évêque d'Ephèse. Les esprits s'échauffèrent de plus en plus, et les accusations réciproques furent également vives et amères. Théodose approuva enfin le jugement du concile. Nestorius fut relégué; mais le nestorianisme ne fut pas détruit. Il subsiste encore de nos jours dans plusieurs pays de l'Orient.

Rigueurs inutiles contre les Nestoriens.

L'empereur, en 435, ordonna de brûler publiquement les livres des Nestoriens; et défendit, sous peine de confiscation de tous les biens, de donner retraite à ces novateurs pour tenir aucune assemblée. Il ajouta ensuite peine de mort contre les réfractaires : il ordonna que les évêques et les clercs infectés de cette erreur, fussent chassés de leurs églises, et les laïcs anathématisés. On oubliait que de pareilles rigueurs avaient augmenté les progrès et les violences de l'arianisme. L'expérience prouva, et tout le monde convient au-

jourd'hui qu'avec plus de modération, on aurait mieux servi l'église.

La dévotion de Théodose dicta une loi par laquelle, les biens des ecclésiastiques et des moines morts sans héritiers, furent donnés aux églises ou aux monastères. Jusqu'alors ils avaient été dévolus au fisc. Les moines conservèrent encore long-temps l'usage et la propriété de leurs biens. Loi pour enrichir les églises.

438. Code Théodosien.

Quoique peu d'hommes fussent moins capables que Théodose II de soutenir le rôle de législateur, il exécuta cependant un projet de législation qui mérite de nous occuper quelques instans. Des lois sans nombre, parmi lesquelles on en trouvait beaucoup de contradictoires, de peu sensées, embarrassaient et dégradaient la jurisprudence. Il fit composer un code où l'on ne plaça que les lois des empereurs chrétiens, édits, rescrits, ordonnances, actes et décrets du conseil, etc. Il déclara, en le publiant, que ces lois auraient seuls autorité dans l'empire. Valentinien III adopta le code pour l'Occident ; et les lois qu'on y ajouta depuis, furent appelées Nouelles.

Les critiques relèvent de grandes imperfections de ce recueil, plusieurs lois tronquées, obscures, mal choisies, mal arrangées, quelques-unes marquées au Remarques sur ce code.

coin de la superstition. Ils le jugent néanmoins préférable, pour ce qu'il renferme, à celui que Justinien y subtitua. C'est une chose singulière que le code Théodosien n'ait subsisté que quatre-vingt-dix ans parmi les Orientaux, et qu'il ait subsisté en Occident après la ruine de l'empire. Les Visigoths l'adoptèrent. Il disparut dans les siècles d'ignorance. On le tira de l'obscurité au seizième siècle, et Jacques Godefroy, jurisconsulte parisien, l'enrichit d'un commentaire fort estimé.

Abrogation d'une loi qui tendait à l'agrandissement de Constantinople.

Peu de temps après la publication de son code, l'empereur abrogea une mauvaise loi de Constantin, qui défendait à ceux qui avaient certaines terres en Asie, d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison à Constantinople. Les capitales ne s'agrandissent que trop, sans des voies si odieuses.

Loi de Théodose en faveur du divorce

On doit s'étonner qu'un prince dévot ait facilité le divorce, que Constantin et Honorius avaient rendu plus difficile qu'autrefois. Il abolit leurs lois à cet égard, comme trop dures, déclarant qu'il fallait s'en tenir aux anciennes lois romaines, et aux décisions des anciens jurisconsultes. Nous verrons l'usage du divorce subsister encore long-temps.

Selon toute apparence, Théodose, quand il fit cette dernière loi, était déjà infecté du poison de la jalousie, dont sa femme éprouva bientôt les effets. Il aimait dès l'enfance Paulin, un des principaux personnages de sa cour. L'impératrice Eudoxie (Athénaïs) pleine d'estime et de reconnaissance pour ce favori, qui avait contribué à sa fortune, le voyait volontiers; lui confiait ses pensées, et profitait de ses conseils. Leur commerce innocent parut un crime à l'empereur. Paulin est tué par ses ordres. Eudoxie se croit déshonorée et obtient la permission de se retirer à Jérusalem, où elle avait été auparavant en pélerinage. Un prêtre et un diacre qu'elle a emmenés avec elle, sont encore un objet de soupçons pour le prince; le comte Saturnin, chargé d'ordres sanguinaires, les fait mourir ignominieusement, sans aucune forme de procès. Ce prince fait tuer Paulin par jalousie.

La princesse ne contient plus sa colère; elle fait assassiner Saturnin. On la prive alors de ses officiers. Réduite à une condition privée, elle consacre le reste de ses jours aux bonnes œuvres. Cyrus, savant égyptien et bon poëte, qui, par sa protection, était parvenu à la dignité de patrice, fut dépouillé quelque temps après de tous ses biens, parce Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs.

que les acclamations du peuple à sa louange blessèrent la vanité ombrageuse de Théodose. L'eunuque Chrysaphe s'empara et de l'esprit du prince et de l'autorité du gouvernement. Pulchérie elle-même n'eut plus de crédit auprès de son frère. Ce législateur se montra digne de haine et de mépris : tout alla au gré des passions.

L'eunuque Chrysaphe, maître de tout.

441. Cependant les barbares gagnaient du terrein de jour en jour. Genséric avait pris Carthage, capitale superbe et florissante. Quoiqu'il n'eût pas un vaisseau au commencement de son expédition d'Afrique, il s'était formé une marine formidable, avec laquelle il avait déjà porté en Sicile la terreur. L'eunuque Chrysaphe s'imagina pouvoir le vaincre, et lui enlever ses conquêtes. Il épuisa l'empire, pour équiper une flotte de onze cents voiles. Genséric entama une négociation, la fit traîner adroitement en longueur. L'armée romaine s'étant affaiblie, Théodose ayant besoin de ses forces contre les Huns, le Vandale donna la loi, et fut reconnu souverain de l'Afrique. Le fruit de ce grand armement fut que les barbares fondirent de tous côtés sur les terres des Romains, tandis qu'ils perdaient le temps, et se consumaient pour une vaine entreprise.

Genséric formidable par la marine en Afrique.

Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

Conquêtes des Huns sous Attila. — Fin du règne de Théodose le jeune.

Les plus terribles des peuples barbares étaient les Huns, gouvernés alors par Bléda et Attila, deux frères égaux en autorité et rivaux de valeur. Depuis six ou sept ans, ils avaient réduit Théodose à faire un traité ignominieux, par lequel il s'obligeait à rendre les transfuges, à payer tous les ans un tribut de sept cents livres d'or (c'était le double de l'ancien tribut), et à ne point secourir les ennemis des Huns. Les deux rois, après ce traité, avaient porté leurs armes dans la Tartarie, jusqu'au voisinage de la Chine; la férocité de leurs troupes s'était encore endurcie par les rigueurs du climat. Revenus en Europe, plus fiers et plus entreprenans que jamais, méprisant les Romains comme des lâches, ils rompirent le traité, en se plaignant qu'on leur avait manqué de parole; ils passèrent le Danube, saccagèrent la haute Mésie, pénétrèrent jusqu'à Naïsse, ensuite dans la Thrace, laissant partout

Ravage des Huns; tribut qu'on leur paye.

441.

des ruines et des monceaux de cadavres. Un nouveau traité ne fit que suspendre leurs fureurs pour quelques années.

Leur roi Attila fait des conquêtes immenses.

Attila, né avec autant de génie que d'ambition, rusé politique, général prudent malgré l'ardeur de son courage, formant les plus vastes projets de conquêtes, avait fait mourir son frère Bléda, pour ne point partager le pouvoir suprême. Il étendait sa domination sur des pays immenses, jusques vers la mer Baltique, d'un côté, et l'Océan oriental, de l'autre. Il avait reçu des ambassadeurs de la Chine; il serrait l'empire romain, qu'il menaçait d'écraser. Sans religion, mais sachant mettre à profit la superstition vulgaire, il feignit d'avoir trouvé miraculeusement une épée que les Scythes adoraient autrefois comme le symbole de leur divinité. On le croyait inspiré dans ses entreprises, par le dieu même des combats; et ses soldats n'en étaient que plus braves et plus féroces.

Il profite de la superstition de ses soldats.

Il est nommé général des Romains.

Théodose lui ayant donné le titre de général des Romains, il dit, en l'acceptant, que ce titre ne l'empêcherait point de combattre les Romains, s'ils manquaient de le satisfaire; et qu'il avait pour esclaves des rois supérieurs, non-seulement aux généraux de l'empire, mais aux empereurs eux-mêmes.

Bientôt l'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Mésie essuyèrent de nouveaux ravages. Soixante et dix villes furent forcées par les Huns. Ils défirent deux armées. On acheta encore la paix pour six mille livres d'or, et pour un tribut annuel du tiers de cette somme. On ne peut ramasser l'argent, qu'à force de vexations et de violences. Les exacteurs devinrent, en quelque sorte, pires que les barbares. Des familles opulentes tombèrent dans le besoin, et plusieurs citoyens se pendirent de désespoir, ou se laissèrent mourir de faim.

447. Il les accable et leur vend la paix.

Plus l'empereur craignait et ménageait Attila, plus il s'en faisait mépriser. On comblait de présens les ambassadeurs du roi Hun; et, s'il voulait enrichir quelqu'un des ses officiers, il ne lui en coûtoit que de l'envoyer à Constantinople. Ses prétentions se multipliaient, à mesure qu'on donnait des preuves de lâcheté : en menaçant de la guerre, il était sûr de tout obtenir.

Combien il les méprise.

La perfidie, si souvent employée depuis qu'il n'y avait plus d'honneur ni de vertus, parut enfin la seule ressource contre un ennemi invincible. Théodose, par le conseil de Chrysaphe, resolut de le faire assassiner. On promet des trésors à Edécon, envoyé d'Attila, s'il veut être

449. Théodose veut le faire assassiner.

l'exécuteur de ce complot. Il s'y engage en apparence. Il part, suivi d'une ambassade, il revèle le secret à son maître. Attila dissimule, reçoit les ambassadeurs sur un siége de bois, leur parle avec sa fermeté ordinaire, les traite cependant avec bonté, et prend toutes les mesures possibles pour constater la trahison des Romains.

Particularités d'un festin d'Attila.

L'historien Priscus, témoin oculaire, rapporte, dans sa relation de l'ambassade, des particularités qui font connaître le génie de ce conquérant, et le caractère de sa nation. Le roi donna un festin à toute sa cour, où les convives furent servis en vaisselle d'or et d'argent, mais où il n'usa lui-même que de vaisselle de bois, et ne mangea que d'une seule viande. Deux poëtes vinrent chanter ses victoires. Leurs chants transportèrent la jeunesse d'un anthousiasme martial, tandis que les vieillards pleuraient de ne pouvoir plus se signaler à l'exemple du héros. Deux bouffons terminèrent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitaient, le roi conserva toujours sa gravité; il ne parut gai, qu'en caressant le plus jeune de ses fils, objet particulier de sa tendresse.

Ce héros traite l'empe-

Ce héros terrible envoya des députés à Constantinople, avec ordre de dire

reur avec mpéris.

à l'empereur, qu'*Attila et Théodose étaient également de noble race ; mais que Théodose s'était dégradé, en devenant esclave d'Attila, auquel il payait tribut, qu'il n'était qu'un esclave lâche et perfide, puisqu'il employait la trahison pour faire périr son maître ; et qu'Attila ne lui pardonnerait, qu'après que Chrysaphe lui aurait été remis entre les mains, pour être puni comme il le méritait.* Ces reproches annonçaient plus de grandeur que la victoire même. Le fier vainqueur se laissa fléchir par des soumissions et des présens ; et l'eunuque conserva son autorité arbitraire.

Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutychès.

Telle était la fureur des Grecs pour les subtilités et les disputes théologiques, malgré les périls dont ils se voyaient environnés, qu'une nouvelle hérésie sur le mystère de l'Incarnation vint encore troubler l'empire. Nestorius, en poursuivant l'arianisme, avait imaginé que deux natures en Jésus-Christ faisaient deux personnes. Eutychès, moine enthousiaste, en se déchaînant contre le nestorianisme, imagina que l'unité de personne supposait l'unité de nature, et que la divinité absorbait la nature humaine.

L'empereur et son eunuque Chrysaphe la favorisent

Le ministre eunuque, et par conséquent l'empereur, se déclarent ses partisans. Un concile de cent trente évêques, tenu à Ephèse sans liberté, condamne la doctrine des deux natures en une seule personne. Les anathêmes, les dépositions, les exils, sont le fruit des sophismes d'Eutichès. Son hérésie, condamnée sous l'empereur Marcien par le concile de Chalcédoine, tenu en 451, a encore de nombreux sectateurs en Orient, comme celle de Nestorius. Le concile fut extrêmement tumultueux : des cris continuels troublaient les délibérations, au point que les magistrats déclarèrent que la foi serait examinée par des commissaires, et que c'était la volonté de l'empereur. On y consentit après quelques oppositions. Il faut convenir que dans toutes ces assemblées, comme Saint Grégoire de Nazianze le disait de celles de son temps, les vices de l'humanité ne se mêlaient que trop aux choses saintes; mais les fautes de l'homme peuvent-elles mettre obstacle aux desseins de Dieu ? Jusqu'à la ruine de l'empire grec, on verra les disputes théologiques, variées sous toutes les formes, produire des dissensions intestines, aussi funestes que les armes des barbares.

Concile d'Ephèse.

Concile de Chalcédoine.

450.

Mort de

Au retour d'un voyage de dévotion,

Théodose mourut, après un règne de quarante - deux ans, sans avoir mérité d'autre titre que le surnom de *Calligraphe*, parce qu'il formait bien les caractères de l'écriture. Les murs de Constantinople, renversés en 447, par un horrible tremblement de terre, furent promptement rétablis; mais on l'attribue à l'ardeur dont se piquèrent les deux factions *verte et bleue* qui divisaient le peuple dans les jeux du cirque. Tout portait l'empreinte de la frivolité ou du fanatisme chez cette nation bizarre. Théodose II. Frivolité des Grecs.

Quels devaient être les sentimens des citoyens capables de réfléchir sur les maux publics? On en peut juger par ce fait particulier que rapporte l'historien Priscus. Il vit avec étonnement, dans le camp même d'Attila, un grec transformé en officier tartare. Cet homme avait tout perdu, ses biens et sa liberté, au siége d'une ville; mais il avait réparé cette double perte par ses services: il se félicitait d'avoir mérité que les Huns l'eussent en quelque sorte adopté. Dans une longue conversation avec Priscus, il s'étendit sur les vices du gouvernement romain, sur la faiblesse des princes qui accablaient les peuples d'impôts, sans pouvoir les défendre; sur le chaos de tant de lois obscures et contradic- Vices du gouvernement.

toires ; sur la mauvaise administration de la justice ; enfin, sur les abus innombrables, sur la corruption universelle, qui annonçaient la ruine de l'empire, en faisant le malheur des sujets. Les réponses de Priscus ne détruisent pas les objections.

VALENTINIEN III, *en Occident;* MARCIEN, *en Orient.*

THÉODOSE le jeune n'ayant laissé qu'une fille mariée à l'empereur d'Occident, Valentinien, celui-ci semblait devoir lui succéder. Sa faiblesse l'empêcha d'agir. Pulchérie se rendit maîtresse de l'Etat, fit faire le procès à Chrysaphe; et après la juste condamnation de cet eunuque, le livra injustement à la vengeance particulière d'un homme dont il avait assassiné le père, plusieurs années auparavant. Ensuite, comme la puissance souveraine n'avait pas encore été entre les mains d'une femme seule, Pulchérie jeta les yeux sur Marcien, soldat de fortune, qu'elle estimait; elle lui offrit sa main, à condition qu'il respecterait sa virginité. Marcien, âgé de cinquante-huit ans, promit ce qu'elle exigeait, l'épousa et fut empereur.

450. Pulchérie épouse Marcien pour le faire empereur.

Ce prince infirme, mais courageux, zélé, vigilant, plein de respect pour l'impératrice, s'appliqua au soin de réformer les abus. Il donna l'exemple de la frugalité et de la justice. Il fit des lois pour le soulagement des peuples. Sa

Bon gouvernement de ce prince

Ses lois en faveur de la reli-

gion et du clergé. piété lui en dicta quelques-unes peut-être moins dignes de la politique. Contre l'ordonnance de Valentinien I, qui avait déclaré nulles les donations des femmes en faveur des clercs et des moines, il ordonna que ces donations eussent leur effet. Il défendit, sous peine de mort, tout exercice extérieur du paganisme. Il se montra cependant modéré à l'égard des hérétiques, favorisant les orthodoxes, et s'efforçant de concilier les esprits. Son ignorance était éclairée par les conseils du pape Saint Léon et de Pulchérie.

Valentinien fait une loi pour soulager les peuples.

L'Occident, que Placidie gouvernait au nom de son fils à la veille de succomber sous les barbares, gémissait sous le poids intolérable des impôts, qui, en aigrissant les cœurs, disposait toujours à un changement de maître. Valentinien III, après avoir long-temps promis de soulager les provinces, publie enfin une loi par laquelle il remet les sommes que l'on devait au fisc. Il se reproche à lui-même d'avoir différé l'accomplissement de ses promesses; il expose la misère des peuples et les vexations de ses propres officiers; il avance cette maxime, si vraie, et si négligée : *Tout ce que perd le laboureur est perdu pour le prince; la prospérité du prince dépend de celle du laboureur.* L'opprobre d'un mauvais

Mais il

gouvernement était d'étaler de bonnes maximes, et de les démentir par la pratique. Valentinien continua toujours à ruiner, par son luxe, et les villes et les campagnes, en même temps que sa stupide indolence favorisait les ravages des ennemis. Placidie mourut. Quoiqu'elle eût des vices, tout empira après sa mort.

continue de les ruiner.

Nous avons vu la Grande-Bretagne abandonnée par les Romains, qui ne pouraient la défendre. En vain les Bretons implorèrent plusieurs fois leur secours contre les Pictes et les Ecossais. Aétius lui-même, ce grand général, n'ayant pas cru pouvoir se rendre à leurs vœux, ils s'adressèrent aux Saxons, établis à l'embouchure de l'Elbe, qui, avec les Angles ou Anglais, subjuguèrent bientôt le pays qu'ils étaient venus délivrer. Leur heptarchie se forma sur les ruines de la liberté des insulaires. Ces sept royaumes ne furent réunis en un seul que par Egbert, contemporain de Charlemagne. J'en parlerai dans l'histoire moderne.

Les Saxons et les Anglais subjuguent la Grande-Bretagne.

On pouvait se consoler de la perte d'une province fertile, dont l'éloignement ne permettait plus alors d'en tirer les mêmes avantages qu'autrefois. Mais Attila menaçait le cœur de l'empire. Après avoir balancé s'il attaquerait l'O-

Gensérie attire Atila sur la Gaule.

rien ou l'Occident, il se décida contre la partie la plus faible, déjà entamée par tant d'endroits. Genséric, brouillé avec Théodoric roi des Visigoths, et voulant lui susciter des affaires, invitait le roi des Huns à pénétrer dans la Gaule. Celui-ci trouva aisément un prétexte d'invasion.

Demandes du roi Hun à Valentinien III.

Honoria, fille de l'impératrice Placidie, qu'on voulait réduire malgré elle à l'état de vierge, avait eu une secrète correspondance avec Attila; lui avait même envoyé un anneau, pour gage de la résolution où elle était de l'épouser, et de lui transmettre ses prétentions à la couronne. Il fit demander cette princesse, et la moitié de l'empire, dont il la supposait héritière. Valentinien répondit qu'Honoria était déjà mariée; que d'ailleurs elle n'avait aucun droit à l'empire, qui appartenait aux hommes seuls. En négociant tout à la fois avec les Romains et avec les Visigoths, Attila couvrit son dessein de les écraser les uns et les autres. Malgré ses forces, il savait employer les ruses de la politique.

451. La Gaule ravagée par les Huns.

A la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, où se trouvait une infinité de peuples conduits par leurs rois, Gépides, Ruges, Turcilingues, Ostrogoths, etc., il côtoya le Danube et passa le Rhin.

On ne peut dépeindre les ravages qu'essuya la Gaule entre le Rhin, la Seine, la Marne et la Moselle. Tout ce pays fut saccagé, les villes détruites par le feu, les campagnes couvertes de cadavres.

Le général Aétius, qui avait eu auparavant des liaisons avec Attila, ne vit plus en lui qu'un destructeur dont il risquait d'être la victime à son tour. Il s'était rendu à Arles avec une petite armée. Il persuada heureusement au roi Visigoth, que le péril devenait commun aux deux peuples; qu'Attila cherchait à les diviser pour les anéantir. Théodoric se joint aux Romains; Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques et d'autres peuples grossissent l'armée d'Aétius. Il précipite sa marche, il surprend Attila qui s'emparait d'Orléans, il le force à se retirer vers la Belgique.

Aétius les fait reculer.

Furieux de cet affront, résolu d'en tirer vengeance par une bataille, Attila s'arrête dans les plaines de Champagne, du côté de Châlons. C'est là que les deux armées en vinrent aux mains avec une égale fureur. Les uns comptent cent soixante mille hommes, les autres jusqu'à trois cent mille, tués dans l'action. De ce nombre fut le roi Théodoric, d'autant plus digne d'être regretté qu'il contribua beaucoup à la victoire. Elle fut

Sanglante bataille en Champagne.

long-temps en balance, et ne parut décidée que par la retraite d'Attila.

Danger et retraite d'Attila.

Les chariots de l'armée formaient une espèce de rempart autour de son camp : c'était la méthode des barbares. Il y plaça des troupes de tous côtés. Les ennemis exposés en l'attaquant, à une grêle de flèches, se proposèrent enfin de le réduire par la famine. Il avait fait entasser au milieu du camp, en forme de bûcher, les selles et les plus riches harnois pour se brûler lui-même en cas qu'il fût sans espérance. Mais Aétius, craignant peut-être que la défaite des Huns ne rendît les Visigoths et les Francs trop rédoutables, engagea Torismond et Mérovée, leurs rois, à se retirer dans leurs états. Attila se mit aussitôt en marche, repassa le Rhin, gagna la Pannonie, alla enfin se préparer à la vengeance. Cette sanglante bataille et les pertes précédentes, (car il prodiguait le sang de ses troupes,) avaient détruit une grande partie de son armée, qui montait à environ 500,000 hommes.

452. Il ravage bientôt l'Italie.

A peine les Romains commençaient à respirer, qu'il vient fondre sur l'Italie avec de nouvelles forces. L'alarme se répand partout. On accuse Aétius de n'avoir pas défendu les Alpes, d'avoir conseillé à Valentinien de prendre la

fuite. Ce grand général était-il capable de lâcheté? Il manquait de forces et de secours. Les Visigoths et les Francs qui l'avaient si bien secondé en Gaule, refusaient de venir défendre l'Italie. Il tint néanmoins la campagne autant qu'il était possible. Mais l'empereur quitta Ravenne, et s'enferma dans Rome, et abandonna tout le pays au delà du Pô, comme une proie suffisante pour assouvir les barbares.

Déjà les Huns ont pillé la capitale des Vindéliciens (aujourd'hui Augsbourg). Ils franchissent les Alpes Juliennes; ils assiégent, prennent d'assaut, réduisent en cendres la puissante ville d'Aquilée; ils renversent tout en Vénétie et en Ligurie. Attila trouve à Milan un tableau où l'empereur était peint sur un trône d'or, avec une multitude de Huns tués à ses pieds. Il fait effacer ce tableau, et se fait peindre lui-même sur un trône devant lequel était l'empereur chargé d'un sac plein d'or, et le répandant aux pieds du vainqueur. Ce qu'il fait à Milan.

Pendant ces ravages, les habitans de la Vénétie et de l'Emilie, réfugiés dans les petites îles du golfe, y construisirent des cabanes, dont se forma peu à peu Venise, l'un des prodiges de l'industrie humaine. Commencemens de Venise.

Attila épargne Rome. Aétius, avec des secours de Marcien, taillait en pièces les détachemens de Huns qu'il pouvait surprendre; mais ces petits avantages ne dissipant guère la terreur, Valentinien envoya demander la paix à Attila. Saint Léon, pontife respectable par ses talens ainsi que par ses vertus, accompagné de deux autres députés, adoucit cette ame cruelle. On convint d'une trève et d'un tribut. Le vainqueur se retire, en menaçant de revenir en Italie, si on ne lui envoie Honoria, et ce qui appartenait à la princesse. Au grand

452. Sa mort. nombre de ses femmes, il en ajouta cependant une nouvelle. Mais la nuit même des noces, il mourut dans le lit nuptial, étouffé par une hémorragie. S'il mérita le surnom de *fléau de Dieu*, les Romains méritèrent encore plus d'être abattus sous ses coups.

Ruine de son empire. Il laissait plusieurs fils, dont les discordes ruinèrent sa vaste puissance : c'est la suite ordinaire des grandes conquêtes. Le roi des Gépides et après lui les autres vassaux se révoltèrent. Les guerres sanglantes affaiblirent ces barbares. Ils formèrent plusieurs établissemens dans l'Illyrie, la Mésie, la Dacie, la petite Scythie, (aux embouchures du Danube;) et devinrent confédérés de l'empire qu'ils

Les Os- déchiraient. Les Ostrogoths, sujets d'At-

tila, gagnèrent plus que les autres à la révolution. Marcien leur accorda la Pannonie entière, depuis la haute Mésie jusqu'au Norique, et depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Nous les verrons dominer glorieusement en Italie.

Ostrogoths établis en Pannonie.

454. Vices de Valentinien.

Les vices de Valentinien III ne lui furent pas moins funestes que les armes des barbares. Livré à une stupide indolence et à la débauche, il avait violé la femme de Maxime, personnage illustre et puissant, qui ne respirait que la vengeance de cet affront. Aétius pouvait seul sauver le prince et l'état. Sa fortune paraissait inébranlable; son fils Gaudentius allait épouser la fille de Valentinien. Mais quel homme est à l'abri des intrigues et des trahisons d'une cour perfide? Maxime, par le moyen de l'eunuque Héraclius, le rendit suspect de révolte. Le lâche empereur assassina de sa propre main Aétius, le héros, le défenseur de l'empire. Il lui porta le premier coup; les courtisans l'achevèrent. Il trouva du moins la vérité dans la bouche d'un de ses officiers, dont il semblait solliciter le suffrage sur le meurtre d'Aétius. La réponse qu'il en reçut, mérite d'être citée : *Il ne m'appartient point de juger de vos actions, mais*

Il tue le brave Aétius.

je pense que vous vous êtes coupé la main droite avec la main gauche.

455. Maxime fait assassiner l'empereur et lui succède.

Rien n'arrêtant plus Maxime, il fait assassiner l'empereur, et se fait proclamer lui-même. Le poids de la souveraineté l'accable d'abord. Tout le dégoûte et l'épouvante. Son règne devait passer comme un songe. Il avait forcé Eudoxie, veuve de Valentinien, de l'épouser. Il se flatta follement de gagner son cœur, en lui protestant que l'amour était la cause du meurtre qu'il avait commis. La princesse frémit d'indignation; elle invita secrètement Genséric à venir la délivrer, et promit de l'introduire dans Rome par la main.

Il est lui-même assassiné.

Pillage de Rome par Genséric.

Le roi vandale saisit avec ardeur cette occasion. A la nouvelle de son approche, Maxime veut prendre la fuite, mais on l'assassine dans la rue. Trois jours après Genséric arrive, entre à Rome sans résistance, la livre au pillage. Elle fut pillée quatorze jours entiers. Genséric emporta d'immenses richesses; les vases sacrés qu'Alaric avait respectés religieusement; la moitié de la couverture précieuse, de bronze doré, du temple de Jupiter Capitolin; une infinité de statues; beaucoup d'illustres captifs, parmi lesquels se trouva Eudoxie elle-même avec ses deux filles. Marcien redemanda



les princesses, et essuya un refus : tant Genséric craignait peu l'empire même de Constantinople.

Maxime n'avait régné que trois mois. Avitus, auvergnat d'origine, fort estimé, fort heureux dans l'état de particulier, prit la pourpre et ne régna guères qu'un an. Le comte Ricimer, fils d'un prince suève, méprisa ce nouvel empereur que ses désordres rendirent méprisable. Il excita contre lui des séditions; il l'attaqua et le prit aux environs de Plaisance; il le fit sacrer évêque. (Ce fut une manière assez commune de punir ceux qu'on détrônait, ou de les rendre incapables de nouvelles entreprises. La coutume de les faire moines, établie ensuite chez les barbares, paraît meilleure : elle ne compromettait point l'épiscopat.) Avitus, craignant d'être mis à mort, voulut se sauver dans sa patrie, et mourut en chemin. Il avait pour gendre Sidoine Apollinaire, alors célèbre par des poésies qu'on ne lit plus, élevé depuis à la dignité de préfet de Rome, ensuite évêque de Clermont en Auvergne. Le trône resta vacant plusieurs mois. Pouvait-on y aspirer avec une ambition raisonnable?

Avitus prend la pourpe, et Ricimer le détrône.

Depuis Théodose, Marcien seul s'était montré digne de gouverner un état, quoi-

45.. Mort de

Marcien et de Pulchérie

que trop ignorant pour ne pas faire des faut s. Il mourut dans la septième année de son règne. Pulchérie était morte quatre ans avant lui. L'église grecque célèbre leur fête.

Réglemens du concile de Chalcédoine.

Le concile général de Chalcédoine, convoqué par le zèle de Marcien et de Pulchérie, en 451, après avoir condamné la doctrine d'Eutichès, fit des règlemens qu'il importe d'observer ici. Il soumit les moines à la juridiction de l'ordinaire; et leur défendit de se mêler d'affaires, soit ecclésiastiques, soit séculières, à moins que l'évêque ne les en chargeât expressément dans le cas de nécessité. Il défendit, sous peine d'excommunication, aux clercs d'une église de passer au service d'une autre. Il donna au siége de Constantinople le premier rang après celui de Rome. (Les Grecs voulurent dans la suite que tout fût parfaitement égal entre les deux siéges, puisque Constantinople était la capitale de l'Orient, ainsi que Rome de l'Occident.) Saint Léon rejeta constamment le décret, et soutint qu'Alexandrie et Antioche devaient conserver leur prééminence. Le titre de Patriarche a été donné, depuis ce concile, aux églises de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem.

Le siége de Constantinople déclaré le premier après Rome.

Valentinien III, au sujet de saint Hilaire d'Arles, condamné par saint Léon, déclara, en 446, qu'aucun évêque ne pourrait rien innover, sans l'autorité du pape; que toutes les ordonnances du siége de Rome seraient une loi pour tous les évêques; enfin, que si un prélat, cité par l'évêque de Rome, refusait de comparaître à son tribunal, il y serait contraint par le gouverneur de la province. Léon, en obtenant cet édit, augmenta considérablement son autorité. Les appels à Rome étaient inconnus avant le concile de Sardique, en 347; et ce concile ordonne seulement que, si un évêque condamné veut être jugé de nouveau dans un concile, ceux qui ont examiné la cause s'adresseront à l'évêque de Rome, lequel nommera les juges, s'il trouve à propos de renouveler le jugement. Plus les papes acquerront de crédit, plus on doit s'attendre à les voir étendre leurs prérogatives. Tous n'en seront pas dignes comme saint Léon.

Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par saint Léon.

Appels à Rome.

Le même empereur, en 452, fatigué des plaintes fréquentes contre les jugemens des évêques, défendit aux ecclésiastiques de se mêler d'aucune cause, excepté celles de religion; permettant néanmoins de prendre l'évêque pour arbitre, si les deux parties en convenaient;

Autre loi pour restreindre la juridiction ecclésiastique.

mais déclarant qu'un demandeur laïque, en matière civile ou criminelle; peut poursuivre un clerc devant les juges séculiers. Baronius taxe d'impiété cette loi ; comme si Jésus-Christ était venu soustraire une grande partie des citoyens à la juridiction des tribunaux. Il est étrange qu'on juge des choses, non par leur nature, mais par ce qu'elles ont été accidentellement contre leur nature.

Défense de détruire les tombeaux.

Valentinien défendit par une loi très-rigoureuse de détruire les tombeaux où l'avarice allait chercher des trésors, sous prétexte de poursuivre l'idolâtrie.

SUCCESSEURS

DE VALENTINIEN III *et de* MARCIEN, *jusqu'à* ANASTASE.

CHAPITRE PRÉMIER.

Jusqu'à l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre.

L'HISTOIRE devient plus obscure, moins intéressante, à mesure que la barbarie fait du ravage, et que les mœurs, l'humanité, les sciences, la raison disparaissent ensévelies sous les ruines de l'empire. Il suffit d'avoir une idée générale des principaux traits. Les détails superflus seraient également inutiles et ennuyeux : ce qui ne mérite point d'être su, mérite aussi peu d'être écrit. L'histoire devient moins intéressante.

Aspar, général des troupes d'Orient, Alain de naissance et attaché à l'arianisme, voulait régner sous le nom d'un autre, n'espérant pas réunir les suffrages en sa faveur. Il fit élire Léon, simple tribun, que le patriarche de Constan- Le général Aspar. 457. Léon,

empereur d'Orient. tinople couronna : (c'est le premier souverain couronné par un évêque.) Léon avait promis au général de nommer César un de ses enfans, et n'exécutait point sa promesse. *Convient-il à un empereur*, lui dit un jour Aspar, *de manquer à sa parole ? — Il lui convient encore moins*, répondit Léon, *de recevoir la loi comme un esclave.*

Majorien proclamé en Occident. En Occident, Ricimer, qui avait détrôné Avitus, fit aussi un empereur qu'il se flattait de gouverner, et se trompa aussi dans son choix. Majorien (c'est le nom de cet empereur) ne fut pas plutôt proclamé, qu'on le vit très-capable du gouvernement. Il commença par des lois pour rétablir le bon ordre. Il accorda une remise de tout ce qui était dû au fisc. Il voulut que les gouverneurs des provinces levassent les impôts, à la place des officiers du fisc, dont les exactions étaient pires que les impôts même.

Ses lois sur les impôts ;

Pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans ; Comme les monastères devenaient des prisons, où l'avarice et les vues ambitieuses de plusieurs parens renfermaient dès l'enfance les filles souvent les moins propres à honorer la vie religieuse, il défendit de donner le voile avant l'âge de quarante ans, et condamna les parens à perdre le tiers de leurs biens, s'ils commettaient cette violence, qu'il traite

de parricide. Saint Léon fit un règlement pareil. Le successeur de Majorien l'abrogea, ainsi qu'une autre loi par laquelle les veuves au-dessous de quarante ans devaient se remarier dans l'espace de cinq ans après la mort de leur mari, ou céder la moitié de leurs biens à leurs héritiers naturels. De temps en temps on a voulu remettre en vigueur la loi concernant les monastères, mais inutilement.

Pour le mariage des veuves

L'empire avait besoin d'un prince guerrier encore plus que d'un législateur; car les lois étaient impuissantes au milieu des convulsions que lui causaient les barbares. Les côtes de la Campanie furent attaquées par les Vandales et les Maures. On les défit à Sinuesse, et Majorien résolut de porter la guerre chez eux. Il fallait d'abord rétablir le calme dans la Gaule, où Théodoric II, roi des Visigoths, soulevait les peuples, attaquait le centre des provinces, était même devenu maître de Lyon. Egidius ou Gilles, général des Romains, que les Francs avaient élu pour roi, après avoir expulsé le fils de Mérovée (qu'ils rappelerent ensuite), Egidius remporta de grands avantages sur Théodoric. L'empereur arriva quelque temps après. Ayant battu les Visigoths, il conclut un traité par lequel ils s'engagèrent à le secourir con-

Il réprime les Visigoths dans la Gaule.

Il passe inutilement les Pyrénées. tre les Vandales. Il passa les Pyrénées ; il devait s'embarquer à Carthagène. Mais Genséric qui avait des intelligence sur sa flotte, vint à bout de la détruire : l'expédition n'était plus possible, on fit la paix.

461. Ricimer se défait de Majorien. Ricimer, mécontent d'un empereur qui ne se laissait pas dominer, forma un complot contre sa vie. Majorien fut assassiné malgré ses vertus. On lui substitua Sévère, homme si obscur que l'histoire ne le nomme qu'une fois. Ce fantôme ayant disparu quatre ans après, sans qu'on sache comment, Ricimer gouverna un an et demi avec une autorité absolue. Nous supprimons plusieurs guerres des barbares, soit entre eux, soit avec les Romains, parce qu'elles n'offrent rien d'intéressant. Il suffira de remarquer qu'Edigius, étant devenu odieux par sa tyrannie, les Francs le chassèrent, et rappellèrent leur roi Childéric, dont ils lui avaient donné la couronne.

467. Anthémius empereur. Quelque avilis que fussent les Romains, ils ne purent supporter long-temps la tyrannie d'un Suève. Ils s'adressèrent à la cour de Constantinople pour avoir un empereur. Léon leur donna Anthémius, petit-fils de celui qui gouvernait sous Théodose le Jeune. Le comte Ricimer épousa une de ses filles, et lui

laissa le titre de souverain, jusqu'à ce qu'il eût un motif de l'en dépouiller.

Léon manquait de génie et de politique, comme les faibles princes à qui l'on doit attribuer la décadence de l'empire. Une de ses lois renferme à la vérité cette maxime admirable : *La justice étant le plus noble partage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Mais depuis long-temps on s'en tenait aux belles maximes, sans y joindre l'essentiel, une conduite juste et prudente. Léon commanda le baptême, sous peine d'exil; et défendit, sous peine de mort, la pratique de l'idolâtrie à ceux qui l'auraient reçu. Enfin il fonda des églises, mais il ne sut point gouverner.

Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite.

Il commande le baptême.

Voyant que les flottes de Genséric insultaient la Grèce, il s'épuisa en préparatifs de guerre contre ce terrible ennemi. L'armement lui coûta cent trente mille livres pesant d'or. Il mit à la tête Basilisque, son beau-frère, homme sans courage, sans talens, qui se laissa corrompre par les promesses des ariens, et par l'argent des barbares. Sa flotte fut brûlée près de Carthage, les Romains furent taillés en pièces. Genséric triomphant, resta tranquille jusqu'à la fin de son règne; on n'osa plus l'attaquer. Les

Il fait un armement ruineux contre Genséric.

barbares avaient fondé leur puissance avec les armes : ils savaient joindre les armes et la politique pour la soutenir.

Ses fautes se multiplient.

Après ce désastre, tout devint suspect à Léon. Il cherche un appui chez les Isaures, montagnards brigands, qui avaient souvent ravagé les provinces de l'Asie. Il attaque Zénon, * distingué par sa naissance, mais dépourvu de toute espèce de mérite. Il lui donne une de ses filles en mariage ; il le fait général d'armée, ensuite consul ; il excite par-là contre lui la jalousie du fier Aspar. Celui-ci trame la perte de ce rival odieux. Zénon s'enfuit bientôt à Sardique, pour échapper aux meurtriers. Aspar avait trois fils, tous consulaires. Il pressait l'empereur de donner à l'un d'eux la qualité de César, comme il s'y était engagé en prenant le diadême. Léon y consentit malgré lui, et se décida en faveur de Patricius, le puîné. Peu de temps après, il fit assassiner Aspar et l'aîné de ses enfans : Patricius se sauva, couvert de blessures. Ce meurtre ne pouvait que rendre le gouvernement plus méprisable.

Massacre d'Aspar et de ses fils.

* C'est un nom qu'il prit et qui ne ressemble en rien à son nom barbare, *Trascallisée* ou *Tarasiscodisée*.

Ricimer, craignant de subir en Italie le même sort qu'Aspar à Constantinople, prit les armes contre l'empereur Anthémius. Léon envoya Olybrius pour les réconcilier. Celui-ci avait épousé une des filles de l'empereur Valentinien : c'était un titre favorable à l'ambition. Au lieu de remplir sa commission pacifique, il se laissa proclamer par les rebelles. Ricimer gagne une bataille, prend Rome, la livre au pillage, voit Anthemius égorgé, jouit de ce nouveau triomphe digne d'un tyran. Mais quarante jours après, une maladie violente mit fin à sa vie et à ses fureurs. Il avait disposé de l'empire quatre fois, traitant les souverains comme des esclaves, dont la désobéissance était un crime capital à ses yeux. Olybrius lui survécut à peine trois mois. Il eut pour successeur Glycérius, qui n'est connu que de nom. L'empire d'Occident se réduisait à l'Italie, la Dalmatie, et une petite partie de la Gaule. Encore les Ostrogoths, établis dans la Pannonie, le menaçaient-ils de nouveaux démembremens. Au bout d'un an, Glycérius fut détrôné par Népos, officier de l'empereur d'Orient; on le fit évêque de Salone.

472. Révolte et mort de Ricimer.

Olybrius et Glycérius.

Népos.

A Constantinople, Léon meurt, laissant un fils de même nom, qui meurt

574. Zénon,

mauvais empereur d'Orient. aussi, après avoir déclaré Zénon empereur. Zénon souillé d'infamie, pillant ses sujets, et affectant une dévotion bizarre, se fait détester, même de sa belle-mère, à laquelle il était redevable de sa fortune. Aussitôt elle forme une conspiration. Le lâche Basilisque est mis sur le trône ; le lâche Zénon s'enfuit dans les montagnes d'Isaurie. Deux ans après il fut rétabli ; il jura de conserver la vie à Basilisque et à ses enfans ; et il crut n'être point parjure, en ordonnant qu'on les laissât mourir de faim. (477.)

Progrès des Visigoths en Espagne et dans la Gaule.

Ainsi le désordre et la confusion régnaient dans l'un et dans l'autre empire. Mais celui d'Occident touchait au moment de sa ruine. Euric, roi des Visigoths, avait subjugué toute l'Espagne, excepté la Galice, où les Suèves se maintinrent. Il ne lui manquait que l'Auvergne pour être possesseur de toute la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Népos fut contraint de la lui céder en 474. L'empereur, voulant mettre en sûreté le reste de la Gaule, commande au patrice Oreste de s'y rendre avec une armée. Ce patrice, ancien secrétaire d'Attila, rassemble des troupes, et les destine à détrôner l'empereur. Il marche à Ravenne ;

Augustule, dernier em-

Népos s'enfuit ; Oreste fait proclamer son propre fils Romulus, surnommé Auguste,

qu'on appella communément Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par mépris pour sa personne. C'est en lui que devait finir l'empire d'Occident.

pereur d'Occident.

CHAPITRE II.

Odoacre détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône.

476. Conquête de l'Italie par Odoacre.

ODOACRE à la tête de plusieurs peuples barbares, en particulier des Hérules, sortis de la Prusse, pénètre en Italie, avec le dessein de s'y établir. On prétend que ses soldats étaient au service de l'empire; qu'ils avaient demandé le tiers des terres, comme une juste récompense; que le refus d'Oreste les révolta; et qu'alors ils choisirent pour chef Odoacre, simple soldat de la garde impériale, homme de basse naissance, mais né pour de grandes choses. D'autres historiens le supposent fils de ce même Edécon qu'Attila avait envoyé en ambassade à Constantinople. Peu importe sa naissance, venons aux faits. Il attaque Pavie, où Oreste s'était renfermé; il prend la ville d'assaut, et fait trancher la tête au

patrice; de-là il vole à Ravenne, Augustule ayant de lui-même quitté la pourpre, il le relègue dans un château avec une pension considérable; il subjugue l'Italie entière, et prend le titre de roi. Un habile conquérant n'avait qu'à paraître : cette révolution rapide était devenue inévitable. Genséric lui céda la Sicile, à l'exception de Lilybée; se réservant les droits de souveraineté et un tribut annuel.

Observation sur la chûte de l'empire.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident, douze cent vingt-neuf ans après la fondation de Rome. « Rome s'était agrandie, » dit Montesquieu, parce qu'elle n'avait » eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand » l'autre avait été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations » l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent » partout » Nous avons observé en plusieurs endroits les causes particulières qui préparaient de loin sa chûte.

Odoacre gouverne avec sagesse.

Les peuples gagnèrent au changement de maître. Odoacre leur procura l'abondance et la paix. Il conserva les lois, les magistratures, la forme de gouvernement; il diminua les impôts. Quoique arien, il honora de saints évêques, et ne causa aucune inquiétude aux catho-

liques. C'est un spectacle intéressant de voir des barbares faire chérir leur domination, après que tant de Romains ont régné ou en barbares ou en imbécilles. Le conquérant eut même la politique de renvoyer à Zénon les ornemens impériaux, et de lui demander la dignité de Patrice, comme ayant été choisi par le sénat pour défendre l'Occident. Par-là il pouvait plus facilement gagner les cœurs du peuple vaincu. L'empereur répondit aux députés d'Odoacre de s'adresser à Népos, légitime souverain ; et cependant il donna le titre de *Patrice* à Odoacre, dans une lettre qu'il lui écrivit, lettre dictée sans doute par la crainte.

Il demande le titre de patrice à Zénon.

Ce lâche empereur, autant par ses perfidies que par sa stupidité et sa faiblesse, s'attira la haine et le mépris des Ostrogoths, établis soit en Pannonie, soit en Thrace ; dangereux confédérés, toujours ennemis, dès qu'on leur fournissait quelque prétexte de révolte. Ils avaient pour rois deux Théodorics ; le premier, surnommé le Louche, le second, l'Amale. Celui-ci était un jeune prince d'un rare mérite. Il avait été élevé à Constantinople, où il fut envoyé en otage presque au sortir du berceau. Fidèle à Zénon, il avait reçu de lui de grands honneurs,

Zénon s'attire la haine et le mépris des Ostrogoths.

Commencemens du fameux Théodoric.

le rang de patrice, de général, la qualité même de son fils d'armes; espèce d'adoption, par laquelle le père et le fils d'armes s'obligeaient à se secourir mutuellement dans la guerre. Cette coutume des barbares est peut-être l'origine de l'ancienne chevalerie militaire.

Adoption d'armes.

Les deux Théodorics contre l'empereur.

Zénon arma les deux Théodorics l'un contre l'autre, les trahit, les irrita contre lui-même. Des provinces furent ravagées jusqu'aux portes de la capitale. Il acheta toujours la paix, et ne sut jamais la maintenir. Après la mort du Louche, il s'efforça de gagner l'Amale, en lui conférant de nouveaux titres, en lui érigeant une statue, et en lui cédant des terres. C'est par l'estime et la confiance qu'il aurait fallu se l'attacher. Pouvait-on inspirer ces sentimens?

495.

Hénotique de Zénon, pour concilier les théologiens.

Au milieu de tant de périls, Zénon voulut pacifier les théologiens, et ne fit qu'attiser le feu des disputes. Le concile de Chalcédoine étant attaqué par une foule d'enthousiastes, ainsi que le concile d'Ephèse, il publia un édit d'union, appelé l'*Hénotique*, pour établir l'uniformité de croyance; chose plus difficile encore que de se défendre contre les barbares. Par cet édit, il anathématisa Nestorius et Eutichès; il proposa un formulaire de foi, auquel on devait se

conformer. Mais quoique le formulaire fût catholique, les orthodoxes se récrièrent presque généralement. Ils étaient indignés de ce que le prince prononçait sur des matières de foi, de ce qu'il revenait sur les décisions de Chalcédoine. Les querelles continuèrent, produisant toujours les mêmes effets.

Cabales et révoltes.

Le reste du règne de Zénon n'est qu'une suite perpétuelle de troubles et d'horreurs. Sa belle-mère et sa femme conjurent la perte d'Illus, maître des offices, qui l'avait rétabli sur le trône. Illus se révolte et donne le titre d'empereur à Léontius. Théodoric, envoyé contre ces rebelles, remporte la victoire; tous deux ont la tête tranchée. Le roi ostrogoth repoussa ensuite les Bulgares, établis anciennement aux bords du Wolga, qui s'avançaient vers le Danube, et faisaient déjà trembler l'empire. Ce nouveau service fut suivi de nouveaux mécontentemens. Zénon se brouilla bientôt avec son défenseur.

Théodoric demande à conquérir l'Italie.

Théodoric ayant pris les armes, menaça de près Constantinople. On lui proposa une entrevue. Il y demanda la permission de conquérir l'Italie. *Si je réussis*, dit-il à Zénon, *je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si je péris, vous y gagnerez la pension que vous*

êtes obligé de nous payer. L'empereur lui céda ses droits. Les Goths ont toujours regardé cette cession comme absolue et perpétuelle, quoique les Romains prétendissent le contraire. Il est certain que le royaume d'Italie sembla reconnaître la souveraineté de l'empire d'Orient; mais ce fut sans aucune dépendance réelle. Zénon mourut en 491, avant la fin de la conquête de Théodoric.

Il bat trois fois Odoacre.

Ce conquérant, digne d'être mis au nombre des plus grands rois, suivi de presque toute sa nation, vieillards, femmes et enfans avec les soldats, après avoir défait les Gépides, qui lui disputèrent le passage, remporta une première victoire sur Odoacre entre Aquilée et les Alpes Juliennes; une seconde à Véronne; une troisième au bord de l'Adda. Odoacre ne démentit point sa valeur.

Siége de Ravenne.

Voyant ses efforts inutiles, il s'enferma dans Ravenne sa capitale; il y fut bientôt assiégé. Le siége dura deux ans et demi. Le port était fermé; une famine affreuse réduisait les habitans à manger les cuirs. Il fallait périr ou se rendre. On entra en négociation. Odoacre céda Ravenne et toute l'Italie à Théodoric, à condition de partager les honneurs de

la royauté. Quelques jours après, le vainqueur l'ayant invité à un repas, le tua de sa propre main. Cette atrocité fut comme un signal de massacre. Le fils, les parens, les amis du malheureux Odoacre, furent autant de victimes. Ceux qui tâchent de justifier Théodoric, prétendent qu'il avait découvert un complot contre sa personne. Des auteurs sans préventions lui laissent toute la tache d'une perfidie. Elle paraît du moins effacée par un règne éternellement mémorable. Dans toute l'histoire des empereurs, il y a peu de modèles de gouvernement aussi parfait que celui de Théodoric; nous devons en recueillir quelques traits.

494. Théodoric tue Odoacre, mais il règne en grand homme.

CHAPITRE III.

Théodoric le Grand établi en Italie.

Si Théodoric, comme un ancien auteur anonyme l'assure contre toute vraisemblance, ne savait ni lire ni écrire; c'est un prodige de jugement et de sagesse, qu'il ait su gouverner en homme parfaitement instruit. Selon Procope, il ne voulait pas que les enfans goths étudiassent, sous prétexte qu'*après avoir eu peur d'une*

On ne peut croire Théodoric ignorant comme quelques-uns le disent.

férule, ils trembleraient à la vue d'une épée. Mais ces récits sont plus que douteux. Outre qu'il avait passé dix ans de sa jeunesse à Constantinople, où son génie ne pouvait guère manquer de prendre une teinture des lettres, il témoigna trop d'estime aux savans, il leur accorda trop de faveur, pour être soupçonné d'une grossière ignorance. Les premières places furent remplies par Boëce, Cassiodore, et d'autres habiles personnages. Les lettres de Théodoric renferment les plus grands éloges des connaissances humaines. Cassiodore, son secrétaire, l'aurait-il exposé au ridicule de louer avec affectation ce qu'il ignorait? On observe d'ailleurs que Dion Cassius, dans une histoire des Goths qu'il avait écrite, les supposait aussi éclairés que les Grecs; ce qui prouve au moins qu'ils l'étaient beaucoup plus que le reste des peuple barbares.

Boëce, Cassiodore, et autres.

L'Italie, heureuse sous Odoacre, le fut davantage sous le nouveau roi. Les Goths n'eurent que le tiers des terres, et la distribution se fit de la manière la plus douce. Ils furent soumis aux taxes comme les Romains. *Ce n'est pas la force qui doit régner*, disait Théodoric à ses sujets en général; *c'est la justice: vous vivez dans le même empire, vivez*

Il fait le bonheur de l'Italie.

Égalité entre les Goths et les Romains.

amis ; que les Goths chérissent les Romains comme leurs voisins et leurs frères ; que les Romains chérissent les Goths comme leurs défenseurs.

Une sage économie remplit le trésor, et fournit à de grandes entreprises, qui ne furent point à charge au peuple. L'abondance fut telle, que soixante sacs de bled se donnaient communément pour une pièce d'or, évaluée à treize ou quatorze livres de notre monnaie. La sûreté publique permit de voyager sans crainte le jour et la nuit. **Économie et abondance.**

Enfin, la police, les coutumes, les lois romaines subsistèrent. Les Goths y étaient assujettis pour les objets essentiels, en conservant du reste leurs usages. Ils étaient jugés par un comte goth, qui prenait un assesseur romain, si quelque Romain était partie dans le procès. Deux plaideurs avaient pour juges les magistrats de leur nation. *Que les autres conquérans*, dit Théodoric dans une de ses lettres, *pillent ou détruisent les villes de leur conquête : pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plutôt.* Il avait si fort à cœur l'administration de la justice, qu'il fit trancher la tête à des juges, pour avoir différé trois ans le jugement d'un procès. **Législation et justice.**

Le duel defendu. Presque toutes les nations barbares décidaient les différends par le duel. Théodoric proscrit cet usage comme abominable. Il veut que dans les Goths, on reconnaisse l'humanité romaine, jointe à la valeur gothique. Il dit *que ce n'est pas perdre, quoi qu'il en coûte, quand on gagne la vie d'un homme.* Jamais les Romains avaient-ils eu tant d'humanité?

Tolérance pour la religion. Sa conduite, à l'égard de la religion, fut toujours réglée par cette maxime, qu'on trouve dans ses lettres : *Nous n'avons aucun empire sur la religion, parce que la croyance doit être libre.* Partisan de l'arianisme, il honora les catholiques vertueux, il maintint l'ordre et la paix. Symmaque et Laurent se disputaient à main armée le siége de Rome.

Théodoric juge qui est le vrai pape. Il décide d'abord que l'on doit tenir pour évêque légitime celui qui a été élu le premier, et qui a réuni le plus de suffrages. Le schisme continuant, il assemble des conciles pour juger l'affaire; et il emploie son autorité pour l'exécution du jugement en faveur de Symmaque.

Symmaque se justifie, et fait déclarer par un concile le pape impeccable. Dans un de ces conciles, le pape se purgea par serment des accusations qu'on lui intentait, et fit passer en décret un écrit du diacre Ennodius, portant : *Que le saint siége rend impeccables ceux*

qui l'occupent, ou plutôt, que Dieu ne permet d'y monter qu'à ceux qu'il a prédestinés à être saints: preuve frappante de l'empire que prenaient déjà les préjugés les moins raisonnables. Ce décret servit dans la suite de fondement à quelques-unes des prétentions de Grégoire VII.

Politique et alliances de Théodoric.

Peu de politiques ont égalé Théodoric dans l'art de ménager les intérêts d'un royaume, d'en affermir les fondemens, et de prévenir les entreprises de ses voisins. Sans tirer l'épée depuis la mort d'Odoacre, il jouit de sa conquête comme d'un héritage paisible. Il s'unit par des alliances aux barbares dont il était environné. Il épousa la sœur de Clovis, qui, en 486, avait anéanti la puissance romaine dans la Gaule par la défaite de Syagrius. Il donna une de ses filles en mariage au roi des Visigoths, Alaric; une autre, au fils de Gondebaud, roi des Bourguignons; et sa sœur, à Trasamond, roi des Vandales. Loin de fomenter les querelles de ces princes pour les affaiblir l'un par l'autre, et pour s'agrandir à leurs dépens, il s'efforça de leur inspirer la paix, la concorde, l'humanité. Mais l'ambitieux Clovis, malgré ses conseils et ses instances, ayant défait Alaric, et subjugué une grande partie de ses états, il

Il secourt les Visigoths contre Clovis.

envoya une armée au secours des Visigoths ; il sauva les débris de leur monarchie, moins pour se l'approprier que pour mettre des bornes à l'ambition de ce conquérant.

Il emploie des hommes d'un rare mérite.

C'est surtout par le talent de discerner le vrai mérite, par le soin de le récompenser et de l'employer, que ce grand roi assura le succès de ses entreprises. Il eut un favori dans Artémidore, Grec illustre, avec qui il s'était lié à Constantinople; mais un favori sans intrigue, sans flatterie, dont le crédit fut uniquement consacré au bien des sujets. Libérius, inviolablement attaché à Odoacre jusqu'à la révolution, devenu ensuite préfet du prétoire, servit le nouveau souverain comme il avait servi le premier; administra les finances avec une intégrité et une économie admirables ; soumit les barbares au joug de la discipline ; présida au partage des terres, et unit étroitement les deux nations, par une équité dont il y a très-peu d'exemples. Ibas, Tolonic, et les autres généraux, revinrent toujours de leurs expéditions avec la victoire.

Artémidore et Libérius.

Cassiodore.

Enfin, Cassiodore, revêtu de toutes les dignités, questeur (c'était alors ce que nous appelons chancelier), maître des offices (aujourd'hui grand-maître),

patrice, consul, préfet du prétoire, et même général d'armée, Cassiodore, dis-je, signala dans toutes les fonctions sa capacité et sa vertu. *Si la main du secrétaire se montre trop souvent* dans les lettres qu'il écrivit pour Théodoric, *s'il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare*, comme l'observe M. le Beau, c'est une suite de la corruption du goût, dont les génies du premier ordre ne se garantissent point. Mais on n'en doit que plus admirer les principes de cette politique vertueuse, qui dirigeait le principe goth, et qui s'exprimait par l'organe de son ministre. Depuis long-temps la plupart des lois impériales n'étaient, ou que les caprices d'un despotisme dur, avide, superstitieux et insensé, ou que les fausses expressions d'une sagesse idéale, jamais réduite en pratique : les unes faisaient le malheur des peuples, et les autres ne leur offraient que des mots pour soulagement. Il fallait qu'un Goth rétablît ou réalisât les idées de bonne législation et de gouvernement équitable.

Ses lettres sous le nom de Théodoric.

Revenons à l'histoire de l'empire. Elle nous intéressera peu désormais, et nous la réduirons à quelques idées générales jusqu'à Justinien.

ANASTASE.

491. Anastase, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius.

LONGIN, frère de Zénon, aussi méprisable et odieux que cet empereur, se flatta en vain de lui succéder. L'impératrice Ariadne aimait Anastase, *silentiaire* du palais, officier subalterne, et d'une naissance fort obscure. Elle vint à bout de le faire proclamer. Le patriarche Euphémius, qui le haïssait comme Eutichien, l'avait autrefois chassé de l'église; il l'avait menacé même de lui couper les cheveux, et de l'exposer à la risée du peuple. Ce prélat ne consentit à le couronner qu'après lui avoir fait signer une profession de foi, et une promesse de soutenir le concile de Chalcédoine. Peu de temps après, Euphémius se rendit suspect de favoriser les Isaures, qui étaient alors disgraciés et rebelles. Anastase les ayant vaincus, lui envoya dire : *Vos prières en faveur de vos amis n'ont pas été exaucées.* Ensuite il assembla les évêques, accusa devant eux le patriarche; et l'exila, quand on eut prononcé contre lui la sentence de déposition.

Ces préludes annonçaient de nouveaux troubles au sujet des matières ecclésiastiques, dont les empereurs se mêlaient avec trop peu de jugement. Une faute encore plus insigne était de prendre parti pour une des factions que la fureur des spectacles avait produites. Les *verts*, les *bleus*, les *rouges* (on distinguait par les couleurs les cochers du cirque et leurs partisans), s'acharnaient les uns contre les autres, comme autrefois les partis de Marius et de Sylla, lorsqu'il s'agissait de la liberté romaine et de l'empire du monde. Anastase, au lieu d'étouffer avec sagesse des haines aussi funestes qu'extravagantes, favorisa une des factions, et les rendit par conséquent plus furieuses. Il y eut d'horribles massacres, dans l'un desquels périrent plus de trois mille hommes.

Il prend parti dans les factions du cirque.

On peint ordinairement Anastase comme un mauvais prince, dévot, hypocrite, injuste, avare, persécuteur. Son règne offre néanmoins des traits fort louables. Appliqué aux affaires, sans passion pour les plaisirs, économe et bienfaisant, il chassa tous les délateurs de Constantinope; il défendit aux juges de suivre les rescrits particuliers du prince, qui seraient contraires au bien public et au droit reçu; il abolit les combats inhumains des hommes avec les bêtes, et la

Traits de sagesse et de bonté d'Anastase.

vénalité des charges, que l'avarice avait introduite contre les lois : il supprima le *chrysargyre*, détestable impôt qu'on levait avec rigueur sur toute sorte de trafic, dont la mendicité même n'exemptait point, et dont le fisc tirait des trésors. On établit à Edesse une fête pour célébrer l'abolition du chrysargyre.

L'empereur avait dompté et puni les Isaures. Il fut moins heureux contre les Perses. Depuis l'expédition malheureuse de Crassus, la haine subsistait entre ce peuple et les Romains, sans qu'aucun traité pût l'éteindre. Pérose, roi des Perses, venait de mourir dans une guerre contre les Huns Nephtalites, qu'il avait irrités par une lâche perfidie. Son fils Cabadès avait été détrôné, parce qu'il abolissait les coutumes de la nation, jusqu'à vouloir rendre les femmes communes. Rétabli ensuite, et profitant de sa disgrace, il prit un meilleur système de gouvernement. Les Arméniens, qu'on voulait soumettre, quoique chrétiens, au culte des Perses et à l'adoration du feu, s'étaient révoltés : Cabadès les pacifia, en leur rendant la liberté de religion. Son activité guerrière se tourna contre les romains.

Cabadès roi de Perse, chassé et rétabli.

Guerre avec les Perses,

Anastase ayant refusé une somme qu'il exigeait, il prit les armes, et força la

fameuse ville d'Amide, contre laquelle Sapor avait échoué. Il y entra par une tour que des moines ivrognes gardaient ou plutôt devaient garder : selon quelques auteurs, les moines lui en ouvrirent l'entrée par trahison. L'empereur envoya contre lui des généraux, dont la mésintelligence devint une source nouvelle de disgraces. Amide fut assiégée sans succès. On acheta enfin la paix pour une grosse somme d'argent. Le traité fut conclu en 504, après trois années de guerre. Les ennemis rendirent Amide ; elle n'avait plus de subsistance que pour sept jours, lorsque les Romains qui l'assiégeaient, achetèrent cette paix honteuse. *

suivie d'une paix honteuse.

505. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie.

La même année, l'empire essuya un malheur non moins humiliant. Théodoric s'empara de la basse Pannonie ; et Pitzia, un de ses généraux, avec deux mille cinq cents hommes, y remporta une victoire complette sur les troupes d'Anastase. La harangue qu'il fit à ses soldats avant la bataille, mérite d'autant mieux d'être rapportée, qu'elle ne ressemble

* Le nom de *Romains* se donne communément aux Orientaux, jusqu'aux temps de Charlemagne, temps où le nom d'empire *Grec* fut en usage.

point aux harangues étudiées des historiens. C'est l'expression forte et naïve du sentiment. *Camarades*, leur dit-il, *vous connaissez votre roi ; nos ennemis le connaissent aussi : ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez. Il vous voit, quoique absent ; aucune des belles actions que vous allez faire, ne lui sera inconnue.* Ce général défendit d'enlever les dépouilles, et laissa les morts avec leurs armes, pour prouver que la gloire seule excitait le courage de la nation gothique. Les Goths paraissent ici des Spartiates.

Harangue de leur général.

Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople.

Tant de victoires des barbares faisant craindre de nouvelles entreprises, l'empereur exécuta le projet d'une muraille qui pût arrêter leurs incursions. Elle s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, dans un espace de quatre cent vingt stades, ou dix-huit lieues, éloignée d'environ treize lieues de Constantinople, large partout de vingt pieds, et flanquée de tours. Un si grand ouvrage était moins utile qu'imposant : partout où il s'en est fait de pareils, à la Chine en particulier, ces immenses remparts, trop difficiles à garder, n'ont pu arrêter les invasions. Anastase se vengea faiblement de Théodoric, en envoyant une

flotte insulter les côtes d'Italie, et en décorant Clovis du titre de patrice, ou, selon quelques auteurs, de consul. Clovis ne combattit pas pour les Romains; Théodoric équipa une flotte qui arrêta leurs pirateries.

La première guerre de religion va s'allumer sous ce prince.

Les querelles théologiques avaient ensanglanté plusieurs fois l'église, ennemie du sang; mais on ne connaissait pas encore les guerres de religion. Cet horrible fléau, que tant de bouches chrétiennes ont déploré avec éloquence, devait naître du fanatisme des sectes et de l'entêtement des partis, des préjugés les plus contraires à l'évangile, et des passions les plus funestes à la société. Nous en allons voir le premier exemple. Anastase favorisait les eutychiens; il irritait par-là les catholiques, dont le zèle n'était pas toujours sans aigreur. Les papes avaient excommunié Acace, ancien patriarche de Constantinople, qui avait communiqué avec des prélats hérétiques, ou suspects d'hérésie. Le condamnation d'Acace était devenue une preuve nécessaire de catholicité, comme autrefois la condamnation de saint Athanase était censée une preuve certaine d'arianisme. Anastase se trouvait brouillé avec le saint siége, parce qu'il refusait d'y souscrire, et d'abandonner l'*hénotique* de Zénon.

Il s'était brouillé avec les papes, en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace.

Il voulait qu'on n'inquiétât personne au sujet du concile de Chalcédoine. On respectait peu sa volonté. Moins on la respectait, plus il s'exposa par des coups d'autorité absolue.

Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius.

Un jour, il envoya demander au patriarche Macédonius l'acte par lequel, en montant sur le trône, il s'était obligé à maintenir la foi du concile; acte qu'il disait flétrir la majesté impériale. Macédonius refusa de le rendre. L'empereur, après avoir dissimulé quelque temps, transféra aux eutychiens le droit d'asyle, dont jouissait l'église de Macédonius. Alors s'enflamme l'esprit de sédition.

Légions de moines.

Deux cents moines de Syrie viennent exprès pour chasser le patriarche. Une autre légion de moines accourt de la Palestine pour le défendre. On s'insulte jusques dans le sanctuaire. Anastase fait enlever les actes du concile de Chalcédoine, qu'on refusait de lui remettre: il les déchire et les jette au feu. Macédonius, accusé de crimes infâmes par deux imposteurs, se justifie en prouvant qu'il est eunuque. On ne laissa pas de l'exiler.

514. Anastase est insulté comme hérétique.

Les séditions deviennent plus violentes de jour en jour. L'empereur est insulté publiquement, comme hérétique; ses statues sont renversées; un moine et une religieuse qui avaient sa confiance, sont

poignardés l'un et l'autre, et leurs cadavres traînés par les rues. Des coups de rigueur augmentent la rage populaire. Enfin Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, s'annonce pour le vengeur de la foi, en levant contre le prince une armée de soixante mille hommes. Il force la grande muraille, et campe aux portes de Constantinople. Guerre ouverte.

Proclus, physicien d'Athènes, (différent du philosophe platonicien dont les ouvrage subsistent) était venu servir Anastase. On raconte qu'il brûla la flotte ennemie, ou avec des miroirs ardens, ou avec une poudre inflammable composée de soufre. Il est certain que la flotte fut brûlée; que Vitalien fit de nouveaux préparatifs; qu'Anastase lui promit de réformer tout ce qu'il avait fait contre la catholicité, et qu'ayant obtenu la paix à ce prix, il éluda ses promesses. Proculus sauve Constantinople.

Ce prince mourut trois ans après, en 518, presque nonagénaire. Les uns disent qu'il fut tué d'un coup de foudre; les autres, qu'il tomba en démence par punition divine. Son nom fut effacé des diptyques * : et Nicolas I, dans une de Mort de l'empereur.

* Les diptyques étaient une espèce de registres publics. Il y en avait de profanes et

ses lettres, le compare aux Nérons et aux Dioclétiens, quoiqu'il ait été plutôt aveugle que sanguinaire.

Maux que produisirent les hérésies.

Nous ne pouvons trop l'observer : l'ignorance des princes en matière de religion leur faisait commettre des fautes énormes et fatales, mais d'autant moins étonnantes que la division agitait l'épiscopat. Sans cette division qui jetait l'incertitude dans les esprits, et qui enflammant l'ardeur de la controverse, détournait nécessairement de l'étude et de l'exercice de la morale, on aurait recueilli en paix les fruits du christianisme. Quelle idée sublime et consolante il donnait de la divinité! quelle confiance en sa justice et sa misericorde infinies! quel encouragement aux admirables vertus! La religion n'inspirait que mépris des vanités terrestres, et respect pour les devoirs de l'humanité; que haine des vices et indulgence pour la faiblesse du prochain; que patience invincible dans le malheur, et bonté compatissante pour les malheureux; en un mot, que tendre charité et courage héroïque. Elle devait

---

de sacrés. Dans les premiers, on inscrivait les noms des consuls et des magistrats; dans les autres, ceux des personnes considérables pour qui l'on devait prier au sacrifice.

tout perfectionner, tout sanctifier jusques dans la vie commune et sociale. Pourquoi donc tant d'excès et d'égaremens sous prétexte de religion? c'est que l'hérésie, reproduite sous mille formes diverses, ne cessant d'alarmer la foi par ses subtilités et ses sophismes, absorba dans la dispute presque toute l'énergie des ames. La dispute engendra les haines; des haines naquirent les excès: plus on s'épuisa en paroles et en cabales, moins les vertus eurent de force et d'action. L'exemple des saints évêques n'était point suivi de la multitude. Les princes, les peuples furent saisis d'un vertige presque général: l'église fut déchirée, l'Etat plein de dissensions intestines. Et voilà une des principales causes des calamités que l'histoire mettra continuellement sous nos yeux.

JUSTIN.

Fin du règne de Théodoric.

518. Justin, homme de néant, parvient à l'empire.

JUSTIN, successeur d'Anastase, était un soldat de fortune, né en Thrace dans la misère, ne sachant ni lire ni écrire, mais zélé catholique, et assez intrigant pour supplanter ses rivaux. Il distribua en son propre nom l'argent qu'il s'était chargé de distribuer pour un autre. Il fit sacrer évêque un certain Jean, que des factieux avaient revêtu de la pourpre. Trois neveux d'Anastase furent totalement oubliés.

Le peuple fait la loi aux évêques.

Des affaires de religion remplissent ce règne: Justin se déclara d'abord pour les orthodoxes, qui dominaient à Constantinople. Le peuple exigea, en poussant des cris séditieux, qu'on flétrît la mémoire des manichéens, et même qu'on exhumât leurs cadavres; (l'imputation de manichéisme tombait sur Anastase lui-même,) qu'on établît une fête en l'honneur du concile de Chalcédoine; (elle se solemnise dans l'église grecque;) qu'on rappelât des évêques exilés; qu'on inscrivît les noms de quelques autres

dans les diptyques, etc. Le patriarche ne put commencer le sacrifice qu'après avoir obéi au peuple; et quarante évêques confirmèrent tout ce que le peuple avait ordonné. Tant les affaires les plus sérieuses dépendaient alors de la multitude.

Justin commande à son tour la soumission au concile de Chalcédoine; il exclut par une loi les hérétiques de toute charge, et même du service militaire; il réconcilie l'église d'Orient avec l'église Romaine, dont elle était séparée depuis trente-quatre ans, c'est-à-dire, depuis que le Pape Félix avait condamné Acace. Le pape Hormisdas fait effacer des diptyques les noms des patriarches Euphémius et Macédonius, ardens catholiques, à qui l'on reprochait de n'avoir pas voulu flétrir Acace leur prédécesseur. Justin, zélé catholique.

Un nouvel édit condamne au bannissement les manichéens, et porte que ceux qu'on découvrira dans la suite, auront la tête tranchée. Il confirme aussi la loi précédente contre les hérétiques en général, auxquels il associe les païens, les juifs, les samaritains. On oubliait que leur secours pouvait devenir nécessaire. Loi contre les hérétiques, Juifs, etc. qu'on exclut même du service militaire.

Un sarasin chrétien dit, en ce temps-là, à un prince de sa nation, qui persécutait le christianisme : *Pense que nous étions* Mot remarquable d'un Sarasin.

chrétiens avant d'être tes sujets. Je ne connais personne assez puissant, pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois; et s'il en faut venir aux coups, mon épée est aussi longue qu'une autre. Cette audacieuse menace fait sentir à quoi s'exposaient les princes, par des violences que Constantin lui-même avait sagement évitées.

504. Théodoric se plaint de l'intolérance.

Quoique Justin eût excepté les Goths de son édit, Théodoric fut indigné qu'on refusât aux ariens la tolérance qu'il accordait aux catholiques. Il représenta fortement par lettres à l'empereur, que les princes n'ont aucun droit sur les esprits; que leur puissance est bornée à la police extérieure; qu'ils ne peuvent punir que les perturbateurs de l'ordre public. Justin répondit que, sans gêner les consciences, il pouvait employer à son service ceux qu'il jugeait à propos; que l'ordre public exigeait l'uniformité du culte; que par conséquent ceux qui ne s'accordaient point avec lui dans la croyance, il avait droit de leur fermer les églises.

Il envoie le pape Jean menacer Justin.

Théodoric, nullement satisfait de ces raisons, mande à Ravenne le pape Jean. Il lui ordonne d'aller à Constantinople, et de déclarer à Justin que, s'il ne remet

pas les ariens en possession de leurs églises, et qu'il leur refuse une entière liberté de religion, les catholiques seront traités en Italie selon le droit de représailles. La commission était dure: le pape obéit en apparence. Mais arrivé à Constantinople, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs (c'était le premier pontife romain qu'on y avait vu), il s'occupa beaucoup des prérogatives de son siége; et loin de faire restituer aux ariens leurs églises, il les consacra lui-même pour les catholiques. Théodoric, à son retour, le punit par la prison. Il mourut, et on l'honore comme martyr. Selon Fleury *, il s'était acquitté fidèlement de sa commission: « car ayant représenté à l'empereur Justin le péril auquel était exposée l'Italie, il obtint ce qu'il demandait, c'est-à-dire, que les ariens demeureraient en liberté. » Ce récit paraît peu exact **.

Le pape remplit mal sa commission, et en est puni.

Pendant la négociation de Constantinople, Théodoric, âgé de soixante-huit ans, offensé des murmures des catholiques; soupçonnant des projets contraires

Théodoric devient ombrageux contre les catholiques.

---

* *Hist. Ecclésiast. l.* 32.

** Voyez l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie.*

à sa couronne, devint ombrageux, et se laissa surprendre par la calomnie. Le patrice Albin fut accusé d'intelligences criminelles avec l'empereur. Boëce, philosophe chrétien, illustre par ses dignités et par sa conduite, ne doutant point de l'innocence du patrice, dit tout haut : *Si Albin est coupable, je le suis moi-même avec le sénat.* Les ennemis du philosophe eurent soin d'interpréter ces paroles, comme une preuve de conjuration. Trois témoins subornés déposèrent contre lui. Enfermé dans un château, il y composa la *Consolation de la Philosophie,* ouvrage pieux où Théodoric est quelquefois maltraité, et qui pouvait rendre suspecte la fidélité de l'auteur. La conduite du pape ambassadeur augmenta la défiance du roi. Boëce et son beau-père Symmaque, tous deux consulaires, furent mis à mort.

Boëce et Symmaque sont mis à mort

Tristes effets des haines de religion.

Il est affreux de voir les dernières années du règne de Théodoric troublées par de cruels soupçons, et ternies par des exécutions peut-être injustes. Effet déplorable des dissensions religieuses! Les catholiques partageaient avec les ariens tous les avantages d'un bon gouvernement. Ils se livrent néanmoins à l'inquiétude; ils donnent des sujets de défiance : et un roi si sage tombe dans les pièges

des délateurs ! et un roi si modéré finit par faire périr deux hommes illustres qu'il honorait de son estime et de ses bienfaits !

On ne peut guère douter que Théodoric ne les crût coupables. Cependant un repentir profond lui serra le cœur; et il tomba dans une noire mélancolie, dont il mourut âgé de soixante et quatorze ans. Athalaric, son petit-fils, né de sa fille Amalasonte, lui succéda. C'était un enfant; mais Amalasonte pouvait gouverner en grand roi; princesse éclairée, savante, vertueuse, capable de toutes les affaires, ausssi digne d'amour que de respect. Tant qu'elle tint les rènes de l'Etat, on crut voir encore Théodoric sur le trône. Elle prit un soin particulier de l'éducation de son fils. *Ce qui distingue*, disait-elle, *les nations policées des barbares, c'est l'estime des lettres et de ceux qui les cultivent et les enseignent.* Si les gens de lettres ne méritent pas tous cette estime, la honte des uns doit relever la gloire des autres.

526. Mort de Théodoric.

Sa fille Amalasonte.

Pour ne point mêler des choses disparates, nous avons différé le récit d'un petit nombre de faits intéressans, que présente le règne de Justin. Zathius, roi des Lazes, dans l'ancienne Colchide, était venu se faire couronner à Constan-

Cabadès veut faire adopter par Justin son fils Chosroès.

tinople, quoique le roi de Perse prétendît avoir sur lui des droits de souveraineté. Cabadès fut sur le point de recommencer la guerre à ce sujet. Il changea de résolution; il voulut faire adopter par l'empereur, son troisième fils, nommé Chosroès, auquel il destinait la couronne. Cette étrange proposition inspira de justes inquiétudes. On craignit qu'un Perse ne devînt héritier de l'empire. On répondit que l'usage ne permettait d'adopter les étrangers que par les armes, cérémonie qui ne donnait aucun droit à la succession. Chosroès était en marche pour Constantinople, quand cette réponse imprévue irrita les Perses. La guerre commença; les ennemis s'emparèrent de l'Ibérie, à l'orient de la Lazique, dont le roi s'était mis sous la protection de Justin. Celui-ci mourut sur ces entrefaites en 527.

Le refus de l'empereur cause une guerre.

Justin meurt.

Justinien, son neveu, déclaré auguste.

Il venait de déclarer auguste Justinien, son neveu, qui dès le commencement de ce règne, avait assassiné Vitalien, après lui avoir juré une amitié fraternelle; et qui, en favorisant la faction *bleue*, lui avait inspiré l'audace de braver les lois, de commettre en plein jour les plus grands crimes, et de se faire un jeu de l'assassinat. Ces premières actions de Justinien n'annonçaient rien moins qu'un sage lé-

gislateur. Cependant il est célèbre surtout par ses lois ; et les éloges de jurisconsultes enthousiastes l'auraient, pour ainsi dire, déifié, si dans ses lois même et dans son gouvernement, on ne voyait des marques fréquentes de faiblesse, d'imprudence, d'injustice et de tyrannie. La grandeur romaine va paraître sortir de ses ruines : deux généraux la releveront par leurs victoires ; mais ce sont les derniers efforts d'un mourant, qui retombera bientôt sans vie, épuisé par ses efforts, comme par un long dépérissement.

entreprises ne couvrira pas toujours la petitesse d'esprit de Justinien, ni les fautes de son gouvernement.

Un prince supérieur épousera-t-il jamais une fille de théâtre, souillée de vices, et joignant la hauteur à l'infamie? C'est ce qu'avait fait Justinien en faveur de Théodora, *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée*, dit-il dans une de ses lois. Il avait obtenu ou arraché le consentement de son vieux oncle à ce mariage. Trois cent vingt mille livres pesant d'or, qui restaient dans l'épargne, se perdirent bientôt par les dissipations de la cour.

Son mariage honteux avec Théodora.

Dissipation de finances.

Il se piquait de théologie, et ce fut un nouveau malheur pour l'Etat. On ne peut lui savoir gré du zèle qu'il exerça d'abord contre les hérétiques, puisqu'il finit par tomber dans l'hérésie et par persécuter les orthodoxes. La jalousie de l'opinion l'animait plus que l'amour de la vérité. Aux lois de ses prédécesseurs, il ajouta la peine de mort pour ceux qui ne seraient pas soumis aux dogmes. Païens, juifs, hérétiques, fuyaient de toutes parts, en le maudissant; d'autres plus furieux se donnaient la mort; des montanistes en Phrygie mirent le feu à leurs églises, et s'y brûlèrent; les samaritains se révoltèrent au nombre de cin-

Zèle violent de Justinien.

Maux qui en résultent.

faisaient pénitence à Pâques. Comment compter sur une pareille pénitence ? Il punit le blasphème aussi sévèrement que le crime contre nature ; il défendit les jeux de hasard, comme une occasion de blasphème. Il bannit ceux qui faisaient trafic de prostitution, et établit la peine de mort pour ceux qu'on découvrirait dans la suite.

Inutilité de ces lois.

Un législateur prudent aurait d'abord examiné si toutes ces lois pouvaient s'exécuter ; si elles pouvaient réformer les mœurs d'une nation corrompue ; si elles appliquaient aux désordres les remède convenables ; et il aurait craint de faire du mal en cherchant à faire du bien. Effectivement les désordres allèrent toujours croissant ; ce qui ne manque jamais d'arriver, quand les lois irritent les passions, sans leur opposer une barrière suffisante. Ne suffisait-il pas de voir une comédienne sur le trône, pour que les vices publics insultassent au prince réformateur ?

Guerre de Perse.

La guerre de Perse inquiétait Justinien, quoique les Romains eussent remporté quelques avantages sur l'ennemi. Il envoya un ambassadeur chargé de présens et de propositions de paix. Cabadès lui répondit par une lettre arrogante, où il se qualifiait *roi des rois*,

fils du Soleil, souverain de l'Orient; ne donnant à l'empereur que le titre de *fils de la lune, et de souverain de l'Occident.* Bélisaire, né en Dardanie, déjà connu par ses talens et par son courage, battit les Perses près de Dara, en 530. Mais l'année suivante, il perdit la bataille de Callinique, la veille de Pâques. Le jeûne avait affaibli les troupes, il ne voulait point combattre; il pouvait repousser l'ennemi sans rien hasarder. L'ardeur téméraire des soldats, qui accusaient de lâcheté sa prudence, et qui s'emportaient jusqu'à la sédition, le força d'en venir aux mains. Les Perses eurent la gloire de vaincre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, et le plus grand général de l'empire. Bélisaire fut rappelé. Trop vertueux pour être un bas courtisan, il devait éprouver plus d'une fois que de grands services et des triomphes peuvent devenir des titres de disgrace, quand l'intrigue domine à la cour.

Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats.

Il est rappelé.

531.

Chosroès succède à Cabadès.

Les armes romaines furent heureuses en Arménie, et ailleurs. Cabadès mourut, extrêmement affligé de ses pertes. Chosroès son successeur, était bien capable de les réparer. Ce prince décrié par les Grecs, mais que les Orientaux élèvent au-dessus même de Cyrus, fit bientôt

connaître ses sentimens héroïques. Justinien ayant renoué les négociations, il exigea comme conditions de paix, qu'on lui payât onze mille livres d'or; qu'on lui remît des forteresses; que le commandant des troupes de Mésopotamie résidât à Constantinople, non dans cette province. L'empereur promit tout, envoya ensuite contre-ordre, et fut obligé en 553 de conclure un traité humiliant.

Condition qu'il impose à Justinien.

Il avait toujours l'imprudence d'animer les factions du cirque, en prenant parti pour les bleus, contre les verts que l'impératrice Théodora favorisait. Constantinople était partagée entre ces deux factions, auxquelles s'étaient réunies les autres. Leurs sanglantes querelles allumaient partout la discorde, jusques dans l'intérieur des familles, même entre les maris et les femmes: elles produisirent enfin une des plus terribles révoltes qu'on ait vues. Un jour, dans les jeux du cirque, les verts irrités contre l'empereur l'accablent d'injures. Le supplice des auteurs de ce tumulte allume la rage du peuple. Les séditieux demandent qu'on leur livre des ministres détestés, en particulier Tribonien qui vendait la justice, et qui fut depuis l'organe de la législation. Justinien éloigne ces ministres, sans que sa faiblesse désarme une multitude effrénée. Déjà il

532. Révolte de la faction verte.

L'empereur cède et tremble.

se préparait à la fuite. Théodora plus courageuse le retient. *Il n'est pas nécessaire de vivre*, lui dit-elle ; *il l'est de ne pas survivre à son honneur. Un souverain traînant une vie honteuse en exil ne vaut pas un homme mort. Le trône est un glorieux tombeau.* Cette femme si décriée avait du moins une certaine élévation dans l'ame.

Il s'humilie d'une façon singulière.

Le bruit s'étant répandu que l'empereur avait pris la fuite avec Théodora, le peuple court à la maison d'Hypace, neveu d'Anastase; on lève malgré lui, on le proclame auguste. Justinien se montre tout à coup, escorté de ses gardes, le livre des évangiles à la main ; et s'écrie d'un ton dévot qu'il est le seul coupable ; que ses péchés lui ont attiré ce malheur ; qu'il pardonne les offenses ; que personne ne sera puni, si l'on rentre dans le devoir. Le mépris alors irrite davantage la haine. Il se dérobe aux violences en rentrant dans son palais.

Bélisaire accable les séditieux.

Massacre horrible.

Tout était désespéré, si Bélisaire, suivi des principaux officiers avec leurs soldats, n'eût attaqué brusquement les séditieux. Le massacre fut horrible ; trente mille hommes y périrent. Les flammes mirent le comble aux horreurs de cette journée : l'église de Sainte-Sophie et plusieurs autres, des palais

entiers, la salle du sénat, le dépôt des archives, etc., devinrent un tas de ruines et de cendres. Hypace et Pompée son frère furent étranglés en prison; et l'empereur fit publier sa victoire dans tout l'empire. Déplorable sujet de vanité!

CHAPITRE II.

Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Les Vandales corrompus en Afrique.

Sous un prince sérieusement occupé des folies du cirque, et qui n'échappe au danger d'en être la victime que par les massacres de ses sujets, on voit éclore et s'exécuter de très-grandes entreprises, parce que le hasard met autour de lui quelques grands hommes. Telle fut la conquête de l'Afrique par Bélisaire. Les Vandales, depuis Genséric, avaient totalement dégénéré. Ce n'était plus ce peuple intrépide, infatigable, sobre, chaste, sorti du Nord pour écraser tout ce qui se rencontrait devant lui: c'était une nation amollie, dans un climat aussi fertile que brûlant, où les attraits de la débauche se multipliaient au sein du luxe et des richesses.

Fautes qu'avait faites Genséric, suivies de discordes.

Deux fautes de Genséric les avaient exposés à une révolution, dès que les mœurs seraient corrompues. Il avait démantelé toutes les places fortes, excepté Carthage; de peur qu'en cas de guerre, les Romains ne s'établissent dans quelques-unes. Il avait réglé que la couronne passerait toujours au plus âgé de sa race, sans égard à la primogéniture des branches; ce qui pouvait occasionner des troubles et des crimes affreux. Son vaste royaume, comprenant la Corse et la Sardaigne, avec toutes les contrées depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque, ne fut après lui qu'un théâtre de dissolutions et de discordes.

Gélimer usurpateur.

Hunéric, qui lui succéda, fit massacrer ses propres frères et ses neveux, pour assurer la couronne à son fils. Hildéric, successeur d'Hunéric, fut détrôné par Gélimer, arrière-petit-fils du conquérant. Justinien, lié avec Hildéric, écrivit en sa faveur à Gélimer, qui méprisa et les avis et les menaces de l'empereur. Alors on se hâta de conclure la paix avec les Perses; on résolut de porter la guerre en Afrique, et Bélisaire fut chargé de l'expédition.

533.

Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Cet illustre général, n'ayant que dix mille hommes de pied et six mille chevaux, s'embarque au mois de Juin; il aborde en Afrique le troisième mois après

le départ. L'exacte discipline qu'il maintient dans son armée, le fait regarder moins comme un ennemi que comme un libérateur. Il approche de Carthage, sans trouver presque de résistance; il rencontre enfin Gélimer, le bat, le met en fuite; il arrive le lendemain aux portes de la ville, où les rues étaient illuminées pour le recevoir; il ne veut point y entrer d'abord, de peur que les ténèbres ne favorisent la licence du soldat. Le jour suivant, il fait son entrée comme dans une place romaine, sans tumulte, sans la moindre violence, sans que le commerce soit seulement interrompu. Carthage appartenait aux Vandales depuis quatre-vingt-quinze ans.

Ambassade de Gélimer en Espagne.

Gélimer avait envoyé en Espagne demander du secours à Theudis, roi des Visigoths. Ses ambassadeurs, ignorant tout ce qui s'était passé, assuraient qu'il allait écraser une poignée de brigands romains. *Retournez à Carthage*, leur dit Theudis mieux instruit; *informez-vous de l'état de vos affaires.* Ainsi renvoyés, ils arrivent dans le port; ils y tombent au milieu des ennemis. On les conduit à Bélisaire, et ils lui révèlent leur secret.

Tous ses efforts inutiles.

Cependant le roi Vandale rassemblait des troupes, en même temps que ses émis-

saires travaillaient à corrompre les Huns de l'armée romaine. Mécontens d'une discipline rigoureuse, et craignant d'être retenus en Afrique, les Huns promirent de se révolter à la première occasion. Le général découvrit le complot, gagna ces barbares à force de caresses et de vin, leur fit avouer leur perfidie et promettre de la réparer. Il défit à Tricamare une armée de cent mille hommes, dix fois plus nombreuses que la sienne. Gélimer se réfugia sur une montagne inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Réduit à une vie sauvage (car le pays ne produisait que de l'orge et du seigle, et les Maures ne savaient ni moudre ni cuire les grains), il se rendit après trois mois de souffrances. Bélisaire le reçut à Carthage, et le fit garder en attendant les ordres de Justinien.

Il est forcé de se rendre.

534.

Bélisaire imprudemment soupçonné.

Si la prudence avait présidé aux conseils de l'empereur, il aurait senti la nécessité de laisser en Afrique, pour affermir sa conquête, le grand homme qui, dans l'espace de trois mois, venait de détruire la domination des Vandales. Mais l'envie ne s'endormait point à Constantinople. Des officiers même du héros servaient la méchanceté des courtisans. On l'accusait de projets de rebellion. Il ne l'ignorait pas; et Justinien lui ayant

laissé le choix de demeurer ou de revenir, il partit incessamment pour dissiper la calomnie.

On lui décerne le triomphe.

On lui décerna le triomphe ; honneur sans exemple jusqu'alors dans l'empire d'Orient. Après lui marcha Gélimer à la tête des prisonniers. Le malheureux prince répéta souvent ces paroles si convenables à sa fortune : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Justinien lui donna des terres en Galatie, où il passa le reste de ses jours. Sur le revers de ses monnaies fut mise l'effigie du conquérant de l'Afrique, avec ces mots : *Bélisaire la gloire des humains.* Nulle récompense ne pouvait paraître plus glorieuse : il fallait donc se fier à celui qui la méritait.

L'Afrique est mal gouvernée.

Les Maures se soulevèrent dès que Bélisaire fut embarqué. Les autres généraux ne rétablirent le calme qu'après quatorze années de guerre. L'Afrique, horriblement dépeuplée, resta soumise à l'empire, jusqu'à l'invasion des Sarasins, c'est-à-dire, environ cent ans ; et le nom même des Vandales y fut pour jamais anéanti. Justinien la divisa en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byzacène, la Tripolitaine, la Sardaigne, parce que cette île avait fait partie du royaume des Vandales.) Il y traita les ariens, comme

il traitait partout les hérétiques : il parut d'abord ménager les peuples ; mais ses officiers de finance les eurent bientôt ruinés.

Chosroès brave l'empereur.

Chosroès lui envoya une ambassade pour le féliciter, ou plutôt pour le braver, en lui demandant sa part du butin : « car, disait-il, les Romains n'auraient » pas vaincu les Vandales, sans la paix » faite avec les Perses. » De peur d'une rupture, on lui fit de magnifiques présens.

Faste, profusion et audace de Théodora.

Toutes les richesses que Genséric avait enlevées de Rome, étaient une grande ressource pour l'empereur, s'il avait su les employer pour le bien public. Mais le faste seul de Théodora absorbait des trésors immenses. Allant prendre les bains en Bithynie, elle traîna une suite de quatre mille hommes. Elle exerçait un empire si absolu, que jalouse du crédit et choquée de la hauteur de Priscus, secrétaire de Justinien, après avoir tenté inutilement de le perdre par des calomnies, elle osa le faire enlever, et le força de recevoir la prêtrise, sans que l'empereur parût savoir ce qu'il était devenu. Elle prodiguait l'argent aux églises, aux monastères, tandis qu'elle outrageait la religion par ses crimes. La piété de son époux n'était guère plus éclairée.

CHAPITRE III.

Première expédition de Bélisaire en Italie.

C'EST un phénomène rare, que de voir de grandes entreprises exécutées sous un gouvernement faible. Mais les conjonctures se trouvaient si favorables, que la conquête de l'Afrique amena celle de l'Italie. La reine Amalasonte (elle avait pris ce titre dans sa régence,) après avoir gouverné avec une sagesse admirable le royaume de son fils Athalaric, vit ce jeune prince entraîné au vice par ses courtisans. Ils voulaient la dépouiller elle-même d'un pouvoir, dont elle faisait trop bon usage, pour ne pas s'attirer leur haine. Elle fit périr les principaux chefs de la cabale, après avoir eu parole de Justinien, qu'elle trouverait en cas de besoin un asyle à Constantinople.

Amalasonte exposée en Italie à des cabales.

Amalasonte avait surtout à craindre Théodat, neveu de son père Théodoric, préfet de Toscane, dont elle avait réprimé et puni les concussions. Ce furieux promit secrétement à l'empereur de lui livrer la Toscane, pour une somme d'ar-

Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir.

gent, et pour une place de sénateur de Constantinople. Bientôt les affaires changent de face. Athalaric meurt, épuisé de débauches. Amalasonte se flattant de captiver par ses bienfaits Théodat, seul reste de la maison royale, lui procure la couronne, et se réserve l'autorité. Il s'était engagé avec serment à tout ce qu'elle demandait. Elle n'en fut pas moins enfermée, étranglée dans un château. Cassiodore, qui continua ses services auprès de ce prince, parle de lui avec admiration. Le platonisme que Théodat affectait, et quelques apparences de justice, charmèrent peut-être le vieux ministre, naturellement déclamateur. Est-il étonnant qu'un écrivain, d'ailleurs respectable, prenne quelquefois à la cour le ton de la flatterie ?

Cassiodore loue ce prince.

555.

Entreprise de Justinien sur l'Italie.

Justinien saisit avidement le prétexte que lui fournissait la mort d'Amalasonte, pour exécuter ses desseins sur l'Italie. Bélisaire s'empare de la Sicile, tandis que Mondon, autre général distingué, envahit la Dalmatie et prend Salone. Le timide Théodat offre de céder son royaume, pour un revenu de douze cents livres pesant d'or en fonds de terre. Il envoie même le pape Agapet II solliciter la paix à Constantinople. Mais Mondon ayant été tué dans un combat inégal, Théodat

manque à sa parole, pour se précipiter à sa perte.

536. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat.

Bélisaire force Naples après un siége meurtrier de vingt jours. Les Goths, indignés de ce que leur roi ne marche point contre l'ennemi, proclament Vitigès, officier d'une valeur éprouvée. Théodat prend la fuite, on le poursuit, on l'égorge. Vitigès ayant reçu le serment de fidélité du pape Silvère, du sénat et du peuple romain, va rassembler ses troupes à Ravenne. Bientôt on voit Bélisaire aux portes de Rome. Le pape exhorte les Romains à ne pas courir les risques d'une résistance téméraire. Ils se soumettent, avant d'être attaqués; et Rome, détachée de l'empire depuis soixante ans, rentre d'elle-même sous la domination des empereurs.

Bélisaire maître de Rome.

537. Il soutient un siége fameux.

Avec une armée de cinq mille hommes, Bélisaire entreprend de soutenir un siége, dans cette ville immense, contre les Ostrogoths, au nombre de plus de cent mille. Il comptait sur la valeur et la discipline de ses troupes. De petites armées furent toujours les instrumens de ses victoires. D'ailleurs les ennemis ne connaissaient que la guerre de campagne; et ils employaient sans doute pour les siéges, des ingénieurs italiens peu dévoués à leur service. Ce siége, un des plus mémora-

bles de l'histoire, dura un an et neuf jours. Procope en donne une description intéressante, dont les détails ont quelque chose de merveilleux. Vitigès s'étant emparé de Porto, à l'embouchure du Tibre, où il n'y avait point de garnison, les assiégés se trouvèrent dans une extrême disette. Mais les assiégeans ne furent point à l'abri des maladies contagieuses. Bélisaire avait reçu quelques renforts. On convint d'une trève de trois mois : on la viola de part et d'autre. Enfin Vitigès leva le siége, craignant qu'une trahison ne lui fît perdre Ravenne.

Trait singulier de dévotion.

Voici une particularité, qui tient aux mœurs et aux opinions du siècle. Les murailles de Rome étaient ouvertes, du côté de l'église de Saint-Pierre. Bélisaire voulant réparer la brèche, les Romains s'y opposèrent, parce que, disaient-ils, saint Pierre avait promis de la défendre. Les Ostrogoths, très-religieux malgré leur arianisme, n'attaquèrent point de ce côté-là. Le miracle parut si certain, qu'on se fit long-temps un scrupule de rétablir la muraille.

Despotisme théologique de Justinien.

Tandis que les généraux étaient occupés de vastes conquêtes, les matières de religion exerçaient toujours la vanité plutôt que le zèle de l'empereur. Il composait des livres de théologie ; il décidait

en docteur de l'église, et le despotisme donnait du poids à ses jugemens. *Soyez de mon avis*, dit-il un jour au pape Agapet, qui était allé à Constantinople, *ou je vous reléguerai aux extrémités de l'empire*. La plupart des évêques se soumettaient d'autant plus volontiers à ses sentimens, qu'il étendait leur autorité sur les peuples.

Il donne un tribunal aux évêques.

C'est lui qui le premier leur donna un tribunal, comme l'observe M. le Beau, mais sans force coactive. Il voulut que, dans les affaires civiles, les clercs et les moines fussent d'abord cités devant l'évêque; et qu'en matière de crime, on pût s'adresser ou à l'évêque ou au juge séculier; que la sentence d'un juge séculier contre un clerc ne pût s'exécuter sans la permission de l'évêque; en cas de refus, on devait s'adresser au prince. Les évêques et les religieuses furent affranchis des tribunaux laïques, pour quelque cause que ce fût. Il paraît bien que cet empereur ne méritait pas d'être le législateur de l'univers.

Eglise superbe de sainte Sophie.

La superbe église de Sainte-Sophie, brûlée dans la sédition de 532, rebâtie par le zèle de Justinien, serait un monument glorieux à sa mémoire, si elle n'avait épuisé le trésor public. Quand il en fit la dédicace, joignant aux louanges de

Dieu son propre éloge, il dit : *Salomon, je t'ai vaincu.* La voûte était recouverte de longues tables de marbre, sans charpente, pour éviter les incendies. Le sanctuaire était incrusté d'argent : on fait monter le poids du métal à quarante mille livres. Six piliers d'or massif soutenaient l'autel, tout brillant de pierreries. Tant de richesses devaient être un jour la proie des Turcs, et cette superbe basilique devenir une mosquée ! Le nombre des clercs de Sainte-Sophie, fixé par Justinien à quatre cent quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses, augmenta dans la suite jusqu'au nombre de huit cents. Quelles dépenses pour leur entretien ! Parmi beaucoup de moyens honteux que le besoin d'argent suggérait, (car les constructions mettaient le comble aux maux publics,) on en prit un tout propre à produire l'ignorance sans procurer une véritable ressource : on retrancha les pensions des professeurs.

539. Bélisaire assiége Ravenne.

Comme les détails de guerre ne doivent point nous arrêter, suivons rapidement Bélisaire au terme de son expédition d'Italie. Il assiégeait enfin Ravenne, où Vitigès était enfermé avec ses dernières ressources. Les Français offrent à ce prince une armée de cinq cent mille hommes, s'il veut leur céder une partie

de ses états. Il les avait trouvés perfides peu de temps auparavant, lorsque Théodebert, un de leurs rois, s'était montré en Italie; il aima mieux traiter avec les Romains. L'empereur consentit que Vitigès gardât tout le pays au-delà du Pô. Mais Bélisaire, déjà maître de ce pays, et à la veille de tout réduire sous l'obéissance, refusa de signer le traité.

Il refuse la royauté.

Sur ces entrefaites, le feu prend aux magasins de Ravenne. Les Goths craignant de mourir de faim, envoient proposer secrètement à Bélisaire de le reconnaître pour roi. C'était le fruit de l'admiration qu'il leur avait inspirée. » Je » suis sujet de l'empereur, répond-il, et » je ne puis accepter une telle offre sans » son aveu. » Vitigès, informé de la démarche des Goths, lui fait proposer à son tour de lui céder la couronne. Alors ce grand général saisit l'occasion de finir la guerre. Il promet sûreté entière aux ennemis, pour leurs personnes et pour leurs biens, sans s'expliquer sur le reste. On le reçoit dans Ravenne; on ne doute pas qu'il n'accepte la royauté. Ses vues secrètes se découvrirent enfin. Il acquitta sa parole, en traitant les Goths comme des Romains; mais par une politique difficile à justifier, il s'assura de la personne du roi, et l'emmena à Constantinople.

Il s'assure de la personne de Vitigès.

On l'y rappelait sous prétexte de l'opposer à Chosroès, qui préparait de nouvelles hostilités. Ce faux prétexte couvrait mal et la jalousie de l'empereur, et les manèges des courtisans ennemis d'un grand homme.

Grandeur d'ame du général romain.

Rien n'eût été plus facile à Bélisaire, que de s'approprier la couronne d'Italie. Ildebal, que les Ostrogoths revêtirent de la pourpre, (car ils conservaient Pavie et Véronne,) le fit encore solliciter de la prendre : il la refusa de nouveau, incapable de trahir pour un royaume un prince ombrageux, dont il pouvait craindre l'ingratitude. Tout en lui était héroïque, les vertus, encore plus que les qualités militaires. Une nation eût été heureuse de l'avoir pour maître, puisque les ennemis même, tant de fois vaincus par ses armes, désiraient de vivre sous ses lois. Les laboureurs étaient en sureté dans les campagnes, quand il faisait trembler les monarques. *Une armée*, disait-il, *doit protéger les campagnes, non les ravager.* Dans un siècle de corruption et de bassesse, il semblait faire revivre les héros de l'ancienne Rome.

Sa bonté et ses vertus.

Intrigues contre lui.

Mais de vils intrigans étaient plus forts que lui à la cour ; et mieux il servait l'état, plus ils s'acharnaient à sa perte. Tel est souvent le malheur des princes,

qu'obsédés de trompeurs avides et jaloux, qu'ils croient attachés à leur personne et qui n'aiment que la fortune, le mérite disparaît bientôt à leurs yeux, et la vertu même leur devient suspecte. Justinien emploiera presque toujours Bélisaire dans le besoin ; il le trouvera toujours digne de sa confiance : toujours il le récompensera par des disgraces.

CHAPITRE IV.

Guerre de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie.

UNE infinité de villes et de forteresses que Justinien fit construire ou réparer, épuisaient les finances, sans augmenter les forces réelles de l'empire. Elles ne pouvaient suppléer au défaut de discipline, de courage et de sentimens patriotiques. Quand les armées n'eurent plus à leur tête des généraux excellens, tout se sentit de la caducité. Après le départ de Bélisaire, les Goths, comme nous le verrons ailleurs, se rendirent formidables, tandis que Chosroès répandait la terreur dans l'Orient. Faiblesse de l'empire.

Ce prince guerrier voyait avec inquiétude les conquêtes de l'empereur. Quel- 540. Chosroès

pénètre en Syrie, et prend Antioche.

que ardeur qu'eut Justinien à lui inspirer la paix, il reprit les armes, pénétra en Syrie, s'empara d'Hiéraple et de Berée, (Aujourd'hui Alep,) villes fortes où il ne trouva point de résistance. Il assiégea Antioche, la rivale de Rome et de Constantinople; il y entra par escalade, l'abandonna au pillage, et la réduisit en cendres. Les habitans l'avaient insulté du haut des remparts. C'était ce peuple incorrigible, dont Julien avait éprouvé autrefois la malignité et l'insolence.

Les Romains soumis au tribut.

Des envoyés de Justinien, chargés de nouvelles propositions, représentent d'abord à Chosroès l'injustice de cette guerre, entreprise contre la foi des traités. Il répond que Justinien les a violés le premier; il le prouve par des lettres écrites aux barbares pour les exciter contre les Perses. Il exige enfin de l'argent comptant et des sommes annuelles. *Quoi, les Romains seraient tributaires des Perses?* disent les ambassadeurs. *Non*, réplique Chosroès, *vous nous payerez une pension, comme vous faites aux Huns et aux Sarasins, pour défendre vos frontières.* Cinq mille livres pesant d'or, et de plus cinq cents chaque année; tel fut le prix qu'il mit à la paix.

Bélisaire arrête les Perses.

Le traité à peine conclu, fut violé de part et d'autre. Justinien envoya Béli-

saire contre les Perses. Chosroès, avant que d'être attaqué, se rendit aux vœux des Lazes qui, opprimés par l'avarice d'un commandant romain, l'invitaient à les délivrer de la tyrannie, et à les recevoir pour ses sujets. La forte ville de Pétra ne put résister; les Romains perdirent la Lazique. Quelque temps après, le roi de Perse voulant envahir la Palestine, Bélisaire, presque sans troupes, lui persuada par un stratagême qu'il avait une puissante armée; l'ennemi repassa l'Euphrate. Mais ce général ayant été rappelé pour la guerre d'Italie, Martin, son successeur avec trente mille hommes, fut mis en fuite par quatre mille Perses. Ainsi, où ne commandait pas Bélisaire, on n'éprouvait que disgraces et humiliations.

Il est rappelé, les Perses sont vainqueurs.

Déjà l'Italie était sur le point d'être enlevée à l'empire. Les généraux pensaient plus à la piller qu'à la défendre. Un logothète, ou surintendant des finances, que Justinien y avait envoyé comme gouverneur, révoltait les peuples et les soldats, par toutes les vexations d'un financier sans ame et sans probité. Le roi des Ostrogoths, Ildebalde, qui n'avait d'abord que mille hommes à sa suite, forma bientôt une armée nombreuse, et s'empara de tout le pays au-

L'Italie foulée par les Romains.

delà du Pô. Il commit quelques injustices : on l'assassina. Son successeur Evaric fut assassiné de même, parce qu'il parut indigne du trône.

Totila relève les espérances des Goths.

Totila, neveu d'Ildebald, jeune prince comparable à Théodoric, devint roi en 541, et releva les espérances de la nation. Il battit les Romains deux fois. Il traita ses prisonniers avec tant d'humanité, qu'ils devinrent des sujets fidèles. Il répandit l'alarme jusques dans Rome et dans Ravenne. La Lucanie, l'Apulie, la Calabre, Naples même, furent bientôt en sa puissance. Les troupes d'Italie ne recevaient plus de paye, ne vivaient que de brigandages, comptaient pour rien les ordres de leurs généraux. Celles de Totila observaient une exacte discipline. Tout s'explique par la différence des hommes.

Son zèle pour la justice.

Ce héros plein de douceur envers les vaincus, ne voulut jamais faire grace à un de ses meilleurs soldats, convaincu d'avoir violé la fille d'un Romain. *Le malheur de mes sujets*, dit-il, *me pénètre jusqu'au fond du cœur ; mais je leur ferais moi-même le plus grand mal, en laissant les crimes impunis.* Voilà ce que les empereurs auraient dû sentir et pratiquer.

Dans ces tristes conjonctures, les généraux écrivant que l'Italie était perdue, si l'on ne se hâtait de la secourir, Justinien y envoya Bélisaire, mais avec si peu de troupes, que le grand général fut obligé de se tenir à Ravenne. Il écrivit à l'empereur : « Je suis venu dans ce pays » sans hommes, sans armes et presque » sans argent. Les troupes que j'y ai » trouvées, souvent vaincues par l'ennemi, le craignent et sont accoutumées » à mépriser les ordres de leurs chefs : » elles refusent de m'obéir. On leur doit » plusieurs années de paye ; ce qui nous » empêche d'employer sur elles toute » notre autorité. Si vous n'avez voulu » qu'envoyer Bélisaire en Italie, Bélisaire est au milieu de l'Italie. Si votre » dessein est qu'il subjugue vos ennemis, » envoyez-lui les secours absolument » nécessaires. »

544. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes.

Siége de Rome.

Cependant Rome est assiégée par les Ostrogoths. Ils prennent une flotte qui amenait des provisions de Sicile. La famine met les assiégés au désespoir. Deux commandans avides, loin de chercher des remèdes à la misère publique, en profitent cruellement pour vendre à un prix excessif le blé qu'ils cachaient dans des souterrains. Un boisseau se vend jusqu'à sept pièces d'or, environ cent livres

de notre monnaie. En vain Bélisaire, qui avait reçu quelques secours, s'efforce de faire entrer un convoi dans Rome. Ses ordres sont mal exécutés; le convoi tombe entre les mains de l'ennemi, et Rome se voit sans ressources.

546. Totila prend Rome, et épargne les Romains.

Des Isaures, sortis de la ville, procurent au roi goth la facilité de s'emparer d'une porte. Il entre; la garnison prend la fuite: il défend de tuer aucun Romain. Vingt-six soldats et soixante autres personnes seulement avaient déjà perdu la vie: tout le reste fut sauvé. Totila manda les sénateurs, et leur reprocha d'avoir trahi une nation dont ils n'avaient reçu que des bienfaits. Il leur mit devant les yeux le sage gouvernement de Théodoric et d'Amalasonte, comparé aux dernières vexations. *Vous avez été*, leur dit-il, *bien payés de votre perfide ingratitude: un nouveau maître vous a écrasés d'impôts, malgré les horreurs de la guerre, et ses financiers vous ont fait plus de mal que vos ennemis.* Ces raisons étaient sans réplique, mais les Romains trop aveugles pour en profiter.

Justes reproches qu'il leur fait.

Il renonce au projet de la détruire.

Ne pouvant conserver Rome, parce qu'il destinait ses troupes à d'autres expéditions, Totila voulait la détruire. Bélisaire lui représenta par lettre, qu'il ternirait l'éclat de sa renommée, en rui-

nant la plus superbe ville du monde. *On s'immortalise, on sert la société, en fondant des villes*, lui marquait le général : *en les détruisant, on se déclare l'ennemi des hommes, on se déshonore à jamais.* Le roi le remercia de ses avis, lui promit d'y avoir égard, et sortit de Rome, après en avoir dispersé les habitans. Bientôt Bélisaire s'en remit en possession. Les Goths l'y attaquèrent. Quoique les murailles fussent très-mal réparées, il eut la gloire de défendre la ville contre Totila, et de le repousser, malgré de vigoureuses attaques. Ce prince battit d'autres généraux, prit d'autres places, en particulier Pérouse, qui soutint un siége de sept mois.

Bélisaire y rentre et s'y défend.

548.

Manquant de secours, il retourne à Constantinople.

Bélisaire avait quitté l'Italie, après y avoir été cinq ans abandonné à lui-même, témoin des succès de l'ennemi, hors d'état de soutenir son ancienne réputation. Justinien ruinait l'empire en bâtimens inutiles, et croyait faire beaucoup en accordant une poignée de soldats au général. De mauvais officiers, des troupes sans paye, sans munitions, étaient les seuls instrumens avec lesquels il fallait vaincre un jeune roi intrépide, prudent, actif, adoré, et dont les forces croissaient à proportion de ses victoires. Si Bélisaire n'avait pas obtenu la permis-

sion de retourner à Constantinople, il risquait d'être bientôt écrasé par Totila. Il remporta d'Italie de grandes richesses, fruit des contributions exigées dans le pays. Sa mémoire ne peut se laver de cette tache, qu'en supposant, ce qui est peu vraisemblable, que dans l'extrême besoin où le laissait Justinien, il s'était cru obligé d'amasser de toute main pour le service du prince.

Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées.

Justinien et Totila cherchent à s'attacher les Français.

Depuis douze ans, les Goths avaient cédé aux Français leurs possessions dans la Gaule : elles s'étendaient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, et depuis la Méditerranée jusqu'au royaume des Bourguignons. Justinien, prétendant que ces provinces appartenaient à l'empire, et voulant s'attacher une nation déjà très-puissante, confirma authentiquement la cession faite aux Français. Totila, non moins empressé à les mettre dans son parti, demanda en mariage la fille de Théodebert, roi d'Austrasie. Ce prince répondit : *Que sa fille devait avoir un roi pour époux, et que Totila n'était point roi d'Italie, puisqu'il n'avait pu conserver Rome.*

Théodebert en Italie.

Théodebert s'empara des Alpes ; il étendit ses conquêtes dans la Ligurie, et jusques dans la Vénétie. Choqué néanmoins de ce que l'empereur prenait le

titre de *vainqueur des Français et des Allemands*, il convint avec le roi goth d'un partage. Il voulait porter lui-même la guerre dans l'empire d'Orient; mais une mort prématurée rompit le cours de ses entreprises.

Enfin Totila, sensible au reproche que lui avait fait Théodebert, reprend Rome, et s'occupe du soin de la repeupler. De-là il passe en Sicile; il se proposait de la conquérir, il ne fit que la ravager, et revint avec de riches dépouilles. En même temps la Thrace était menacée par les Lombards, établis dans la Pannonie et la Norique; par les Gépides, établis à Sirmium et dans la Dacie; par les Hérules, établis dans la Mésie; et surtout par les Esclavons, qui devenaient redoutables depuis le commencement de ce règne. C'était un peuple nombreux et féroce, sorti de la Sarmatie septentrionale, répandu ensuite vers les Palus-Méotides et la Vistule, et qui, s'avançant sur les traces des Vandales, s'était fixé entre la Vistule et le Niester. Les Antes, distingués parmi eux, que l'on a confondus avec les Bulgares ou avec les Abares, s'étaient établis vers le Danube.

549. Rome encore prise par les Goths.

Ces Esclavons, grands, robustes, infatigables, habitant des cabanes isolées,

Les Esclavons surtout

sont redoutables. méprisant l'agriculture, uniquement occupés de la guerre, infiniment jaloux de la liberté, généreusement hospitaliers malgré leur caractère farouche, firent une incursion terrible en Thrace et en Illyrie. Quoique alors en petit nombre, ils inspirèrent tant de terreur par leurs ravages et leurs cruautés, que Justinien envoya Germain, son neveu, pour les combattre. La réputation du général les repoussa. Germain, qui devait remplacer Bélisaire en Italie, et dont les vertus avaient résisté à la corruption de la cour, mourut subitement. Les Esclavons repassèrent le Danube, battirent plusieurs généraux, s'avancèrent à une journée de Constantinople, furent contraints de se retirer, mais n'en devinrent que plus furieux.

551. Justinien achète une trêve avec Chosroès.

Pour comble de maux, la guerre avec les Perses, suspendue par une trêve de quatre ans, se ralluma dans la Lazique. Les Romains d'abord vainqueurs perdirent leur avantage. Justinien acheta une nouvelle trêve, et Chosroès lui imposa les conditions. Au lieu de paiemens annuels, il donna toute la somme qu'on exigeait pour cinq ans; il crut par-là éviter la honte de payer une espèce de tribut; raffinement puéril de vanité, digne du génie étroit de ce prince. Deux

moines le dédommagèrent, en apportant à Constantinople des œufs de vers à soie, avec le secret d'en profiter. Le prix de la soie était énorme, et les Perses s'enrichissaient de ce commerce.

Vers à soie apportés de Perse.

Du reste, on ne se méprit point sur la conduite de l'empereur : on regarda comme un tribut déshonorant les sommes qu'il donnait aux ennemis du nom romain. On se plaignit hautement que pour onze ans et demi, il avait payé à Chosroès quatre mille six cents livres d'or, équivalent d'un tribut de quatre cents livres. On disait, en un mot, qu'il achetait lâchement la paix, sans que la guerre discontinuât.

Plaintes contre l'empereur.

Autant il se montrait petit devant les Perses, autant se montrait-il intraitable envers les Goths. Totila demanda plusieurs fois la paix, et ne fut point écouté. Ce héros offrait au nom de son peuple de payer tribut, de renoncer à toute prétention sur la Sicile et la Dalmatie, de servir l'empereur dans toutes ses guerres. Il représentait qu'une partie de l'Italie appartenant aux Français, les Goths se contentaient des restes d'un pays entièrement dévasté. Vraisemblablement il eût fait repentir Justinien de ses refus orgueilleux, si Narsès n'avait été mis à la tête d'une bonne armée pour le combattre.

Il rejette les offres de Totila.

CHAPITRE V.

Narsès enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-Chapitres.

Narsès envoyé en Italie.

NARSÈS, grand-chambellan et favori de l'empereur, était un eunuque, fort habile, sans doute dans les manèges de cour puisqu'il était parvenu de l'esclavage au comble de la fortune, mais supérieur à sa fortune par son mérite et ses talens. Le choix d'un tel général semble ne pouvoir s'attribuer qu'à la faveur. Il ne connaissait point la guerre; et treize ans auparavant, ayant conduit un secours en Italie, il avait traversé les opérations de Bélisaire, par une mésintelligence inexcusable.

Moyens qu'il avait de réussir.

Ce choix fut cependant une source de victoires. Narsès affecta de la répugnance, afin d'obtenir tout ce qu'il voulait. On lui ouvrit le trésor; il leva une des plus fortes armées que l'empire eût mise sur pied depuis long-temps. Son extérieur de piété, joint à une sagacité extraordinaire, et à beaucoup de courage et de prudence, à une générosité inépuisable, contribua au succès de ses entreprises. Les soldats le croyaient ins-

piré, et se croyaient invincibles sous ses drapeaux.

Les Français, maîtres de Trévise, de Vicence et de Padoue, lui ayant refusé le passage, il prend la route de Ravenne; il passe près de Rimini, sans perdre le temps à l'assiéger; il marche vers Rome. Totila s'avance contre lui. La bataille se donne dans la plaine de Lentagio (dans le duché d'Urbin): les Goths, inférieurs en nombre, disputent la victoire jusqu'à la nuit; enfin ils prennent la fuite, et laissent six mille hommes sur la place. Leur roi, percé d'un coup de lance, va expirer à Capra. Un corps de Lombards servit très-utilement Narsès. On ne se doutait pas que cette nation pût régner bientôt en Italie. Le vainqueur se rendit maître de Rome, et assiégea Cumes, la plus forte place d'Italie.

553. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures.

Les Goths avaient élu roi Théia, brave capitaine, qui, sans avoir l'humanité de Totila, était digne de le remplacer dans la guerre. Résolu de sauver Cumes, il parvient jusqu'au Vésuve. On livre une seconde bataille. Les deux armées font des prodiges de valeur. Théia, exposé à tous les traits, avait plusieurs fois changé de bouclier. Douze javelots enfoncés dans celui dont il se servait, le forcent à en changer encore; mais en

555. Siége de Cumes.

Théia, successeur de Totila, est tué dans une bataille.

se découvrant la poitrine, il reçoit un coup mortel. Les Goths continuent de se battre avec le même acharnement. Epuisés enfin, ils offrent de mettre bas les armes, pourvu qu'on leur permette de sortir de l'Italie avec leurs effets, qu'on les laisse vivre sous leurs lois, et qu'on les traite en alliés de l'empire. Narsès y consent pour ne pas les réduire au désespoir.

Toute l'Italie conquise.

Cumes, défendue par Aligerne, frère de Totila, résistait à un ennemi si redoutable. Une mine, pratiquée dans l'antre de la Sibylle, renversa des tours et une porte, sans que les Romains pussent pénétrer. Narsès changea le siége en blocus, alla subjuguer la Toscane, prit Lucques après une longue résistance. Enfin Aligerne remit volontairement les clefs de Cumes, aimant mieux obéir aux Romains qu'aux Français et aux Allemands, dont une armée, sous prétexte de le secourir, menaçait l'Italie entière. Bucelin et Leutharis qui les commandaient, furent vaincus. Sept mille Goths, réunis dans Compsa, aujourd'hui Conza, ayant été forcés de se rendre, en 554, la conquête de l'Italie fut terminée.

Les Italiens haïssaient les Ostrogoths par

Ainsi tomba la monarchie fondée par Théodoric, et relevée par Totila, deux princes comparables aux plus grands rois.

La nation gothique, pour laquelle Procope affecte beaucoup de mépris, mérite les éloges et les regrets de quiconque ne se livre point aveuglément aux préjugés. L'arianisme faisait paraître odieux ces Ostrogoths, justes et humains, qui traitaient les catholiques comme leurs frères. Les Italiens, quoique heureux sous leur domination, s'imaginèrent que les catholiques ne devaient point obéir à des ariens. Infidèles à un gouvernement équitable, ils perdirent leur bonheur en changeant de maîtres.

religion, et eurent lieu de s'en repentir.

Justinien, au milieu des grandes affaires de l'empire, dogmatisait toujours, et voulait que ses opinions fussent des règles de foi. Depuis plusieurs années, il avait publié un édit contre les *Trois-chapitres*. On appelle ainsi des ouvrages théologiques de trois auteurs, dont le premier Théodore de Mopsueste, était mort dans la communion de l'église; et les deux autres, Théodoret et Ibas, avaient été admis au concile de Chalcédoine. L'empereur les anathématisa. Il fallut souscrire son édit, sous peine de disgrace. Le pape Vigile, qu'il invita de se rendre à Constantinople, refusa d'abord et consentit enfin de signer. Des évêques d'Occident excommunièrent le pape. Il se rétracta, fut mis en prison,

Affaire des *Trois-chapitres*.

Justinien les condamne, et excite de grands troubles.

s'évada, excommunia les adversaires des Trois-chapitres. Un concile assemblé à Constantinople, et tout composé d'évêques Orientaux, condamna ce que l'empereur avait condamné. Quoique l'Occident fût soulevé contre la décision du concile, Vigile la reçut enfin; mais une multitude d'évêques la rejetèrent pendant plus de cent cinquante ans, surtout ceux d'Istrie et de Vénétie, qui formèrent le schisme d'Aquilée. Avec le temps, l'acceptation de l'église universelle a mis le concile de Constantinople au nombre des écuméniques. Le même esprit de controverse, si pernicieux par son influence dans les affaires d'état et dans l'ordre de la société, agita toujours l'Orient jusqu'à la fin de l'empire. L'Occident, sous la domination des barbares, n'était agité que par la guerre. On peut mettre en question, si leur ignorance ne valait pas mieux que les restes de science dont les Orientaux s'énorgueillissaient.

Concile de Constantinople, qui juge comme l'empereur.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Justinien.

Tout allait mal, parce que le gouvernement était mauvais.

UNE longue peste, d'horribles tremblemens de terre, des guerres continuelles, les barbares toujours armés et entreprenans, les peuples toujours vexés et malheureux : tel est le tableau que présente l'empire de Justinien, malgré les succès de ses généraux. Il croyait se mettre à l'abri des incursions, en payant les ennemis de son empire : l'argent qu'il leur prodiguait lâchement, ne faisait qu'exciter leur avarice et leur audace. Les troupes montaient avant lui à six cent quarante-cinq mille hommes : il les avait réduites à cent cinquante mille, dispersés de toutes parts. Cette réduction, qu'on louerait en d'autres circonstances, doit paraître un mal, dès que les troupes ne suffisaient point contre tant d'ennemis. Encore manquaient-elles de subsistance, les sommes destinées à leur entretien étant la proie des receveurs et l'aliment de leur luxe. On abandonnait le service, lorsqu'il devenait le plus nécessaire. L'empereur se flatta de dé-

sarmer par son zèle inexorable la vengeance divine, à laquelle il attribuait tant de malheurs. Il faisait punir de mort les blasphémateurs et les païens. Mais la religion y gagnait peu, et le mécontentement augmentait toujours.

Incursions des Abares, des Turcs et des Huns.

Deux peuples inconnus jusqu'alors, les Abares et les Turcs, s'étaient avancés de la Tartarie, jusqu'aux frontières de l'empire. Ils envoyèrent des ambassadeurs pour offrir leur alliance, c'est-à-dire, pour exiger des pensions. On leur fit des présens et des promesses; on les trompa : ces barbares apprirent comme tant d'autres, qu'ils pouvaient gagner davantage en attaquant les Romains. L'année suivante (559), une armée de Huns inonda la Thrace. Elle franchit la longue muraille, ruinée en partie par les tremblemens de terre, et nullement gardée; elle fit des courses même aux portes de Constantinople. Tout tremblait jusques sous les yeux de l'empereur.

Bélisaire encore employé et rappelé.

Bélisaire, qu'on ne distinguait plus à la cour depuis dix ans, paraît alors l'unique ressource de la patrie. On le charge de repousser les ennemis. Il les défait, presque sans troupes. L'envie se réveille : il est rappelé aussitôt. Les Huns reviennent sur leurs pas. L'empereur, selon la coutume, les paye pour s'en délivrer.

Ensuite il anime contre eux d'autres Huns, pensionnés depuis long-temps, qui, craignant de perdre leurs pensions, attaquent ces derniers dans leur retraite. Une guerre sanglante s'alluma entre ces barbares. Il se détruisirent les uns les autres avec tant de fureur, que leur nom même disparut comme leur puissance.

Les Huns se détruisent eux-mêmes.

562.

Paix avec les Perses, à des conditions honteuses.

L'essentiel était de conclure une paix solide avec les Perses, ennemis beaucoup plus formidables, soit par les forces de leur empire, soit par les qualités supérieures de leur souverain. Après sept années de négociations, plusieurs fois interrompues, on convint d'une paix de cinquante ans, aussi honteuse que nécessaire à l'empereur. Les principales conditions furent que l'empire paierait aux Perses une pension de trente mille pièces d'or; que Chosroès abandonnerait entièrement la Lazique; qu'il ne donnerait jamais passage aux barbares par les portes Caspiennes; et que les Romains n'approcheraient d'aucune frontière de la Perse. La tolérance fut accordée aux chrétiens; mais à condition qu'ils ne chercheraient point à faire des prosélytes.

Particularités de ce traité.

Ce traité portait des prières à l'Etre suprême, en faveur de ceux qui l'exécuteraient fidélement, et des imprécations en cas d'infidélité. Ainsi le même

Dieu était pris à témoin de part et d'autre. Les deux princes s'écrivirent mutuellement pour ratifier la paix. Parmi les titres fastueux que se donnait le roi de Perse, celui de *géant des géans* paraît tout nouveau. Si quelque chose peut en affaiblir le ridicule, c'est que Justinien semblait un nain devant Chosroès.

Une dame enrichit une église, pour ne pas prêter son argent à Justinien.

On raconte que l'empereur, ne sachant plus où trouver de l'argent, s'adressa en particulier à une femme illustre et fort riche, et la pria de lui en prêter pour le bien de l'état. Anicie (c'est le nom de la dame), demanda du temps; ce temps fut employé à transformer ses richesses en lames d'or, pour en revêtir la voûte d'une église. L'ouvrage fini, elle eut soin de le montrer au prince. *Voilà tous mes biens*, lui dit-elle, *faites-en ce qu'il vous plaira.* Justinien loua sa piété, et se retira fort confus. Grégoire de Tours qui rapporte ce trait, avec de grands éloges de la dame, fait connaître par là une espèce de dévotion, alors très-commune; également prodigue pour les églises et les monastères, et indifférente pour les besoins publics.

Conspiration.

Malgré la caducité de l'empereur, des factieux conspirèrent contre sa vie. Les assassins furent arrêtés sur le point d'exécuter leur attentat. Un crime en amena

un autre. Trois fourbes subornés par les ennemis de Bélisaire, accusèrent ce héros comme auteur de la conjuration. On le tint sept mois prisonnier, dépouillé de ses charges, toujours prêt à subir le dernier supplice. Il se justifia, et regagna les bonnes graces de Justinien. Baronius adopte la fable, aujourd'hui décriée, qui le représente les yeux crevés et mendiant son pain. Il mourut quelques mois avant l'empereur.

Disgrace et fin de Bélisaire.

On reproche à Bélisaire un faible extrême pour sa femme Antonine, fille d'un cocher du cirque, comparable par sa naissance, par ses dissolutions, par sa méchanceté, à l'impératrice Théodora.

Sa femme indigne de lui.

565.

L'empereur devient hérétique.

Il ne manquait plus à la faiblesse de Justinien, que de tomber dans l'hérésie, après avoir tourmenté sans cesse les hérétiques. Sa vanité dogmatique l'y entraîna. Il devint le partisan et le promoteur de la secte des *Incorruptibles*, qui soutenait que le Corps de Jésus-Christ, dès le moment de l'incarnation, était incapable d'altération et de souffrance. Il publia un édit pour établir cette chimère; il exila le patriarche Eutychius et d'autres prélats, contraires à son sentiment; il allait violenter plus que jamais les consciences, lorsqu'il mourut dans la quatre-

Sa mort.

vingt-quatrième année de son âge, et la trente-neuvième de son règne.

Jugemens qu'on a portés de lui.

Une foule d'écrivains l'appellent grand homme, éblouis peut-être par l'éclat des événemens qui l'ont illustré. Un patriarche de Constantinople le canonisa au bout de six cents ans. Mais Evagre, historien contemporain, dit qu'*ayant rempli tout l'empire de troubles et de désordres, il alla recevoir son jugement dans les enfers*. Ce n'est ni à cet auteur ni à ce patriarche, qu'on doit s'en rapporter sur son état dans l'autre monde. C'est à la saine raison à juger de l'estime ou du blâme qu'il mérite en celui-ci.

CHAPITRE VII.

Observations sur la vie et sur les lois de Justinien.

Anecdotes de Procope.

L'HISTORIEN Procope, secrétaire de Bélisaire, élève quelquefois Justinien jusqu'aux nues. Il le diffame, au contraire, par son livre des *Anecdotes*. C'est une satire sanglante, que d'habiles écrivains croient faussement attribuée à Procope, « Mais, selon M. le Beau, quicon-

» que entend la langue dans laquelle il a » écrit, et connaît sa manière fort supé- » rieure à celle de tous les historiens » grecs, postérieurs à Constantin, ne peut » le méconnaître dans cet ouvrage. » Sans examiner ce point de critique, je ne puis mieux instruire le lecteur qu'en citant le célèbre Montesquieu, qui ne révoque point en doute l'authenticité du livre.

Pourquoi Montesquieu les croit véritables.

« J'avoue, dit-il, que deux choses » font que je suis pour l'histoire secrète, » (les Anecdotes.) La première, c'est » qu'elle est mieux liée avec l'étonnante » faiblesse où se trouva l'empire à la » fin de ce règne et dans les suivans. » L'autre est un monument qui existe » encore parmi nous : ce sont les lois » de cet empereur, où l'on voit, dans » le cours de quelques années, la juris- » prudence varier davantage qu'elle n'a » fait dans les trois cents dernières an- » nées de notre monarchie. Ces varia- » tions sont la plupart sur des choses » de si petite importance, qu'on ne voit » aucune raison qui eût dû porter un » législateur à les faire ; à moins qu'on » n'explique ceci par l'histoire secrète, » et qu'on ne dise que ce prince vendait » également ses jugemens et ses lois. » *

* *Grandeur et décadence des Romains.*

Si la législation de Justinien est bonne.

La législation de Justinien, malgré les éloges de ses admirateurs, est donc essentiellement défectueuse en plusieurs points; car des lois mobiles, variables d'un jour à l'autre, capricieuses par conséquent, j'ose le dire, règlent moins qu'elles ne troublent la société. C'est en simplifiant les lois, en les rendant claires et précises, en les réduisant aux vrais principes de l'équité, qu'on établit l'ordre et qu'on corrige les abus. Si celles de Justinien, en général, avaient ces caractères précieux, pourquoi seraient-elles multipliées à l'infini? pourquoi auraient-elles produit des bibliothèques de commentaires?

Le code.

Ce prince, voulant publier un corps de droit, confia l'exécution de cette entreprise à Tribonien, courtisan jurisconsulte, qui faisait trafic de la justice, en qui d'ailleurs, on ne trouve point cette étendue de génie qu'exige un pareil ouvrage. Le *code* fut composé rapidement, et parut en 529. Il renferme les lois impériales depuis le commencement d'Adrien. Plus de deux cents institutions nouvelles de l'empereur, outre les défauts qu'on remarqua dans le premier recueil, firent publier en 534 une seconde édition du code, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Le *digeste* (ou les *pandectes*) rédigé dans l'espace de trois ans, parut en 533 ; ouvrage immense où devait être recueilli, réformé, arrangé avec méthode, tout ce qu'il y avait d'utile dans plus de deux mille volumes des anciens jurisconsultes. L'empereur, en lui donnant force de loi, interdit tout commentaire. En cas de doute, il veut qu'on s'adresse au prince, qui seul a le droit de suppléer et d'interpréter les lois. Il ordonne aux juges de se conformer à celles du digeste, abrogeant toutes les autres, avec défense même de les citer. Tribonien et les autres rédacteurs ayant eu la liberté entière de changer, d'étendre, d'abréger les textes, soit dans le digeste, soit dans le code, on ne peut douter de l'altération de plusieurs lois ou décisions anciennes, rapportées sous le nom des anciens princes ou des anciens jurisconsultes. Le digeste.

Les *instituts*, publiés un peu avant le digeste, avaient aussi force de loi : ils renferment les premiers élémens de la jurisprudence. On les estime beaucoup plus que les deux autres ouvrages. Les instituts.

Vinrent ensuite les *novelles* de Justinien, quelquefois directement opposées à son code. Il sembla souvent ne faire des lois que pour les changer. Les novelles.

Ce corps de lois tomba partout.

En Orient ce grand corps de droit ne subsista que jusqu'au neuvième siècle : l'empereur Basile y substitua les *Basiliques*. En Occident, il fut d'abord anéanti par les lois Lombardes, et demeura ignoré jusques au douzième siècle, qu'on découvrit à Amalfi un exemplaire du Digeste. Ainsi le vrai triomphe de la législation de Justinien a été sur les peuples modernes, qui malheureusement l'ont connue trop tôt et trop tard ; trop tard, en ce qu'elle aurait dissipé beaucoup d'erreurs, nées de la barbarie et de l'ignorance ; trop tôt, parce que, faute de lumières, on y a pris indifféremment le bon et le mauvais. Cet empereur fournit lui-même une preuve bien forte contre ses lois, puisque le désordre régna partout sous son règne. Il faut avouer néanmoins qu'au milieu des troubles et des périls, les lois devenaient trop impuissantes.

Jurisprudence à rectifier.

Ne serait-il pas temps que la jurisprudence, devenue si nécessaire et si pénible faute de bonne législation, ne se perdît plus dans un chaos de ténèbres et d'incertitudes ? qu'elle bannît de ses écoles la métaphysique pointilleuse et le vain étalage d'érudition, qu'une mauvaise routine y a malheureusement introduits ? qu'au lieu de s'appesantir sur des minuties surannées du droit antique,

elle éclaircît davantage et tâchât de perfectionner le droit moderne ? que sa théorie enfin se rapportât toujours à la pratique, puisque c'est le but essentiel où elle doit tendre ? Si d'autres études ne produisent guère que des ronces, on peut s'en consoler lorsque ces études intéressent peu l'état civil. Mais il s'agit ici de former les juges ou les défenseurs des citoyens.

Loi bizarre concernant les maris.

Je finis par quelques observations de Montesquieu, parce qu'elles apprennent à raisonner sur des matières si essentielles. « Justinien ordonna qu'un mari » pourrait être répudié, sans que la » femme perdît sa dot, si pendant deux » ans, il n'avait pu consommer le ma- » riage. Il changea sa loi, et donna trois » ans. Mais dans un cas pareil, deux ans » en valent trois, et trois n'en valent pas » plus que deux: * » Voilà un exemple sensible des bizarreries de cette législation.

Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastère.

» La loi de Justinien, qui mit parmi » les causes du divorce le consentement » du mari et de la femme d'entrer dans » le monastère, s'éloignait entièrement » du principe des lois civiles. Il est na- » turel que les causes de divorce tirent

* Esprit des Lois, *liv.* 29, *c.* 16.

» leur origine de certains empêche-
» mens, qu'on ne devait pas prévoir
» avant le mariage; mais ce désir de
» garder la chasteté pouvait être prévu,
» puisqu'il est en nous. Cette loi favorise
» l'inconstance dans un état qui de sa
» nature est perpétuel; elle choque le
» principe fondamental du divorce, qui
» ne souffre la dissolution d'un mariage,
» que dans l'espérance d'un autre; enfin,
» à suivre même les idées religieuses,
» elle ne fait que donner des victimes à
» Dieu, sans sacrifice. * » Les idées religieuses, quoi qu'en dise l'auteur, peuvent présenter un sacrifice réel. Le raisonnement n'en est pas moins juste pour ce qui regarde le principe des lois civiles sur le divorce.

Les *rescrits* ne devaient pas faire loi.

« Les empereurs romains manifes-
» taient, comme nos princes, leurs vo-
» lontés par des décrets et des édits;
» mais, ce que nos princes ne font pas,
» ils permirent que les juges ou les par-
» ticuliers, dans leurs différends, les
» interrogeassent par lettres; et leurs
» réponses étaient appelées des rescrits.
» On sent que c'est une mauvaise sorte
» de législation. Ceux qui demandent
» ainsi des lois, sont de mauvais guides

* *Ibid*, *liv.* 26, *c.* 9.

» pour le législateur; les faits sont tou-
» jours mal exposés..... Macrin avait ré-
» solu d'abolir tous ces rescrits; il ne
» pouvait souffrir qu'on regardât comme
» des lois les réponses de Commode, de
» Caracalla, et de tous ces autres prin-
» ces pleins d'impéritie. Justinien pensa
» autrement, et il en remplit sa compi-
» lation. * » Souvent les rescrits contenaient d'excellens principes, dignes de servir les lois; mais combien n'importait-il pas d'en faire un choix judicieux?

Loi pour enrichir l'église.

Une loi qui aurait pu exercer la critique de Montesquieu porte: « que la
» condition d'avoir des enfans, apposée
» à un legs ou à quelqu'autre donation,
» est censée accomplie par l'entrée dans
» la cléricature ou dans un monastère. »
Les anciens législateurs avaient mieux senti la nécessité de favoriser le mariage; et le bien réel de l'église ne demandait point une nouveauté si étrange.

Abolition du consulat.

Justinien abolit en 541, le consulat, devenu depuis long-temps un titre sans fonctions; il l'abolit, dis-je, en ne nommant plus à cette dignité. Sept fois l'année; les consuls marchaient en cérémonie, jetant de l'argent au peuple. Ces dépenses de vanité montaient à deux

* *Ibid*, *liv.* 29, *c.* 17.

mille livres d'or, dont l'épargne était souvent chargée en partie, peu de consuls pouvant y fournir. Quelques empereurs ne laissèrent pas de prendre encore ce titre, autrefois si respectable, alors si indifférent.

L'empire toujours plus faible.

Quand on voit un vaste empire attaqué de toutes parts, payant des pensions à ses ennemis même, épuisé d'argent et encore dévoré de luxe, manquant de défenseurs et se livrant aux dissensions; il est évident que sa ruine approche, et que ses derniers succès sont de nouveaux symptômes de décadence. Les victoires, les conquêtes ne peuvent que l'affaiblir; un ou deux grands hommes, à qui on les doit, vont disparaître : alors ce qu'ils ont acquis à l'état, deviendra un poids de plus pour l'accabler.

SUCCESSEURS DE JUSTINIEN,

Jusqu'aux conquêtes des Sarasins.

Avant de terminer cette partie de l'histoire, parcourons rapidement quelques faits qui conduisent à la décadence fatale de l'empire, et qui répandront du jour sur l'histoire moderne.

Justin II, neveu et successeur de Justinien, imbécille, voluptueux, précipite la ruine de l'état par un orgueil insensé et par des imprudences absurdes. Narsès gouvernait depuis treize ans l'Italie, avec assez de vigueur pour contenir les barbares; mais peut-être avec trop de dureté pour faire aimer son gouvernement. Les Italiens, toujours disposés aux murmures, se plaignaient d'être asservis à un eunuque, et regrettaient la domination des Goths, dont ils avaient désiré de s'affranchir. L'impératrice Sophie haïssait Narsès. Elle donne du poids aux calomnies des envieux. Non contente de le perdre dans l'esprit du prince, elle l'insulte, lui envoie une quenouille et un fuseau, lui mande de venir filer avec

Justin, II, mauvais empereur

Narsès outragé, et rappelé d'Italie.

ses femmes. Le vieux général répond, transporté de colère : *Je lui file une fusée qu'elle ne devidera jamais ;* et il appelle en Italie les Lombards. Paul, diacre, historien de cette nation, rapporte ainsi le fait. M. le Beau préfère son autorité aux objections de plusieurs critiques, fondées sur de simples conjectures. Narsès mourut bientôt de repentir. Longin, son successeur, le premier exarque de Ravenne, était incapable de résister au torrent qui venait fondre sur l'empire.

568. Conquête d'Alboin, roi des Lombards. Les Lombards, un de ces peuples germaniques dont la Scandinavie a été vraisemblablement le berceau, avaient obtenu de Justinien la Pannonie et la Norique. Leur roi Alboin méditait la conquête de l'Italie. Voulant d'abord se délivrer des Gépides, voisins redoutables, il fit alliance avec le kan ou prince des Abares. Il battit et tua Cunimond, roi des Gépides, dont il épousa la fille. Ensuite il pénétra par les Alpes Juliennes, s'empara aisément de la Vénétie, qui s'étendait jusques à l'Adda, et poussa rapidement ses conquêtes de tous côtés. Il en forma trois grands duchés, celui de Frioul, celui de Spolète et celui de Bénévent. Pavie, soumise après un siége de trois ans, devint la capitale de son royaume.

Jamais les Lombards ne se rendirent maîtres de Rome, parce qu'on les en éloigna toujours à force d'argent. L'empire ne conserva que Ravenne, les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre (où étaient Brindes, Tarente, Otrantes) et la Sicile. Les *exarques*, tels que les satrapes de Perse, gouvernèrent ce pays avec le droit de souverains; mais amovibles au gré des empereurs, et obligés de leur payer une somme annuelle. On peut déjà prévoir que l'exarcat, ne pouvant se soutenir qu'avec le secours de Constantinople, tombera en des mains étrangères.

Ce qui reste aux empereurs en Italie.

Exarques.

Alboin, par sa justice et sa clémence, se rendait également cher et respectable. Les vaincus aimaient sa domination, ce qui fait le plus bel éloge d'un conquérant; mais une mort tragique lui enleva les fruits de sa valeur et de sa sagesse. Du crâne de Cunimond, ce roi des Gépides tué de sa propre main, il avait fait une coupe, selon la coutume des barbares du nord, pour boire dans les festins solennels. Un jour, échauffé par le vin, il présente cette coupe à la reine Rosmonde, fille de Cunimond, en l'invitant à *boire avec son père*. Saisie d'horreur et de rage, elle médite une cruelle vengeance. Elle propose à Péridée, brave officier,

Mort tragique d'Alboin.

d'en être l'instrument, et d'assassiner le roi. Il refuse d'abord; elle employa pour l'y résoudre, le plus étrange artifice. Péridée avait un commerce de galanterie avec une des femmes de la reine. Rosmonde prend une nuit la place de cette femme; et se faisant connaître après qu'il eut satisfait ses désirs : *Choisis*, lui dit-elle, *il faut tuer Alboin, ou mourir victime de sa colère.* La menace décida le guerrier : il assassina le roi en présence de Rosmonde.

Clef assassiné.

Clef, successeur d'Alboin, se rendit odieux par son avarice et sa cruauté. Il fut égorgé par un de ses domestiques, après un règne de dix-huit mois. Les seigneurs Lombards s'affranchirent alors de l'autorité royale. Trente-six ducs gouvernèrent en tyrans, chacun leurs sujets, pendant l'espace de dix années. Ils élurent ensuite Autharic, fils de Clef, qui augmenta les conquêtes de sa nation. Si les ducs ne s'étaient pas donné un roi, l'anarchie eût bientôt entraîné la ruine des Lombards.

Les trente-six ducs

Justin se brouille avec les Perses.

En même temps que l'empereur Justin perdait l'Italie, sa folle présomption provoquait les armes des Perses, malgré la paix de cinquante ans que Justinien avait jugée si nécessaire. Il envoya des ambassadeurs au kan des Turcs, rési-

dant au mont Altaï, près de la source de l'Irtis, pour conclure avec lui une alliance. Il jura de défendre des peuples qui, par zèle de religion, s'étaient révoltés contre Chosroès. Ce prince redoutable ayant fait demander les pensions qu'on lui devait, il répondit arrogamment qu'il ne les payerait point; que si le roi de Perse voulait être son ami, l'amitié ne permettait pas d'exiger ainsi de l'argent; qu'il comptait rabattre son orgueil, et délivrer la Perse d'un tyran persécuteur des chrétiens.

Il est malheureux, et tombe en démence.

La guerre se rallume donc en 573. Les troupes romaines assiégent Nisibe. Les habitans ne daignent pas fermer les portes; le siége est bientôt levé. Chosroès s'empare de Dara, le boulevart de l'empire dans la Mésopotamie; et la Syrie est ravagée par un de ses généraux. Justin, accablé de tant de malheurs, tombe en démence. Tibère, qu'il avait créé César, homme de fortune, mais digne du trône, prend de sages mesures pour arrêter les progrès des Perses. Le fier Chosroès fut vaincu à Mélitine, dans la petite Arménie, en 576. Il vit son royaume dévasté, et mourut malheureux. Son successeur Hormisdas, continua la guerre; elle se prolongea sous plusieurs règnes, jusqu'au temps où les Sarasins

Fin de Chosroès.

commencèrent leurs conquêtes. Ainsi l'empire chancelant recevait de nouvelles secousses de toutes parts.

Mort de Justin.

Justin mourut en 578. Il avait abrogé par la Novelle 140, les lois de Justinien contre les répudiations faites d'un commun consentement; il avait permis aux époux de se quitter comme auparavant, quand ils ne se conviendraient pas, et de contracter un second mariage. « Le » mariage, dit-il, se contractant par le » consentement mutuel, doit aussi se » rompre lorsque les volontés sont chan- » gées. » Il ajoute qu'il avait accordé cette loi aux instances d'un grand nombre de personnes, pour prévenir des empoisonnemens, et mettre fin à des haines irréconciliables. Tant les mœurs étaient corrompues! tant les principes de la religion sur l'indissolubilité du mariage avaient peine à triompher des vices et des coutumes!

Loi sur le divorce.

578.

Règne de TIBÈRE.

Après la mort de Justin, Tibère, dont le sage gouvernement faisait déjà respecter le nom romain, se trouva en possession de toute l'autorité. Bienfaisant, juste, laborieux, il s'occupait uniquement du bonheur de ses sujets. Trop faible cependant contre les barbares, ou plutôt cédant à la nécessité des conjonctures, il fut contraint d'abandonner aux

Abares Sirmium, ville importante, la seule que l'on conservât en Pannonie. Leur kan voulut même être payé sur l'heure, de trois années de pension qu'on lui devait, à quatre-vingt mille pièces d'or par an. Il fallut le satisfaire pour avoir la paix. Une victoire du général Maurice sur les Perses, qui l'avaient battu auparavant, ne compensait pas cet affront. Tibère nomma Maurice son successeur, et mourut après un règne trop court. Il faisait consister, dit Théophilacte, son trésor et sa gloire dans l'abondance et la prospérité de ses sujets; il haïssait le faste de la royauté, et désirait d'être appelé le père de ses peuples, plutôt que leur maître.

Quoique MAURICE méritât la réputation de grand capitaine, et qu'il eût des vertus de bon prince, son règne (commencé en 582) ne rétablit point les affaires. Les Lombards se soutinrent, sous leurs rois Autharic et Agilulf; les Abares firent augmenter leurs pensions. Après une longue suite d'hostilités, le kan victorieux offrit de rendre les prisonniers pour une pièce d'or par tête, ensuite pour beaucoup moins. Maurice refusa. Les prisonniers, au nombre de douze mille, furent massacrés; ce qui n'empêcha point de faire la paix avec

Règne de MAURICE.

Douze mille Romains massacrés, parce

qu'il a refusé leur rançon. les Abares; et d'ajouter vingt mille pièces d'or au tribut qu'on leur payait. Les uns accusent ici l'empereur d'une avarice honteuse; les autres disent qu'il ne refusa la rançon que par vengeance, ayant sujet d'être mécontent de ces prisonniers. Quoi qu'il en soit, les murmures éclatèrent, et la haine devint générale.

Phocas le détrône très-cruellement.

Deux ans après, un Cappadocien de naissance obscure, Phocas se rendit à Constantinople, à la tête d'une armée de rebelles. Proclamé empereur, il fit trancher la tête aux cinq fils du malheureux Maurice, qui, témoin de l'exécution, s'écriait à chaque coup : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables*. Le supplice du père termina cette scène atroce.

603.

Saint Grégoire obtient ce qu'il demande.

Quoique Phocas fût un monstre sans aucune espèce de mérite, le pape saint Grégoire lui écrivit en termes honorables, dictés, sans doute, par la cérémonie ou par l'intérêt du saint siége. Ce fameux pontife, dont le zèle et la charité faisaient honneur au pontificat, était brouillé avec Maurice, à l'occasion du titre de patriarche écuménique, qu'affectaient les évêques de Constantinople. Justinien leur avait donné ce titre. Jean le Jeûneur, vénérable par ses austérités et par ses aumônes, voulut le soutenir,

malgré les vives oppositions du pape. Celui-ci obtint de Phocas une déclaration favorable aux droits de l'église romaine, mais à laquelle les Grecs n'eurent point d'égard.

Son autorité.

Grégoire prenait l'humble qualité de *Serviteur des serviteurs de Dieu.* C'était en lui l'expression d'une modestie sincère, qui augmentait le respect pour sa dignité et sa personne. Il avait à Rome tant de crédit, qu'avec de l'ambition, il aurait pu s'y rendre indépendant. C'est apparemment la raison pourquoi Phocas le ménageait; ce fut aussi une des causes du progrès de la puissance pontificale.

Sabinien veut faire brûler ses ouvrages.

Il est singulier que Sabinien, successeur de saint Grégoire, essuyant les murmures du peuple, parce qu'il n'imitait point sa charité, ait entrepris de faire brûler les productions de sa plume. Une assemblée nombreuse y consentait, lorsque le diacre Pierre, ancien ami de l'auteur, jura qu'il avait vu souvent une colombe se reposer sur l'épaule de Grégoire, et s'approcher de son oreille : d'où l'on devait conclure que le saint Pontife écrivait par inspiration. Son témoignage sauva ces écrits, et augmenta prodigieusement leur autorité : les critiques modernes conviennent cependant

que les *Dialogues* de saint Grégoire sont trop remplis de merveilleux. Il suivait le goût de son siècle, comme l'observe Fleury, avec une intention pure : c'était *de confirmer la foi des faibles sur l'immortalité de l'ame.*

Les Perses prennent la ville d'Edesse et s'avancent jusqu'à Chalcédoine.

Tous les genres de malheurs accablèrent l'empire sous le règne d'un tyran. Le roi de Perse, Chosroès II, que Maurice avait soutenu contre un rebelle, devint l'ennemi implacable de Phocas. Les Perses forcèrent toutes les barrières. Ils s'emparèrent d'Edesse même, qui prétendait avoir une promesse authentique de Jésus-Christ, de n'être jamais prise. Ils ravagèrent toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore. Chalcédoine les vit à ses portes, et Chalcédoine n'était séparée de Constantinople que par le détroit.

Conspiration contre le tyran Phocas.

Les cruautés du tyran, plus encore que les désastres publics, faisaient éclore sans cesse des conspirations. Une dévotion barbare augmentait l'horreur de ses barbaries : il ordonna que tous les Juifs fussent baptisés malgré eux. Enfin Priscus, son gendre, qu'il soupçonnait, invite au nom du sénat, l'exarque d'Afrique, Héraclius, à venir au secours de la patrie.

Héraclius envoie son fils avec une flotte. Le port de Constantinople est forcé. On saisit Phocas ; on le traîne, les mains liées derrière le dos, devant le vainqueur. Celui-ci s'écrie avec indignation : *Malheureux, voilà donc comme tu as gouverné l'empire ! Gouverne-le mieux*, dit Phocas. A ces mots, le jeune Héraclius se jette sur lui, le foule aux pieds, le fait mutiler cruellement. On lui tranche la tête à la vue de tout le peuple. Il avait régné près de huit ans ; il eut pour successeur ce même Héraclius, le fils de l'exarque. Héraclius le fait exécuter, et lui succède.

611. Progrès des barbares de tous côtés.

Avec de la valeur et des talens militaires, l'empereur s'endormit d'abord dans l'inaction, soit que l'état déplorable de l'empire ne lui permît pas encore de former des entreprises, soit que le goût des plaisirs, joint à la séduction des grandeurs, étouffât en lui l'amour de la gloire. Les Visigoths enlevèrent aux Romains le peu qui leur restait en Espagne. Les Lombards firent craindre pour Ravenne, où l'injustice des exarques devenait de jour en jour plus odieuse. Les Perses prirent Jérusalem et dévastèrent l'Egypte. Les Abares, ayant réparé leurs pertes par plusieurs années de repos, se remirent en mouvement, et firent de nouveau acheter la paix.

Distributions du pain suspendues à Constantinople.

On se rappelle que Constantin avait établi, avec peu de prudence, des distributions de pain à Constantinople. Théodose les avait considérablement augmentées. Elles ne pouvaient plus se faire faute d'argent, quoiqu'Héraclius eût exigé un droit pour chaque pain. La ville éclatant en murmures, il voulut se retirer en Afrique. On l'empêcha de partir.

622.

Héraclius vainqueur des Perses.

Enfin les insultes de Chosroès II et les triomphes des Perses réveillèrent son courage. Il tourna toutes ses vues, il porta toutes ses forces de ce côté-là; il se mit à la tête des armées, et pendant six campagnes consécutives il eut les plus grands succès. Le pillage du palais de Dastagère, où Chosroès avait transféré sa résidence, procura des sommes prodigieuses. Selon un auteur oriental, exagérateur à la manière des orientaux, le trésor du roi de Perse recevait tous les ans plus de cinq milliards de notre monnaie. Les pierreries seules remplissaient mille coffres, etc.

Trésor dont il s'empare.

Il fait la paix avec Siroès.

Chosroès, vaincu par les Romains, fut détrôné par son fils Siroès. Cet usurpateur, après avoir eu la barbarie de le faire mourir de faim, conclut la paix avec Héraclius en 628. Les deux états conservèrent leurs anciennes limites;

les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et l'empereur remporta en triomphe la fameuse croix que les Perses avaient enlevée de Jérusalem.

Il trouble l'état en favorisant le monothélisme.

A peine a-t-il fini cette guerre, qu'on le voit retomber tout-à-coup dans sa première inertie. Ce n'est plus un héros, c'est un prince efféminé, indolent, un petit esprit occupé de subtiles controverses, tandis qu'il va perdre la plus grande partie de ses états. Le monothélisme rouvrit les plaies que tant d'hérésies avaient faites au monde chrétien. C'était toujours la démence des Grecs, de sophistiquer sur des mystères incompréhensibles; de les rendre plus obscurs en les voulant éclaircir, et de réveiller perpétuellement les disputes les plus dangereuses. L'arianisme avait rejeté la divinité du Verbe, pour soutenir l'unité de Dieu; le nestorianisme avait donné deux personnes à Jésus-Christ, pour maintenir la duplicité de nature; l'eutychianisme pour défendre l'unité de personne, avait confondu les deux natures en une seule; enfin, le monothélisme supposa une volonté unique, ne pouvant concevoir deux volontés dans une seule personne. Cette hérésie, qu'on croyait propre à concilier les partis, trouva beaucoup de sectateurs. Héraclius, uni

aux patriarches d'Alexandrie et de Constantinople, publia en sa faveur le fameux édit nommé *Ecthèse*, que le pape Jean IV proscrivit en 639. Quelques années auparavant, un autre pape, Honorius I, avait négligé la nouvelle opinion comme indifférent à la foi; il l'avait renvoyée aux grammairiens, en déclarant que l'on devait *rejeter des mots nouveaux qui scandalisaient les églises :* mais on vit bientôt que cette opinion touchait à la substance même du dogme, et que, loin de concilier les esprits, elle devait les diviser et les aigrir davantage.

L'ecthèse

Mahomet et sa religion.

Tandis que *l'ecthèse* excitait des troubles funestes, le christianisme et l'empire étaient menacés d'une terrible et prochaine révolution. Mahomet, né à la Mecque, en Arabie, d'une famille illustre parmi les princes Arabes, orphelin et pauvre dans sa jeunesse, mais accoutumé aux armes, soit dans les querelles de sa tribu avec des tribus rivales, soit en escortant les caravanes, ce qui était une fonction de guerre encore plus que de commerce; élevé au sein de l'ignorance, mais capable de méditer un grand dessein, et de le suivre avec une constance inébranlable; entraîné d'abord par les sentimens reli-

gieux ; brûlant de rétablir dans son pays la pureté de l'ancien culte, que les superstitions de l'idolâtrie avaient corrompue ; Mahomet, après de fréquentes retraites dans une caverne, où il se livrait à la contemplation, s'érigea en apôtre réformateur, et passa ensuite aux projets d'ambition, que l'on verra changer la face de l'univers. Aussi habile imposteur qu'audacieux enthousiaste, après avoir préparé adroitement les esprits, il commença, en 614, âgé de plus de quarante ans, à se donner pour prophète. » Dieu l'envoyait, disait-il, rétablir la re» ligion d'Abraham et d'Ismaël. » *Abraham*, selon sa doctrine, *n'était ni juif ni chrétien ; il était vrai croyant, et non de ceux qui associent au vrai Dieu de fausses divinités.* Les dogmes fondamentaux de Mahomet se réduisaient à cette profession de foi : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son envoyé.* Sa religion, où l'on croit trouver un mélange de christianisme et de judaïsme, est également ennemie des chrétiens, des juifs et des idolâtres.

Respectable par le dogme de l'unité de Dieu, et par le précepte de l'aumône ; asservie d'ailleurs à beaucoup de pratiques superstitieuses, elle devint

très-propre à inspirer cet invincible enthousiasme qui se joue des périls et de la mort.

Deux dogmes favorables à l'enthousiasme.

Deux dogmes du mahométisme tendent à ce but : l'un, que le paradis est la récompense du croyant, victime de la guerre ; l'autre, que les décrets de Dieu règlent tellement la durée de la vie humaine, qu'il est inutile de prendre des précautions pour la conserver.

Fuite et succès de Mahomet.

Le nouveau prophète eut pour premiers prosélytes sa femme Cadige, Abubeker, Ali, et un esclave zélé ; mais il trouva bientôt des contradicteurs non moins ardens, même parmi ses proches. On lui demandait des miracles en preuve de sa mission; il répondait que l'évidence des anciennes vérités qu'il annonçait, n'avait pas besoin d'être soutenue par des prodiges. *Les miracles sont dans les mains de Dieu*, dit-il, *je ne suis chargé que de la prédication.* On refusa de le croire ; on le persécuta. Obligé de s'enfuir de la Mecque, il trouva un asyle à Médine, où la persécution même donna plus de poids à ses paroles. Son fanatisme se communiqua rapidement : ses talens et ses exploits réunirent enfin sous son obéissance toutes les tribus arabes, jusqu'alors divisées et in-

dépendantes. Il devint leur roi et leur pontife.

L'*hégire*, ou la fuite de Mahomet, tombe en 622, époque fameuse des mahométans. Leurs années sont lunaires, de trois cent cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes. On les réduit par approximation au calcul des nôtres. Si l'on en retranche une sur trente-trois des leurs, la différence alors n'est que de six jours, retranchés de trop. Hégire des Musulmans.

Avec son *alcoran* *, prêché le sabre à la main, Mahomet jeta les fondemens d'un vaste empire. Il envoyait inviter les princes et les peuples à recevoir l'*islamisme*: c'est ainsi qu'il appelait sa religion. Ses lettres étaient scellées d'un sceau sur lequel on lisait : *Mahomet, l'apôtre de Dieu*. Chosroès reçut avec mépris un des envoyés de l'apôtre. A cette nouvelle, il dit d'un ton prophétique : *Dieu mettra en pièces ton royaume*. Les succès d'Héraclius contre les Perses, préparaient à l'accom- Commencemens de guerre entre les Arabes et les Romains.

* *Al-koran*, signifie en arabe *la lecture* ou *le livre*. C'est *le livre par excellence*. Il contient les préceptes et les fictions de Mahomet.

plissement de sa prophétie. Le gouverneur de Bostra, sarasin attaché au service de l'empereur, ayant fait assassiner un ambassadeur de Mahomet, il se vengea de cette insulte, en attaquant les Romains. Caled, le plus fameux de ses guerriers, qu'il appelait l'*Epée de Dieu*, les défit du côté de Damas. Les musulmans n'étaient que trois mille contre une armée qu'on suppose de cent mille hommes. Trois de leurs généraux avaient péri l'un après l'autre, tenant l'étendard de Mahomet. Zaïd, l'un d'eux, ayant eu les deux mains coupées, le serrait entre ses bras, lorsqu'il tomba percé de cinquante coups. Caled releva l'étendard, ranima les courages abattus, mit en fuite les ennemis. Deux ans après la mort du prophète, il remporta la victoire célèbre d'Yarmouk. Tels furent les commencemens d'une guerre de plus de huit cents ans, si funeste et si honteuse au nom chrétien.

632. Mort de Mahomet. Mahomet mourut en 632, dans sa soixante-troisième année. Il soutint jusqu'au dernier moment, avec une force d'esprit merveilleuse, le rôle d'inspiré, qui l'avait conduit à tant de succès et de pouvoir. Il recommanda surtout trois

choses à ses amis : de s'adonner à la prière, de chasser tous les idolâtres de l'Arabie, et de communiquer aux prosélytes tous les priviléges des Musulmans. Ces trois points furent révérés comme des ordres divins. Les moindres versets de l'alcoran lui avaient été apportés du ciel par l'ange Gabriel : il le disait, il le persuada, malgré les absurdités de ce livre. La prudence qu'il eut de ne le donner que par morceaux, dans un espace de plus de vingt ans, entretint l'illusion et l'enthousiasme. Avait-il besoin de faire parler Dieu, rien ne lui était plus facile ; quelques versets nouveaux de l'alcoran descendaient du ciel, et l'on se soumettait à l'oracle. Les théologiens de la secte ont beaucoup disputé entre eux, pour savoir si c'est un ouvrage *créé* ou *incréé*. L'auteur eut certainement le plus grand succès ; il forma des héros qui, animés de son esprit, enthousiastes ardens, exécutèrent rapidement des entreprises prodigieuses.

Son alcoran.

Il avait désigné son gendre Ali comme digne de la succession. Abubeker, beau-père de Mahomet, fut néanmoins préféré. De-là le schisme violent et les haines irréconciliables entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci soutiennent que

Abubeker lui succède.

Occasion de schisme.

les trois premiers califes * avant Ali, ont été des usurpateurs : grande controverse de religion. Si les Arabes ou Sarasins (même peuple sous deux noms différens), s'étaient divisés entre eux sur ce point, ou sur quelque article de l'alcoran, ils auraient eu sans doute peu d'avantages sur les Grecs. Mais dans la première ferveur, encore pauvres, accoutumés à une vie dure, sans aucune idée du luxe, ne respirant que les combats, unis par une religion fanatique : comme le feu du ciel, ils dévorèrent en quelque sorte tous les obstacles : *Nous vous apportons,* disaient-ils, *le paradis ou l'enfer. Il faut ou embrasser l'islamisme ou payer tribut, ou passer sous le tranchant de nos cimeterres.* Ils tenaient parole.

Caractère des Musulmans.

Conquêtes et testament d'Abubeker.

Abubeker conquit en deux ans une grande partie de la Syrie. Il mourut sans biens. Sa dépense journalière ne montait qu'à cinquante sous de notre monnaie. On admire les premières paroles de son

---

* Le mot *calef* signifie *lieutenant* de Mahomet. C'est sous ce titre que régnèrent ses successeurs, dont la puissance royale et sacerdotale fit tant de progrès.

testament : *Ceci est le testament d'Abubeker, qu'il a fait sur le point de passer en l'autre monde ; dans le temps où les incrédules commencent à croire, où les impies ne doutent plus, et où les menteurs disent la vérité.*

Omar, son successeur et son émule, acheva bientôt de soumettre la Syrie. Il se rendit plus respectable, en pardonnant à un scélérat que Constantin, fils d'Héraclius, avait envoyé pour l'assassiner. Il subjugua en une campagne la Mésopotamie entière, tandis qu'Amrou, un de ses généraux, subjuguait l'Egypte. A sa mort, en 644, presque toute la Perse appartenait déjà aux Sarasins. La conquête fut finie l'année suivante par son successeur Othman ; et le puissant empire des Perses, si redoutable aux Romains depuis le temps de Crassus, tomba avec son dernier roi, Isdegerd III, sous les coups d'une nation méprisée avant Mahomet. Elle y trouva le poison du luxe, qui tôt ou tard devait la corrompre. Sous Ali, quatrième calife et gendre de Mahomet, elle fut déchirée par une guerre civile, qui produisit même des crimes atroces, tels que l'assassinat de cet Ali, révéré presque comme un Dieu. Elle ajouta cependant

Omar.

Conquête de la Perse.

Othman.

l'Afrique à tant de conquêtes. Nous la verrons pénétrer en Espagne, en Gaule, en Italie; nous la verrons subjuguée ensuite elle-même par les Tartares, L'univers n'est qu'un théâtre de sanglantes révolutions.

Traits du fanatisme terrible des Sarasins.

Mille traits frappans font sentir la supériorité des Musulmans sur ces derniers Romains, qu'ils semblaient fouler aux pieds. J'en citerai quelques-uns. Les Sarasins fuyaient dans une rencontre, après avoir vu leur général fait prisonnier. *Avez-vous donc oublié*, s'écria un capitaine, *que tourner le dos à l'ennemi, c'est offenser Dieu et son prophète? Qu'importe que Dérar soit prisonnier! Dieu est vivant et vous voit.* Ils revinrent à la charge, et défirent les Romains.

Dans un combat contre ses compatriotes idolâtres, trop supérieurs en nombre, Mahomet eut recours à la prière : *Seigneur, si tu laisses périr cette armée, tu ne seras plus adoré sur la terre. Accomplis tes promesses.* Tout-à-coup, comme ravi en extase, il s'écria : *Voici le secours du ciel : triomphe, Abubeker; triomphe!* Les Musulmans crurent voir des légions

d'anges combattant pour eux, et la victoire fut décidée.

Un des généraux d'Omar lui ayant écrit que les Musulmans apprenaient en Syrie à boire du vin : *Ces prévaricateurs*, répondit le calife, *méritent d'être privés de tous les biens de la vie : au lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils devraient observer les commandemens de Dieu, croire en lui, le servir et lui rendre graces.* Il ordonna que les coupables recevraient quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds. On exécuta la sentence, et plusieurs vinrent s'accuser eux-mêmes, pour recevoir ce châtiment.

Avant la bataille d'Yarmouk, suivie de la prise de Jérusalem, un des chefs anima les troupes, en s'écriant : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable et l'enfer derrière.* Dans cette bataille terrible, les Sarasins auraient succombé, sans le courage des femmes : elles combattaient, elles forçaient les fuyards à retourner au combat. La sœur de Dérar fut renversée d'une blessure. Une autre femme, après l'avoir vengée sur-le-champ, lui demanda comment elle se trouvait. *Fort bien*, lui

répondit l'héroïne, *car je vais mourir.* Elle ne mourut point, et dès le lendemain elle pansa les blessés comme si elle n'avait point eu de mal.

Caled, en attendant un renfort de troupes, entra en négociation avec Manuel, général d'Héraclius. Il le trouva assis dans sa tente sur une estrade. Audessous étaient des siéges pour les Sarasins; mais ils s'assirent à terre. Comme on leur en demandait la raison, Caled répondit : *Dieu a donné la terre aux Musulmans pour leur servir de siége, et ce siége est plus riche que les superbes tapis des Chrétiens.* Manuel témoigna qu'il commençait à estimer les Arabes, quoiqu'on les lui eût dépeints comme des ignorans et des stupides. *Nous l'étions*, dit Caled, *avant que Dieu nous eût envoyé Mahomet, son prophète, pour nous apprendre à discerner la vérité et l'erreur.*

Dans une conférence avec Amrou, Constantin lui demanda quel droit il prétendait avoir sur la Syrie. *Le droit que donne le Créateur*, répondit-il; *la terre appartient à Dieu, il en dispose comme il lui plaît pour ses serviteurs; et le succès des armes manifeste sa volonté.*

Mahomet avait condamné un Musulman qui chicanait un Juif. Le Musulman osa en appeler à Omar. Celui-ci, quand on lui eut exposé le fait, tira son sabre, abattit la tête au chicaneur, en disant : *Voilà ce que mérite la révolte contre une sentence du prophète.*

Lorsqu'Omar vint prendre Jérusalem, il portait sur son chameau sa provision, avec une outre remplie d'eau et un plat de bois. Ayant aperçu des Sarasins habillés de soie (c'étaient des habits gagnés au pillage), il ordonna de les traîner dans la boue, le visage contre terre, et de mettre en pièces leurs habits.

Après la prise d'Alexandrie, Amrou voulait sauver une partie de la bibliothèque. Omar, dont il demanda la permission, lui écrivit : *Si les livres dont tu me parles, ne contiennent que ce qui est dans le livre de Dieu, ils sont inutiles : s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont mauvais. Fais-les donc brûler.*

Que l'on pense au luxe et aux plaisirs de la cour de Constantinople ; aux factions du cirque, toujours séditieuses, toujours protégées l'un ou l'autre par

L'empire romain ne pouvait leur résister

les princes ; aux querelles théologiques qui agitaient tous les esprits ; à la faiblesse des troupes, à l'épuisement des finances, à la bassesse et à la corruption des mœurs, on ne sera plus étonné de voir l'empire déchiré par les Musulmans. Quels hommes, comparés à leurs ennemis ! C'est le fanatisme armé contre la bigoterie.

Fin du Tome quatrième.

TABLE

CHRONOLOGIQUE

De quelques faits principaux de l'Histoire ancienne.

Cette table ne contiendra qu'un très-petit nombre d'objets. Elle m'a paru nécessaire pour fixer les rapports de temps entre diverses parties de l'Histoire. Je renvoie aux *Tablettes chronologiques* de l'abbé Langlet, ceux qui voudront rechercher les dates particulières, et les petits détails de chronologie. Comme mon but est tout différent du sien, la marche doit être aussi fort différente.

D'après le texte hébreu des livres saints, la foule des chronologistes fixe l'époque du déluge à l'an 2348 avant Jésus-Christ. Mais plusieurs savans admettent une suite d'observations astronomiques faites à Babylone, qui remonte à 2234 ans avant notre ère, et une observation faite à la Chine, 2155 ans avant la même ère. Il est évident que les Chal-

déens et les Chinois ne pouvaient être astronomes si peu de temps après le déluge. D'autres monumens de l'histoire profane, moins contestés encore, ne sont guères plus faciles à concilier avec le texte hébreu. Aussi les meilleurs critiques préfèrent-ils le Samaritain, qui leur donne environ six cents ans de plus, ou la version des Septante, qui leur en donne davantage. Leurs systèmes néanmoins restent sujets à des difficultés presque insolubles. Contentons-nous de savoir qu'à la date même de ces observations astronomiques, l'histoire profane est un tissu de fables, ou une simple liste de rois. La prodigieuse antiquité que certains peuples s'attribuent, est donc une supposition sans fondement.

Je suivrai d'ordinaire, pour les dates, la chronologie de Langlet; mais en avertissant que, par rapport aux temps les plus reculés, on ne peut attendre une parfaite exactitude.

Jusqu'au règne d'Auguste.

Avant J.C. 2965. MÉNÈS, premier roi d'EGYPTE. Les inondations du Nil rendraient l'Egypte inhabitable, si les travaux de l'art n'y

avaient forcé la nature. Les Indiens et d'autres peuples existaient donc vraisemblablement avant les Egyptiens. Ceux-ci figurent les premiers dans l'histoire, parce que nous sommes très-mal instruits de l'antiquité. FOHI, premier empereur de la CHINE, remonte si haut dans la chronologie chinoise, que les auteurs anglais de l'Histoire universelle l'ont pris pour Noé. Avant J.C.

BÉLUS, fondateur du royaume de BABYLONE. On attribue à un autre Bélus l'établissement de l'empire d'Assyrie en 2229. NINUS succède à ce Bélus, et SÉMIRAMIS à Ninus. Babylone, selon les uns, fut bâtie par cette princesse; ou seulement embellie, selon les autres. Les fables défigurent encore ici les vérités historiques. 2640.

YAO, empereur de la CHINE : époque de la première observation astronomique des Chinois. M. de Mairan soutient cette antiquité, comme beaucoup d'autres savans. M. Freret place le règne d'Yao environ l'an 2145 avant Jésus-Christ. 2300.

MÉRIS, roi d'EGYPTE. Le fameux lac 2040.

Avant J.C. creusé pour recevoir les eaux du Nil, rend ce règne mémorable, puisque c'est un monument certain de puissance et d'industrie. On ignore quand les pyramides ont commencé. Quelques auteurs prétendent qu'elles existaient même avant le déluge.

2009. OURANUS, père de SATURNE et des autres TITANS. Cette race régna dans la Grèce sur des peuples encore sauvages. JUPITER, fils de Saturne, fut roi de THESSALIE. INACHUS, son cousin-germain, fut roi d'ARGOS. On conjecture que les Titans venaient d'Egypte. Les Grecs en ont fait leurs dieux, sur le modèle des divinités égyptiennes.

1722. SÉSOSTRIS, le plus célèbre roi d'EGYPTE par ses conquêtes, par ses lois et par ses ouvrages. (Le P. Tournemine place le commencement de son règne en 1659.) Joseph était alors en Egypte. On ne voit cependant rien dans la Genèse, qui désigne un monarque dont les auteurs profanes parlent tant. Si les Chinois étaient une colonie égyptienne, selon le système de M. de Guignes (dont l'idée se trouve aussi dans les Lettres de M. de Mairan

au P. Parenin), c'est à Sésostris qu'il faut attribuer l'établissement de la colonie. Avant J.C.

Cécrops en Grèce. C'est le fondateur d'Athènes, appelée d'abord Cécropie. Il était Egyptien. La Grèce doit tout aux étrangers qui s'y établirent. Cadmus, Phénicien, y arriva en 1519, fonda Thèbes, dans la Béotie, et enseigna l'écriture. 1582.

Minos, roi et législateur en Crète, dont les lois servirent de modèle à Lycurgue. Les marbres d'Arundel placent ici la découverte du fer, occasionnée par un embrâsement du mont Ida. Cette découverte mérite de faire époque, ainsi que la législation. Mais elle était ancienne ailleurs, quoique l'on ait su travailler les autres métaux, avant de savoir travailler le fer. Peu de temps après, Cérès et Triptolème apportèrent en Grèce l'agriculture. 1432.

Thésée, roi d'Athènes. Cette ville devient alors considérable, par la réunion des douze bourgs de l'Attique sous un même gouvernement. 1260.

Prise de Troie. Les mœurs barbares de 1209.

Avant J.C. ces temps héroïques, peintes par Homère, qui vivait environ trois siècles après, forment un tableau très-intéressant.

1129. Les HÉRACLIDES, ou descendans d'HERCULE, rentrent dans le Péloponnèse, d'où ils avaient été contraints de s'enfuir. Ils y répandent la terreur. C'est l'époque de l'établissement de plusieurs colonies grecques, surtout dans l'Asie mineure.

1095. ARCHONTES perpétuels à ATHÈNES, après la mort de CODRUS. Les Athéniens furent toujours prêts à changer de gouvernement.

944. HÉSIODE. Ce poëte et HOMÈRE surtout, un peu moins ancien, annoncent les progrès étonnans du génie parmi les Grecs. SALOMON avait presque été leur contemporain, puisqu'il mourut en 980.

888. CARTHAGE, fondée ou augmentée par DIDON, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. L'industrie des Phéniciens, le plus célèbre des anciens peuples par la navigation et le commerce, devint commune aux Carthaginois, et éleva en peu de temps leur puissance.

Avan. J.C.

LYCURGUE, ou législation de LACÉDÉMONE. C'est l'époque de plusieurs siècles de prodiges, en fait de vertus républicaines. 885.

OLYMPIADES. Les jeux Olympiques avaient été établis depuis long-temps, et renouvelés en 884. Cependant les Olympiades, espace de quatre années, qui fixent la chronologie grecque, ne commencent qu'en 776. 776.

ROME fondée. Ce n'est d'abord qu'un asyle de brigands, mais d'où sortiront les oppresseurs des empires les plus célèbres. 753.

Ère de NABONASSAR. Là commencent les observations incontestables des Chaldéens. On dispute sur celle que Callisthène envoya, selon Porphyre, à Aristote, et qui remontaient à 1907 ans. 747.

SOLON, ou législation d'ATHÈNES. Le législateur était philosophe. Ses lois eussent été meilleures, si les Athéniens avaient été moins difficiles à gouverner de son vivant. PISISTRATE se rendit maître de la ville. Il en fut chassé, et ensuite y régna tranquillement. Les lettres, les sciences et les 594.

Avant J.C. arts, qu'il favorisait, fleurirent déjà sous son règne, et servirent à sa domination.

569. RÈGNE de CYRUS. On sait que ce conquérant s'empara de Babylone, et fonda un empire immense. Les particularités de son histoire n'en sont pas moins incertaines. L'Histoire Sainte le célèbre, parce qu'il rendit la liberté aux Juifs, captifs depuis 70 ans.

532. PYTHAGORE se fait connaître. Il est probable qu'il avait puisé le fond de sa philosophie à l'école des Brachmanes. Les Indiens semblent avoir été les précepteurs des nations, quoique peu connus dans l'Histoire ancienne. Vers le même temps, CONFUCIUS, le plus respectable des philosophes, enseignait la sagesse aux Chinois. Nul monarque ne mérite autant que lui de faire époque. ZOROASTRE réformait aussi la religion des Perses.

509. BRUTUS. Rome, délivrée de la tyrannie de TARQUIN, aurait passé sous le joug de l'arirtocratie, beaucoup plus pesant, si les TRIBUNS du peuple n'avaient été établis quelque temps après (en 493). Athènes secoua le joug des

PISISTRATIDES, une année avant l'expulsion de Tarquin. Avant J.C.

Bataille de MARATHON. Les Athéniens commandés par MILTIADE, y triomphent des forces de l'Asie. Leur histoire devient alors un tissu de faits héroïques. Dix ans après, XERXÈS fut défait à SALAMINE. C'est alors qu'ARISTIDE et THÉMISTOCLE se signalaient. 490.

ANAXAGORE commençait à enseigner; HÉRODOTE écrivait; SOPHOCLE se formait; EURIPIDE naissait. La philosophie, les belles-lettres, les beaux-arts paraissent suivre les progrès de l'héroïsme.

PÉRICLÈS gouverne ATHÈNES. Malheureusement il la corrompt, autant qu'il l'embellit par les travaux de PHIDIAS; et ce peuple brillant, mais frivole, va être écrasé par les Spartiates dans la GUERRE DU PÉLOPONNÈSE, qui commence en 431. La rivalité des deux républiques, auparavant unies par l'intérêt commun de la Grèce, fut également fatale à toutes les deux. 443.

Les DÉCEMVIRS, établis à Rome en 451

Avant J.C. pour faire les lois, avaient été en chercher dans la Grèce. C'est de-là que les Romains ont tiré toutes leurs lumières, comme les Grecs avaient tiré de l'Egypte leurs premières connaissances.

404. LYSANDRE prend ATHÈNES, et y établit les trente tyrans. Tel fut le fruit de la politique ambitieuse de Périclès et de la guerre du Péloponnèse. ALCIBIADE, qui avait fait entreprendre le malheureux siége de SYRACUSE, était exilé. En 403, Athènes fut délivrée par THRASYBULE.

Supplice de SOCRATE, en 400. Son crime fut d'être sage, religieux sans superstition, et zélé pour le bien public. Philosophe modeste, il méprisait la vaine science, et tournait la philosophie au profit des mœurs. Sa mort mérite de faire époque dans l'histoire de l'esprit humain, plus intéressante que l'histoire militaire.

390. ROME prise par les GAULOIS, et délivrée par CAMILLE. Si les Gaulois avaient eu la discipline des Romains, ils auraient anéanti cette puissance, qui subjugua bientôt après l'Italie.

Avant J.C.

ÉPAMINONDAS défait les Lacédémoniens à LEUCTRES. Thèbes, sa patrie, eut quelque temps la supériorité, dans la Grèce. Sparte et Athènes s'étaient perdues par leurs dissensions mutuelles. PÉLOPIDAS seconda glorieusement Épaminondas. Après ces grands hommes, Thèbes retomba dans l'obscurité. 371.

PHILIPPE, roi de Macédoine, vainqueur des Thébains et des Athéniens à CHÉRONÉE. Cette victoire couronna la politique ambitieuse, et le rendit l'arbitre de la Grèce, malgré les invectives de DÉMOSTHÈNE. La philosophie était assez en honneur, pour que Philippe se fit gloire de choisir ARISTOTE pour précepteur de son fils Alexandre. 338.

ALEXANDRE monte sur le trône de Macédoine. Il passa en Asie l'année suivante, et le grand empire des Perses fut détruit en 331 par la bataille d'ARBELLES. Ce conquérant mourut en 324. Ses Etats devinrent la proie de ses capitaines. Les royaumes de SYRIE et d'EGYPTE furent séparés de la Macédoine. Quelques peuples secouèrent le joug et formèrent d'autres royaumes en Asie. 335.

SÉLEUCUS, un des capitaines d'Alexan- 312.

Avant J.C. dre, se rend maître de Babylone. Il fonde le grand royaume de Syrie, dont Antioche devient la capitale. PTOLÉMÉE régnait en Egypte, où les sciences et les arts de la Grèce fleurirent bientôt. Les Egyptiens ne furent que les disciples de ceux dont ils avaient été autrefois les précepteurs.

264. PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. Les Romains toujours en guerre avec leurs voisins, les ayant domptés par la constance, la discipline et la politique; s'étant agrandis peu-à-peu; ayant chassé d'Italie PYRRHUS, roi d'Epire, et devenant plus ambitieux à proportion de leurs succès, font la guerre aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile. Ils se rendent tout-à-coup formidables même sur mer. Ils passent en Afrique. Malgré la défaite de RÉGULUS, et plusieurs autres désastres, ils imposèrent les conditions de paix, en 241.

202. ANNIBAL vaincu par SCIPION. La seconde guerre Punique, commencée en 218, avait réduit les Romains à l'extrémité, surtout par la défaite de CANNES en 216. Fabius et Marcellus les relevèrent. Mais la victoire de Sci-

pion à Zama ouvrit à leur ambition une carrière immense. Tout le monde connu est menacé de l'esclavage. Avant J.C.

Paix avec PHILIPPE, roi de Macédoine. Les Romains victorieux rendent la liberté à la Grèce : fausse modération, qui ne tend qu'à l'assujettir. 196.

ANTIOCHUS, roi de Syrie, vaincu par Scipion l'Asiatique. Rome, en lui accordant la paix, se fait céder tout le pays en-deçà du mont Taurus. La voilà dominante en Asie : elle en prendra les mœurs efféminées, avec les richesses. 190.

PAUL-EMILE défait PERSÉE, roi de Macédoine. Ce royaume devient province romaine. Rome y était à peine connue du temps d'Alexandre. 168.

CARTHAGE et CORINTHE détruites. Rome avait besoin d'une rivale. La ruine de Carthage lui sera funeste : les passions n'auront plns de frein. Avec Corinthe, fut anéantie la liberté de la Grèce, dont la ligue des Achéens était un reste précieux. NUMANCE détruite aussi en Espagne douze ans après. 146.

PLAUTE et TÉRENCE avaient déjà paru.

Avant J.C. Le dernier fut lié avec Scipion Emilien, qui détruisit Carthage. Le goût et l'urbanité se formaient parmi ces destructeurs des nations.

133. TIBÉRIUS GRACCHUS est tué par complot des sénateurs. Son frère, CAÏUS GRACCHUS, le fut de même huit ans après. C'étaient les défenseurs du peuple dans le tribunat, mais avec plus de zèle que de prudence. Les grands, corrompus par les richesses, vont devenir les oppresseurs de la patrie. Jusqu'au meurtre de Tibérius Gracchus, les séditions n'avaient point fait couler de sang: circonstance très-remarquable.

121. La GAULE NARBONNAISE réduite en province. Dès que les Romains pénètrent dans un pays, on doit prévoir qu'ils le subjugueront un jour.

102. Victoire de MARIUS sur les CIMBRES. Ce peuple venait des bords de la mer Baltique, de ces pays d'où sortiront tant de barbares conquérans. Rome dut son salut à la discipline encore en vigueur, mais que les vices ne pouvaient qu'énerver de jour en jour. Marius s'était fait nommer consul pen-

dant la guerre de JUGURTHA, dont les crimes avaient été souvent impunis, parce que son or lui achetait l'indulgence des sénateurs. Avant J.C.

Guerre civile de SYLLA et MARIUS. Voilà où devait conduire l'ambition effrénée : des massacres, des proscriptions affreuses. La vertu est presque bannie : la république sera déchirée et détruite par ses propres citoyens. En 82, Sylla est nommé dictateur perpétuel ; et les Romains se donnent un maître : il abdiqua. 88.

Défaite de SPARTACUS par CRASSUS. Ce chef d'esclaves révoltés avait remporté plusieurs victoires sur les Romains. Tel était déjà l'avilissement de ce peuple ; mais il lui restait de grands généraux. 71.

MITHRIDATE défait par POMPÉE. Ce fameux roi de Pont avait signalé, dans une longue guerre, la haine qu'inspirait le joug des Romains. Pompée ne fit qu'achever l'ouvrage de LUCULLUS. Il s'empara aisément de la Cappadoce, de la Phénicie et du royaume de Syrie. 66.

La même année, CONJURATION de

Avant J.C. CATILINA découverte par CICÉRON. La république n'avait rien tant à craindre que les crimes de ses citoyens.

60. TRIUMVIRAT de POMPÉE, CÉSAR et CRASSUS, qui partagent entre eux le pouvoir suprême. Chacun ne pensait qu'à sa propre fortune : on lui sacrifiait les droits de l'état.

53. CRASSUS vaincu et tué par les PARTHES. Enfin l'Asie trouve des vengeurs. Ces Parthes étaient un peuple assez belliqueux pour ébranler l'empire romain.

49. CÉSAR fait la guerre à POMPÉE. Il venait de conquérir la Gaule. Il ne voulait personne au-dessus de lui ; et Pompée ne voulait point d'égal. La rivalité de ces deux hommes entraîne la ruine de l'état. Vainqueur à PHARSALE en 48, César achève d'abattre le parti républicain. On lui donne la dictature perpétuelle en 45. Il est assassiné l'année suivante. Mais il était digne de régner, et Rome ne pouvait plus se passer de maître.

43. TRIUMVIRAT d'ANTOINE, LÉPIDUS et OCTAVIUS. Ce dernier, petit-neveu et fils adoptif de César, suppléait à

la valeur par une profonde politique. Avant J.C
Les triumvirs, souillés de proscriptions, poursuivent les partisans de la liberté. Elle périt avec BRUTUS et CASSIUS, à la bataille de PHILIPPES an 42.

Bataille d'ACTIUM. Antoine et Octavius étaient devenus ennemis. Le premier perd la bataille, entraîné par la fuite de Cléopâtre, reine d'Egypte, sa maîtresse. Octavius règne sous le nom d'AUGUSTE, avec le titre d'empereur. La république n'est plus qu'un fantôme. 41.

EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire.

L'ÈRE vulgaire chrétienne commence à l'an de Rome 753, quoique les plus savans chronologistes fassent naître Jésus-Christ quelques années plus tôt. Leur opinion est douteuse; celle des autres l'est davantage. Peu importe. Nous suivrons désormais l'ère chrétienne.

An de J.C. AUGUSTE. Son règne date de la bataille d'Actium, l'an 31 avant Jésus-Christ, et finit l'an 14 de notre ère. Cet habile usurpateur fit oublier ses barbaries et ses crimes, par un gouvernement modéré et pacifique. Les gens de lettres, qu'il favorisa, l'ont immortalisé; mais leurs éloges sont suspects de flatterie.

14. TIBÈRE; tyran habile, fourbe et cruel. Les GERMAINS, vainqueurs de Varus sous le dernier règne, sont réprimés par GERMANICUS. Ce peuple indomptable ne cessera d'inquiéter l'empire. La mort violente de Germanicus fut regardée comme un des crimes de Tibère, dont les derniers excès, dans sa retraite de Caprée, mirent le comble à la tyrannie; le préfet du prétoire le fit étouffer.

37. CAÏUS CALIGULA, pire que Tibère, assassiné.

41. CLAUDE; célèbre par son imbécillité, et par les débauches de sa femme MESSALINE, empoisonné par Agrippine, qu'il avait épousée en quatrièmes noces. La Mauritanie et la Grande-Bretagne furent mises, sous ce règne, au nombre des provinces romaines.

NÉRON ; monstre de vices et de tyrannie ; meurtrier de sa mère, de son gouverneur, de son précepteur, etc. condamné à mort par le sénat, après une révolte. An de J.C 54.

GALBA, OTHON, VITELLIUS ; proclamés par différens corps de troupes, parce que l'empire dépend des soldats : ils sont tués ou se tuent. 68, 69.

VESPASIEN ; proclamé par les légions d'Orient : il détrôna Vitellius, et se montra digne de l'empire. Son fils Titus prit Jérusalem, l'an 70 : les Juifs s'étaient attiré, par leurs révoltes, une vengeance à laquelle ils mirent le comble par leurs affreuses dissensions. 69.

TITUS ; les délices de Rome par sa bonté. Eruption du Vésuve, qui ensevelit Herculane et Pompeïes. 79.

DOMITIEN ; tyran féroce, assassiné. Sous ce règne, AGRICOLA soumit la Grande-Bretagne. 81.

NERVA ; bon prince, dont la meilleure action fut d'adopter Trajan. 96.

TRAJAN ; juste, vertueux, mais qui n'au- 98.

An de J.C. rait pas dû reculer les bornes de l'empire par des conquêtes. Il passa le golfe Persique et pénétra jusqu'à l'Océan ; mais tout ce qu'il avait enlevé aux Parthes, fut d'abord perdu.

117. ADRIEN ; habile empereur, non sans reproche. Les Juifs furent exterminés et dispersés, pour prix de leurs séditions. L'empire fut tranquille et heureux, parce que le prince sacrifia les conquêtes au soin du gouvernement.

138. ANTONIN ; vrai philosophe sur le trône. Son règne de vingt-deux ans ne fournit presque rien à l'histoire : c'est peut-être une des meilleures preuves de sa sagesse.

161. MARC-AURÈLE ; parfait modèle des princes, s'il n'avait été quelquefois trop indulgent. Vainqueur des barbares en Pannonie, il n'eut pas la force d'empêcher les excès de son fils.

180. COMMODE ; odieux et détestable, quoique fils de Marc-Aurèle ; assassiné.

193. PERTINAX; un des plus grands hommes qui soit parvenu à l'empire. Les soldats le tuent d'abord, parce qu'il ne

les flatte point; ils vendent l'empire à DIDIUS, que le sénat fait exécuter deux mois après, Septime-Sévère, son rival, étant maître de Rome. An de J.C.

SÉVÈRE; cruel, mais avec de grandes qualités, vainqueur des PARTHES et des Bretons, sans que ces victoires fussent utiles. 194.

CARACALLA; meurtrier de son frère GÉTA; tyran de ses sujets; massacré par ordre de Macrin, préfet du prétoire. 210.

MACRIN; tué par les soldats, ainsi qu'HÉLIOGABALE, son successeur, un des princes les plus insensés et les plus odieux. 217,218

ALEXANDRE; prince sage et courageux: assassiné par des soldats mécontens de son économie. Il fit la guerre à Artarxerxès qui avait détruit l'empire des PARTHES, et relevé sous ses ruines celui des PERSES. 222.

MAXIMIN; de race gothique. Le sénat reconnaît d'autres empereurs: les soldats tuent Maximin et les autres. 235.

GORDIEN; vainqueur des Perses; assas- 238.

An de J.C.

siné par PHILIPPE (245), qui lui succède, et que les soldats tuent bientôt.

249. DÉCE; les soldats le firent empereur. Il fut tué par les Goths, qui avaient passé le Danube.

252. GALLUS; assassiné en combattant EMILIEN, que les soldats assassinèrent de même.

254. VALERIEN. Les incursions des barbares deviennent plus terribles. Trébizonde, Chalcédoine, et d'autres villes tombent entre les mains des Scythes ou Goths. Valérien meurt prisonnier de Sapor, roi de Perse.

260. GALLIEN; mauvais prince et sans ame. L'empire est déchiré plus que jamais. On voit des usurpateurs en Pannonie, en Egypte, dans la Gaule : on en compte jusqu'à trente. Aussi la Grèce est-elle ravagée par les Goths, ainsi que l'Asie. Gallien est assassiné avec son frère près de Milan.

268. CLAUDE II. Il défait les Goths dans une grande bataille, vers le Danube. Son règne fut malheureusement trop court.

An de J.C.

Aurélien, soldat de fortune; célèbre par sa victoire sur **Zénobie**, veuve d'Odénat, roi de Palmyre, laquelle affectait l'empire d'Orient. Il avait chassé d'Italie les barbares, qui la ravageaient. Des conspirateurs l'assassinèrent, malgré ses grandes actions. 270.

Tacite, élu par le sénat et digne du trône; assassiné cependant. 275.

Probus; originaire de Pannonie, élu par les troupes. Ses expéditions dans la Gaule, en Illyrie contre les Gètes, en Asie contre les Perses, en Egypte, en Thrace, relevaient la gloire du nom romain. Les soldats qu'il faisait sagement travailler pendant la paix, le tuèrent. 276.

Carus, **Carin** et **Numérien**: règnes d'un moment. 282.

Dioclétien, Dalmate, affranchi d'un sénateur, mais ayant des qualités de grand prince. Pour faire face aux barbares qui attaquaient l'empire de tous côtés, il s'associe **Maximien**; et les deux augustes nomment chacun un césar. Ils abdiquent l'un et l'autre en 304. Les césars, **Constance-Chlore** et **Galérius** leur succèdent. 284.

An de J.C. Dioclétien, heureux de sa retraite, ne voulut jamais reprendre l'empire. Maximien ne l'imita point.

306. CONSTANTIN; fils de Constance-Chlore, qui avait gouverné la Gaule avec sagesse. Il vainquit l'usurpateur MAXENCE en 312. Il dépouilla et fit périr l'empereur LICINIUS. Il tranféra le siége de l'empire à BYZANCE, qu'il nomma CONSTANTINOPLE. Il favorisa et embrassa le christianisme; mais les chétiens commencèrent alors à se diviser avec éclat. Le schisme des donatistes, les querelles de l'arianisme, causèrent des maux infinis, auxquels Constantin ne sut pas trouver le remède. Premier concile général tenu à Nicée en 325. La divinité de Jésus-Christ y fut reconnue; les ariens qui la combattaient, se multiplièrent tous les jours.

337. CONSTANTIN 2, CONSTANCE ou CONSTANTIUS et CONSTANT, fils de Constantin, partagent l'empire. Constantius règne seul en 350. En favorisant les ariens, il rendit les disputes de religion plus dangereuses. Les Germains fondaient sur la Gaule, JULIEN, créé césar, les repousse et gouverne ce

pays avec sagesse. Les soldats le proclament auguste. Constantius meurt en venant lui faire la guerre. An de J.C.

JULIEN ; sa haine contre le christianisme a obscurci la gloire de ses talens et de ses vertus : une philosophie outrée l'égara. Il mourut en héros dans une malheureuse expédition contre les Perses. 361.

JOVIEN ; il releva le christianisme avec prudence. 363.

VALENTINIEN I, élu par les soldats, s'associa son frère VALENS. Celui-ci fut le persécuteur des catholiques. GRATIEN succéda en 367 à Valentinien, son père. Les Goths s'établissent dans la Thrace, et menacent bientôt Constantinople. Valens défaite par ces barbares, meurt en 378. 364.

THÉODOSE. Gratien, l'ayant fait auguste, lui donna l'Orient à gouverner. Son zèle pour la religion éclata bientôt. Les barbares sont réprimés sous ce règne. Après la mort de VALENTINIEN II, empereur d'Occident, assassiné en 393, Théodose réunit tout l'empire. 379.

ARCADIUS en Orient, et HONORIUS en 395.

Occident. Sous ces deux fils de Théodose, princes faibles et sans génie, tout tombe en décadence. Les disputes de religion font oublier la patrie, et les barbares en profitent. Mêmes malheurs sous THÉODOSE II, VALENTINIEN III, etc.

Etablissemens des barbares dans l'empire.

LES VANDALES, les ALAINS et les SUÈVES, après avoir dévasté la Gaule, s'emparent de l'Espagne en 409.

Rome est prise l'année suivante, par ALARIC, roi des GOTHS, grand homme, qui aurait pu régner en Italie, s'il avait voulu.

LES BOURGUIGNONS s'établissent dans la Gaule en 413; les FRANCS, quelques années après.

ATTILA, roi des HUNS, ravage l'Orient et l'Occident, tandis que GENSÉRIC, roi des Vandales, jouit de la conquête de l'Afrique.

LES SAXONS et les ANGLAIS subjuguent

la Grande-Bretagne, vers le milieu du cinquième siècle.

ODOACRE, roi des HÉRULES, détruit l'empire d'Occident en 476, sous le règne d'AUGUSTULE.

THÉODORIC, roi des OSTROGOTHS, détrône Odoacre, et règne glorieusement en Italie.

LES VISIGOTHS possédaient l'Espagne et une partie de la Gaule, où ils s'étaient établis peu de tems après Alaric.

En 485, CLOVIS pose et affermit les fondemens de la monarchie française.

Les généraux de JUSTINIEN reprirent l'Italie et l'Afrique; mais déjà, sous Justin II, son successeur, ALBOIN, roi des LOMBARDS, fit la conquête de l'Italie en 568.

Les conquêtes des ARABES, subjugués par MAHOMET, démembrèrent encore l'empire romain, avec une rapidité incroyable, depuis sa mort en 632.

Fin de la table chonologique.

Evaluation des Monnaies grecques.

M. Goguet, dont j'emprunte cette évaluation, a porté l'exactitude jusqu'à des fractions de deniers, que je supprime.

Le talent attique,	4256 liv.	4 s.	8 d.
La mine,	70	18	8
La drachme,		14	2
L'obole, *		2	4

* Dans la double édition *in-4.°* et *in-12* de M. Goguet, l'obole est évaluée 2 livres. C'est une faute énorme d'impression, qu'il est nécessaire de corriger. L'obole était la sixième partie de la drachme.

Evaluation des Monnaies romaines.

M. le chevalier de Jaucourt, dans *l'Encyclop.*, art. SESTERCE, fait des observations sur cet objet, dont voici le résultat.

Le sesterce (*sestertius*) était le quart du denier, et vaudrait aujourd'hui un peu moins de 4 sols.

On comptait quelquefois par grand sesterce (*sestertium*), qui en valait mille petits, environ 187 livres.

Le denier romain valait quatre sesterces ou dix as.

Ainsi il y avait deux as et demi dans le sesterce; et l'as valait moins de deux sous de notre monnaie, et moins que l'obole selon l'évaluation de M. Goguet.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

Le siége de l'Empire transféré à Constantinople, et le christianisme établi.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Constantin fait mourir, sans examen, son fils et sa femme. Il quitte Rome étant détesté. Il se fixe à Bizance, et lui donne son nom. Priviléges funestes accordés à cette ville. Vanité de son fondateur. Impôts odieux. Rome dépeuplée et appauvrie. Constantinople ruina l'empire. Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement. Deux empires ainsi que deux capitales; quatre préfectures et leurs *diocèses*. Ducs et comtes. Bénéfices. Maîtres de la milice. Patrices. Le nouveau gouvernement, trop compliqué, était sujet à mille abus. Troupes des frontières, mises en garnison dans les villes. Titres multipliés à l'infini. Petitesse d'esprit qui en résulte. Faste de Constantin. Les Goths vaincus, et admis aux dignités. Fer imprudemment fourni aux Perses. Sopater, philosophe, injustement mis à mort. Ariens protégés. Constantin meurt en Asie. Jugement sur ce prince. Eusèbe, son panégyriste, est fort suspect. Les satyres des païens le sont aussi. On suppose qu'il établit les évêques juges sans appel.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

GRATIEN et VALENTINIEN II en Occident ; et THEODOSE en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

Gratien s'associe Théodose, et lui cède l'empire d'Orient. Qualités de Théodose. Reproches que lui fait Zosime. Les barbares admis dans les Troupes. Zèle de Théodose en faveur de la religion. Il proscrit l'arianisme. Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême. Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques. Peine du talion pour les faux accusateurs. Concussions réprimées dans les provinces. Lois trop rigoureuses et inefficaces contre les hérétiques. Gratien révolte les païens par sa conduite. Il donne sa faveur aux barbares. Maxime, proclamé empereur, marche contre lui. Gratien abandonné et assassiné. Mérite et crédit de saint Ambroise. Comment il était devenu évêque.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS en Orient, et HONORIUS en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Arcadius en Orient, Honorius en Occident, princes faibles et incapables. Rufin et Stilicon, leurs ministres. Tout est vénal et les emplois sans nombre. Rufin, jaloux de Stilicon, ainsi que de l'eunuque Eutrope. Il invite les barbares à une invasion. Sa négociation avec Alaric. Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient. Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin. Alaric tombe sur la Grèce. Stilicon le repousse, et Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire. Insolence de cet eunuque. Il amuse Arcadius pour le maîtriser. Loi tyrannique en faveur des ministres. Révolte en Afrique contre Honorius. Eutrope élevé au consulat. Tribigilde et Gaïnas ligués contre Eutrope. L'eunuque insulte l'impératrice. Arcadius consent à le faire arrêter. Procédure extra-

---

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

THÉODOSE II en Orient, et VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Théodose le jeune s'associe Valentinien III. Ce dernier se reconnaît soumis aux lois. Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne. Prescription de trente ans. Rivalité d'Aétius et de Boniface. Les Vandales en profitent, et s'emparent de l'Afrique. Révolte d'Aétius. Mort de Boniface. Progrès des barbares. Les Francs s'établissent dans la Gaule, sous leur roi Clodion en 438. Nestorius trouble l'Orient par son hérésie. Concile d'Ephèse. Rigueurs inutiles contre les Nestoriens. Loi pour enrichir les églises. Code Théodosien. Remarques sur ce code. Abrogation d'une loi qui tendait à l'agrandissement de Constantinople. Loi de Théodose en faveur du divorce. Ce prince fait tuer Paulin par jalousie. Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs. L'eunuque Chrysaphe, maître de tout. Genséric formidable par la marine en Afrique. Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

SUCCESSEURS DE VALENTINIEN III et de MARCIEN, jusqu'à ANASTASE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

Fin de la Table des Matières du quatrième Volume.






B.7.4.221
B.N.C. - FIRENZE

